

ŒUVRES
POSTHUMES
DE
FREDERIC II.

TOME XVI.

ŒUVRES

POSTHUMES

DE

FRÉDERIC II,

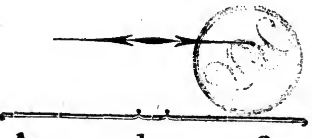
ROI DE PRUSSE.

CORRESPONDANCE

AVEC

M. DE VOLTAIRE.

TOME V.



Amsterdam, 1789.

CORRESPONDANCE
DE FRÉDERIC II
AVEC
M. DE VOLTAIRE.

LETTRE CCCLVI.

Du Roi.

Potsdam, ce 6 décembre 1772.

Sur la fin des beaux jours dont vous fîtes l'histoire,
Où brillaient tant les arts, où tout tendait au grand,
Des Français un seul homme a soutenu la gloire :
Il sut embrasser tout ; son génie agissant
A la fois remplaça Bossuet & Racine ;
Et maniant la lyre ainsi que le compas,
Il transmit les accords de la muse latine,
Qui du fils de Vénus célébra les combats.
De l'immortel Newton il saisit le génie,
Fit connaître aux Français ce qu'est l'attraction ;
Il terrassa l'erreur & la religion.
Ce grand homme lui seul vaut une académie.

Vous devez le connaître mieux que personne. — Pour notre poudre à canon, je crois qu'elle a fait plus de mal que de bien, ainsi que l'imprimerie, qui ne vaut que par les bons ouvrages qu'elle répand dans le public. Par malheur ils deviennent de jour en jour plus rares.

Nous avons dans notre voifinage une cherté de bleds exceffive. J'ai cru que les Suiffes n'en manquaient pas; encore moins les Français, dont les ouvrages économiques éclairent nos régions ignorantes, fur les premiers befoins de la nature.

Je ne connais point de traités fignés à Potsdam ou à Berlin. Je fais qu'il s'en eft fait à Pétersbourg. Ainfi le public, trompé par les gazetiers, fait fouvent honneur aux perfonnes de chofes auxquelles elles n'ont pas eu la moindre part. J'ai entendu dire de même que l'impératrice de Ruffie avait été mécontente de la manière dont le comte Orlow avait conduit la négociation de Fockrfchani. Il peut y avoir eu quelque refroidiffement, mais je n'ai point appris que la difgrace fût complette. On ment d'une maifon à l'autre, à plus forte raifon de faux bruits peuvent-ils fe répandre & s'accroître quand ils paffent de bouche en bouche depuis Pétersbourg jufqu'à Ferney. Vous favez mieux que perfonne, que le menfonge fait plus de chemin que la vérité.

En attendant, le Grand-Turc devient plus docile; les conférences ont été entamées de nouveau; ce qui me fait croire que la paix fe fera. Si le contraire arrive, il eft probable que monfieur Mouftapha ne féjournera plus long-temps en Europe. Tout cela dépend d'un nombre de caufes fecondes, obfcures & impé-

nétrables, des insinuations guerrières de certaines cours, du corps des ulmas, du caprice d'un grand-visir, de la morgue des négociateurs : & voilà comme le monde va. Il ne se gouverne que par compère & commère. Quelquefois, quand on a assez de données, on devine l'avenir; souvent on s'y trompe.

Mais en quoi je ne m'abuserai pas, c'est en vous pronostiquant les suffrages de la postérité la plus reculée. Il n'y a rien de fortuit en cette prophétie. Elle se fonde sur vos ouvrages, égaux & quelquefois supérieurs à ceux des auteurs anciens qui jouissent encore de toute leur gloire. Vous avez le brevet d'immortalité en poche : avec cela il est doux de jouir & de se soutenir dans la même force, malgré les injures du temps & la caducité de l'âge. Faites-moi donc le plaisir de vivre tant que je serai dans le monde : je sens que j'ai besoin de vous. Et ne pouvant vous entretenir, il est encore bien agréable de vous lire. Le philosophe de Sans-Souci vous salue.

LETTRE CCCLVII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 8 décembre 1772.

SIRE,

VOtre très-plaiſant poëme ſur les Confédérés m'a fait naître l'idée d'une fort triſte tragédie, intitulée *les Loix de Minos*, qu'on va ſiffler inceſſamment chez les Velches. Vous me demanderez comment un ouvrage auſſi gai que le vôtre, a pu ſe tourner chez moi en ſource d'ennui? C'eſt que je ſuis loin de vous; c'eſt que je n'ai plus l'honneur de ſouper avec vous; c'eſt que je ne ſuis plus animé par vous; c'eſt que les eaux les plus pures prennent le goût du terroir par où elles paſſent.

Cependant, comme les confédérés de Crète ont quelque reſſemblance avec ceux de Pologne, & encore plus avec ceux de Suède, je prendrai la liberté de mettre à vos pieds la ſoporative tragédie par la voie de la poſte dans quelques jours, & je demande bien pardon à V. M. par avance, de l'ennui que je lui cauſerai. Mais il n'y a point de roi qui ne puiſſe aiſément ſe préſerver de l'ennui en jetant au feu un plat ouvrage.

Je ſuis fidèle à mon café, dont j'uſe depuis ſoixante & dix ans, & je le prends à préſent

dans vos belles tasses; mais ni le café ni votre porcelaine ne donnent du génie; ils n'empêchent point qu'on n'endorme Frédéric-le-Grand.

Nous attendons un bon ouvrage auquel vous présidez; c'est celui de la paix entre la Russie & la Turquie : ouvrage que certains critiques ont voulu, dit-on, faire tomber.

J'ignore quel est M. Basilikof dont on parle tant : il faut que ce soit un auteur d'un grand mérite, & qui ait un style bien vigoureux. V M. a bien raison, en fesant si bien ses affaires, de rire des faiblesses humaines; elle est au comble de la gloire & de la félicité, supposé que tout cela rende heureux; car il faut sur-tout la santé pour le bonheur. Je me flatte qu'elle n'a point d'accès de goutte cet hiver. Un héros, un législateur, un poëte charmant, un homme de tous les génies n'est point heureux quand il a la goutte, quoi qu'en disent les stoïciens.

Mon contemporain Thiriot est mort. J'ai peur qu'il ne soit difficile à remplacer: il était tout votre fait.

J'ai reçu une lettre d'un de vos officiers, nommé Morival, qui est à Vésel; il me marque qu'il est pénétré de vos bontés, & qu'il voudrait donner tout son sang pour V. M. Vous savez que ce Morival est d'Abbeville, qu'il est fils d'un certain président d'Etallonde, le plus avare sot d'Abbeville : vous savez qu'à

l'âge de dix-fept ans il fut condamné avec le chevalier de la Barre par des monftres Velches au plus horrible fupplice pour avoir chanté une chanfon, & n'avoir pas ôté fon chapeau devant une proceffion de capucins. Cela eft digne de la nation des tigres-finges qui a fait la Saint-Barthelemi; cela était digne de Thorn en 1724; & cela n'arrivera jamais dans vos États. Quelque moine d'Oliva en gémira peut-être, & vous damnera tout bas pour abandonner la caufe du Seigneur. Pour moi je vous bénis, & je frémis tous les jours de l'exécrable aventure d'Abbeville.

J'ofe dire à V. M. que je crois Morival digne d'être employé dans vos armées, & que je voudrais que, par fes fervices & par fon avancement, il pût confondre les tigres-finges qui ont été coupables envers lui d'un fi exécrable fanatifme. Je voudrais le voir à la tête d'une compagnie de grenadiers dans les rues d'Abbeville, fefant trembler fes juges & leur pardonnant. Pour moi je ne leur pardonne pas, j'ai toujours cette abomination fur le cœur; il faut que je relife quelques-unes de vos Épîtres en vers pour reprendre un peu de gaieté.

Je me mets à vos pieds, Sire, avec l'enthoufiafme que j'ai toujours eu pour vous.

LE VIEUX MALADE.

LETTRE CCCLVIII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 22 décembre 1772.

SIRE,

EN recevant votre jolie lettre & vos jolis vers, du six décembre, en voici que je reçois de Thiriot, votre feu nouvelliste, qui ne sont pas si agréables.

C'en est fait, mon rôle est rempli,
Je n'écrirai plus de nouvelles ;
Le pays du fleuve d'oubli
N'est pas pays de bagatelles.
Les morts ne me fournissent rien,
Soit pour les vers, soit pour la prose ;
Ils font d'un fort sec entretien,
Et font toujours la même chose.
Cependant ils savent fort bien
De Fréderic toute l'histoire,
Et que ce héros Prussien
A dans le temple de mémoire
Toutes les espèces de gloire,
Excepté celle de chrétien.
De sa très-éclatante vie
Ils savent tous les plus beaux traits,
Et sur-tout ceux de son génie,
Mais ils ne m'en parlent jamais.

Salomon eut raison de dire
Que Dieu fait en vain ses efforts
Pour qu'on le loue en cet empire ;
Dieu n'est point loué par les morts.

On a beau dire, on a beau faire,
Pour trouver l'immortalité;
Ce n'eſt rien qu'une vanité,
Et c'eſt aux vivans qu'il faut plaire.

Les ſeules lettres, Sire, que vous dictez à M. de Catt (*a*) mériteraient cette immortalité; mais vous ſavez mieux que perſonne, que c'eſt un château enchanté qu'on voit de loin, & dans lequel on n'entre pas.

Que nous importe, quand nous ne ſommes plus, ce qu'on fera de notre chétif corps & de notre prétendue ame, & ce qu'on en dira? Cependant cette illuſion nous ſéduit tous; à commencer par vous ſur votre trône, & à finir par moi ſur mon grabat au pied du Mont-Jura.

Il eſt pourtant clair qu'il n'y a que le déiſte ou l'athée auteur de l'*Eccléſiaſte*, qui ait raiſon: il eſt bien certain qu'un lion mort ne vaut pas un chien vivant, qu'il faut jouir, & que tout le reſte eſt folie.

Il eſt bien plaiſant que ce petit livre, tout épicurien, ait été ſacré parmi nous, parce qu'il eſt juif.

Vous prendrez ſans doute contre moi le parti de l'immortalité, vous défendrez votre bien. Vous direz que c'eſt un plaiſir dont vous jouiſſez pendant votre vie; vous vous faites déjà

(*a*) Secrétaire de Fréderic II.

dans votre esprit une image très-plaisante de la comparaison qu'on fera de vous avec un de vos confrères, par exemple, avec Moustapha. Vous riez en voyant ce Moustapha, ne se mêlant de rien que de coucher avec ses odaliques qui se moquent de lui, battu par une dame née dans votre voisinage, trompé, volé, méprisé par ses ministres, ne sachant rien, ne se connaissant à rien. J'avoue qu'il n'y aura point dans la postérité de plus énorme contraste ; mais j'ai peur que ce gros cochon, s'il se porte bien, ne soit plus heureux que vous. Tâchez qu'il n'en soit rien ; ayez autant de santé & de plaisir que de gloire, l'année 1773, & cinquante autres années suivantes, si faire se peut ; & que V. M. me conserve ses bontés pour les minutes que j'ai encore à vivre au pied des Alpes. Ce n'est pas là que j'aurais voulu vivre & mourir.

La volonté de sa sacrée majesté le Hasard soit faite.

LETTRE CCCLIX.

Du Roi.

Potsdam, ce 3 janvier 1773.

QUe Thiriot a de l'esprit
Depuis que le trépas en a fait un squelette !
Mais lorsqu'il végétait dans ce monde maudit,

Du Parnaſſe Français compoſant la gazette ;
Il n'eut ni gloire ni crédit.
Maintenant il paraît, par les vers qu'il écrit,
Un philoſophe, un ſage, autant qu'un grand poëte.
Aux bords de l'Achéron où ſon deſtin le jette,
Il a trouvé tous les talens
Qu'une fatalité bizarre
Lui refuſa toujours lorſqu'il était vivant,
Pour les lui prodiguer au fin fond du Ténare.
Enfin, les trépaſſés & les ſots exiſtant
Pourront donc aſpirer à briller comme à plaire,
S'ils ſont aſſez adroits, avlſés & prudens,
De choiſir pour leur ſecrétaire
Homère, Virgile, ou Voltaire.

Solon avait donc raiſon ; on ne peut juger du mérite d'un homme qu'après ſa mort. Au lieu de m'envoyer ſouvent un fatras non liſible d'extraits de mauvais livres, Thiriot aurait dû me régaler de tels vers, devant leſquels les meilleurs qu'il m'arrive de faire baiſſent le pavillon. Apparemment qu'il mépriſait la gloire au point qu'il dédaignait d'en jouir. Cette philoſophie aſcétique ſurpaſſe, je l'avoue, mes forces.

Il eſt très-vrai qu'en examinant ce que c'eſt que la gloire, elle ſe réduit à peu de choſe. Être jugé par des ignorans & eſtimé par des imbécilles, entendre prononcer ſon nom par une populace qui approuve, rejette, aime ou hait ſans raiſon, ce n'eſt pas de quoi s'enorgueillir. Cependant que deviendraient les ac-

tions vertueuses & louables, si nous ne chérissions pas la gloire?

Les dieux sont pour César, mais Caton suit Pompée.

Ce sont les suffrages de Caton que les honnêtes gens désirent de mériter. Tous ceux qui ont bien mérité de leur patrie, ont été encouragés dans leurs travaux par le préjugé de la réputation ; mais il est essentiel, pour le bien de l'humanité, qu'on ait une idée nette & déterminée de ce qui est louable : on peut donner dans des travers étranges en s'y trompant.

Faites du bien aux hommes, & vous en serez béni : voilà la vraie gloire. Sans doute que tout ce qu'on dira de nous après notre mort, pourra nous être aussi indifférent que tout ce qui s'est dit à la construction de la tour de Babel ; cela n'empêche pas qu'accoutumés à exister, nous ne soyons sensibles au jugement de la postérité. Les rois doivent l'être plus que les particuliers, puisque c'est le seul tribunal qu'ils aient à redouter.

Pour peu qu'on soit né sensible, on prétend à l'estime de ses compatriotes : on veut briller par quelque chose, on ne veut pas être confondu dans la foule qui végète. Cet instinct est une suite des ingrédiens dont la nature s'est servie pour nous pétrir : j'en ai ma part. Cependant je vous assure qu'il ne m'est jamais venu dans l'esprit de me comparer avec mes

confrères, ni avec Monstapha, ni avec aucun autre; ce serait une vanité puérile & bourgeoise, je ne m'embarrasse que de mes affaires. Souvent pour m'humilier, je me mets en parallèle avec les *to kalon*, avec l'archétype des stoïciens; & je confesse alors avec Memnon, que des êtres fragiles comme nous, ne sont pas formés pour atteindre à la perfection.

Si l'on voulait recueillir tous les préjugés qui gouvernent le monde, le catalogue remplirait un gros in-folio. Contentons-nous de combattre ceux qui nuisent à la société, & ne détruisons pas les erreurs utiles autant qu'agréables.

Cependant, quelque goût que je confesse d'avoir pour la gloire, je ne me flatte pas que les princes aient plus de part à la réputation: je crois au contraire que les grands auteurs, qui savent joindre l'utile à l'agréable, instruire en amusant, jouiront d'une gloire plus durable, parce que la vie des bons princes se passant toute en action, la vicissitude & la foule des événemens qui suivent, effacent les précédens; au-lieu que les grands auteurs sont non-seulement les bienfaiteurs de leurs contemporains, mais de tous les siècles.

Le nom d'Aristote retentit plus dans les écoles que celui d'Alexandre. On lit & relit plus souvent Cicéron que les Commentaires de César. Les bons auteurs du dernier siècle ont

ont rendu le règne de Louis XIV plus fameux que les victoires du conquérant. Les noms de Fra-Paolo, du cardinal Bembe, du Taffe, de l'Arioste, l'emportent sur ceux de Charles-Quint & de Léon X, tout vice-dieu que ce dernier prétendit être. On parle cent fois de Virgile, d'Horace, d'Ovide, pour une fois d'Auguste, & encore est-ce rarement à son honneur. S'agit-il de l'Angleterre ? on est bien plus curieux des anecdotes qui regardent les Newton, les Locke, les Shaftesbury, les Milton, les Bolingbroke, que de la cour molle & voluptueuse de Charles II, de la lâche superstition de Jacques II, & de toutes les misérables intrigues qui agitèrent le règne de la reine Anne. De sorte que vous autres précepteurs du genre-humain, si vous aspirez à la gloire, votre attente est remplie, au-lieu que souvent nos espérances sont trompées, parce que nous ne travaillons que pour nos contemporains, & vous pour tous les siècles.

On ne vit plus avec nous quand un peu de terre a couvert nos cendres; & l'on converse avec tous les beaux esprits de l'antiquité qui nous parlent par leurs livres.

Nonobstant tout ce que je viens de vous exposer, je n'en travaillerai pas moins pour la gloire, dussé-je crever à la peine; parce qu'on est incorrigible à soixante & un ans, & parce qu'il est prouvé que celui qui ne désire pas

l'eſtime de ſes contemporains en eſt indigne. Voilà l'aveu ſincère de ce que je ſuis, & de ce que la nature a voulu que je fuſſe.

Si le patriarche de Ferney, qui penſe comme moi, juge mon cas un péché mortel, je lui demande l'abſolution. J'attendrai humblement ſa ſentence ; & ſi même il me condamne, je ne l'en aimerai pas moins.

Puiſſe-t-il vivre la millième partie de ce que durera ſa réputation ; il paſſera l'âge des patriarches. C'eſt ce que lui ſouhaite le philoſophe de Sans-Souci. *Vale.*

P. S. Je fais copier mes lettres, parce que ma main commence à devenir tremblante, & qu'écrivant d'un très-petit caractère, cela pourrait fatiguer vos yeux.

LETTRE CCCLXX.

Du Roi.

Berlin, ce 16 janvier 1773.

JE me ſouviens que, lorſque Milton dans ſes voyages en Italie vit repréſenter une aſſez mauvaiſe pièce qui avait pour titre *Adam & Eve*, cela réveilla ſon imagination & lui donna l'idée de ſon poëme du *Paradis perdu*. Ainſi ce que j'aurai fait de mieux par mon perſiflage des Confédérés, c'eſt d'avoir donné lieu à la bonne tragédie que vous allez faire repréſenter

à Paris. Vous me faites un plaisir infini de me l'envoyer; je suis très-sûr qu'elle ne m'ennuiera pas.

Chez vous le Temps a perdu ses ailes: Voltaire a soixante-dix ans est aussi verd qu'à trente. Le beau secret de rester jeune ! vous le possédez seul. Charles-Quint radotait à cinquante ans. Beaucoup de grands princes n'ont fait que radoter toute leur vie Le fameux Clarke, le célèbre Swift étaient tombés en enfance; le Tasse, qui pis est, devint fou; Virgile n'atteignit pas vos années, ni Horace non plus; pour Homère, il ne nous est pas assez connu pour que nous puissions décider si son esprit se soutint jusqu'à la fin; mais il est certain que ni le vieux Fontenelle, ni l'éternel Saint-Aulaire ne fesaient pas aussi-bien des vers, n'avaient pas l'imagination aussi brillante que le patriarche de Ferney. Aussi enterrera-t-on le Parnasse Français avec vous.

Si vous étiez jeune, je prendrais des Grimm, des La Harpe & tout ce qu'il y a de mieux à Paris, pour m'envoyer vos ouvrages; mais tout ce que Thiriot m'a marqué dans ses feuilles ne valait pas la peine d'être lu, à l'exception de la belle traduction des Géorgiques.

Voulez-vous que j'entretienne un correspondant en France pour apprendre qu'il paraît un Art de la raserie, dédié à Louis XV, des Essais de tactique par de jeunes militaires qui

ne savent pas épeler Végèce, des ouvrages sur l'agriculture dont les auteurs n'ont jamais vu de charrue, des dictionnaires, comme s'il en pleuvait ; enfin un tas de mauvaises compilations, d'annales, d'abrégés, où il semble qu'on ne pense qu'au débit du papier & de l'encre, & dont le reste au demeurant ne vaut rien.

Voilà ce qui me fait renoncer à ces feuilles où le plus grand art de l'écrivain ne peut vaincre la stérilité de la matière. En un mot, quand vous aurez des Fontenelle, des Montesquieu, des Gresset, sur-tout des Voltaire, je renouerai cette correspondance ; mais jusques-là je la suspendrai.

Je ne connais point ce Morival dont vous me parlez. Je m'informerai de lui pour savoir de ses nouvelles. Toutefois, quoi qu'il arrive, étant à mon service il n'aura pas le triste plaisir de se venger de sa patrie. Tant de fiel n'entre point dans l'ame des philosophes.

Je suis occupé ici à célébrer les noces du landgrave de Hesse avec ma nièce. Je jouerai un triste rôle à ces noces, celui de témoin, & voilà tout. En attendant tout s'achemine à la paix : elle sera conclue dans peu. Alors il restera à pacifier la Pologne ; à quoi l'impératrice de Russie, qui est heureuse dans toutes ses entreprises, réussira immanquablement.

Je me trouve à présent, contre ma coutume, dans le tourbillon du grand monde, ce qui

m'empêche pour cette fois, mon cher Voltaire, de vous en dire davantage. Dès que je serai rendu à moi-même, je pourrai m'entretenir plus librement avec le patriarche de Ferney, auquel je souhaite santé & longue vie, car il a tout le reste. *Vale.*

LETTRE CCCLXXI.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce premier février 1773.

SIRE,

JE vous ai remercié de votre porcelaine ; le roi mon maître n'en a pas de plus belle ; aussi ne m'en a-t-il point envoyé. Mais je vous remercie bien plus de ce que vous m'ôtez, que je ne suis sensible à ce que vous me donnez. Vous me retranchez tout net neuf années dans votre dernière lettre ; jamais notre contrôleur général n'a fait de si grands retranchemens. V. M. a la bonté de me faire compliment sur mon âge de soixante & dix ans. Voilà comme on trompe toujours les rois. J'en ai soixante & dix-neuf, s'il vous plaît, & bientôt quatre-vingts. Ainsi je ne verrai point la destruction que je souhaitais si passionnément, de ces vilains Turcs qui enferment les femmes, & qui ne cultivent point les beaux-arts.

Vous ne voulez donc point remplacer Thiriot votre hiſtoriographe des cafés ? il s'acquittait parfaitement de cette charge ; il ſavait par cœur le peu de bons & le grand nombre de mauvais vers qu'on feſait dans Paris ; c'était un homme bien néceſſaire à l'État.

Vous n'avez donc plus dans Paris
De courtier de littérature ?
Vous renoncez aux beaux eſprits ;
A tous les immortels écrits
De l'almanach & du mercure ?
L'in-folio ni la brochure
A vos yeux n'ont donc plus de prix ?
D'où vous vient tant d'indifférence ?
Vous ſoupçonnez que le bon temps
Eſt paſſé pour jamais en France,
Et que notre antique opulence
Aujourd'hui fait place en tout ſens
Aux guenilles de l'indigence ?
Ah ! jugez mieux de nos talens,
Et voyez quelle eſt notre aiſance :
Nous ſommes & riches & grands,
Mais c'eſt en fait d'extravagance.
J'ai même très-peu d'eſpérance
Que monſieur l'abbé Savatier (a),
Malgré ſa flatteuſe éloquence,

(a) L'abbé Sabatier ou Savatier, gredin qui s'eſt aviſé de juger les ſiècles avec un ci-devant ſoi-diſant jéſuite, & qui a ramaſſé un tas de calomnies abſurdes, de jugemens faux & criminels ſur les premiers écrivains de ce temps, pour vendre ſon livre des *Trois Siècles littéraires*. Ceux qui aiment la vérité, & veulent ſe former le goût, doivent fuir à jamais la lecture de cet ouvrage inique.

Nous tire jamais du bourbier
Où nous a plongés l'abondance
De nos barbouilleurs de papier.

Le goût s'enfuit, l'ennui nous gêne,
On cherche des plaisirs nouveaux ;
Nous étalons pour Melpomène
Quatre ou cinq fortes de treteaux
Au-lieu du théâtre d'Athène.
On critique, on critiquera,
On imprime, on imprimera
De beaux écrits fur la musique ;
Sur la fcience économique,
Sur la finance & la tactique,
Et fur les filles d'opéra.

En province une académie
Enfeigne méthodiquement,
Et calcule très-favamment
Les moyens d'avoir du génie.

Un auteur va mettre au grand jour
L'utile & la profonde hiftoire
Des finges qu'on montre à la foire,
Et de ceux qui vont à la cour.
Peut-être un peu de ridicule
Se joint-il à tant d'agrémens ;
Mais je connais certaines gens,
Qui vers les bords de la Viftule
Ne paffent pas fi bien leur temps.

Le nouvel abbé d'Oliva après avoir ri aux dépens de ces meffieurs, malgré leur *liberum veto*, s'entend merveilleufement avec l'Églife Grecque, pour mettre à fin le faint œuvre de la pacification des Sarmates. Il a couru ces

jours-ci un bruit dans Paris, qu'il y avait une révolution en Ruſſie ; mais je me flatte que ce ſont des nouvelles de café ; j'aime trop ma Catherine.

J'aurai l'honneur d'envoyer inceſſamment à V. M *les Loix de Minos* L'ouvrage ſerait meilleur ſi je n'avais que les ſoixante & dix ans que vous m'accordez.

Ce Morival, dont j'ai eu l'honneur de vous parler, eſt depuis ſept ou huit ans à votre ſervice. Je ne ſais pas le nom de ſon régiment ; mais il eſt à Véſel.

Voilà toute votre auguſte famille mariée. On dit madame la Landgrave très-belle. Monſieur le prince de Wirtemberg eſt dans notre voiſinage avec neuf enfans, dont quelques-uns ſeront un jour ſous vos ordres, à la tête de vos armées.

Conſervez-moi, Sire, vos bontés qui ſont la conſolation de ma vie, & avec leſquelles je deſcendrai au tombeau très-alégrement.

LETTRE CCCLXXII.

Du Roi.

Potsdam, ce 29 février 1773.

J'Ai reçu votre lettre & vos vers charmans, qui démentent ſans doute votre âge. Non : je ne vous en croirai point ſur votre parole ; ou vous êtes encore jeune, ou vous avez coupé au Temps ſes ailes.

Il faut être bien téméraire pour vous répondre en vers, ſi vous ne ſaviez pas que les gens de mon eſpèce ſe permettent ſouvent ce qu'on déſapprouverait en d'autres. Un certain Çotys, roi d'un pays très-barbare, entretint une correſpondance en vers avec Ovide exilé dans le Pont. Il doit donc être permis aujourd'hui à un ſouverain d'un pays moins barbare d'écrire à l'Apollon de Ferney en langage velche, en dépit de l'abbé d'Olivet & des puriſtes de ſon académie.

Non, je ne veux plus à Paris
Avoir de courtier littéraire :
Je n'y vois plus ces beaux eſprits
Dont nombre d'immortels écrits
En m'inſtruiſant ſavaient me plaire.
Je ne veux de correſpondans
Que ſur les confins de la Suiſſe,
Province qui jadis était très-fort novice
En arts, en eſprit, en talens,

Mais qui contient des bons vieux temps
Le feul auteur qui me raviffe.
Les Grecs, vos favoris, cherchèrent en Afie
La fcience & la vérité;
Platon jufqu'en Égypte avait même tenté
D'éclairer fa philofophie;
Déformais nos cantons, de fes charmes épris,
Sans chercher pour l'efprit des alimens dans l'Inde,
Trouvent le dieu du Goût comme le dieu du Pinde
Tous deux à Ferney réunis.

Vous aurez peut-être encore le plaifir de voir les Mufulmans chaffés de l'Europe : la paix vient de manquer pour la feconde fois. De nouvelles combinaifons donnent lieu à de nouvelles conjonctures. Vos Velches font bien tracaffiers. Pour moi, difciple des encyclopédiftes, je prêche la paix univerfelle en bon apôtre de feu l'abbé de Saint-Pierre; & peut-être ne réuffirai-je pas mieux que lui. Je vois qu'il eft plus facile aux hommes de faire le mal que le bien, & que l'enchaînement fatal des caufes nous entraîne malgré nous & fe joue de nos projets, comme un vent impétueux d'un fable mouvant.

Cela n'empêche pas que le train des chofes ordinaires ne continue. Nous arrangeons le cahos de l'anarchie chez nous, & nos évêques confervent 24,000 écus de rente, les abbés 7000. Les apôtres n'en avaient pas autant. On s'arrange avec eux de manière qu'on les débarraffe des foins mondains, pour qu'ils s'at-

tachent fans diftraction à gagner la Jérufalem célefte, qui eft leur véritable patrie.

Je vous fuis obligé de la part que vous prenez à l'établiffement de ma nièce : elle a une figure fort intéreffante, jointe à une conduite qui me fait efpérer qu'elle fera heureufe, autant qu'il eft donné à notre efpèce de l'être.

Je m'informerai de ce compagnon du malheureux La Barre; & s'il a de la conduite, il fera facile de le placer. Votre recommandation ne lui fera pas inutile.

Les nouvelles qu'on vous donne de Paris diffèrent prodigieufement de celles que je reçois de Pétersbourg. On vous écrit ce que l'on fouhaite, mais non pas ce qui exifte; enfin ce que l'on fe promet du fruit de ces tracafferies, ce qui peut-être était poffible autrefois, mais à quoi l'on ne doit s'attendre aucunement en Ruffie de la fageffe du gouvernement actuel.

Eh bien, je vous ai rogné quelques années, & je ne m'en dédis pas : vos ouvrages ont trop de fraîcheur pour être d'un vieillard. Vous m'enverriez votre extrait baptiftère, que je n'en croirais pas davantage à votre curé.

On juge mal, on eft déçu
En fe fiant à l'apparence :
Je fuis très-fûr & convaincu
Que Voltaire en fecret a bu
De la fontaine de Jouvence.
Jamais aucun héros n'approcha de fon fort,
Immortel par fa vie, ainfi qu'après fa mort.

C'eſt cette premiere immortalité qui me touche le plus. Je ſuis intéreſſé à votre conſervation; l'autre vous eſt ſûre. Souvenez-vous de la maxime de l'empereur Auguſte: *Feſtina lentè.* Ce ſont les vœux que le philoſophe de Sans-Souci fait pour le patriarche de Ferney, en attendant *les Loix de Minos.*

LETTRE CCCLXXIII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 19 mars 1773.

SIRE,

VOtre lettre du 29 février, qui eſt apparemment datée ſelon votre ancien ſtyle hérétique, ne m'en eſt pas moins précieuſe. Votre ſtyle n'en eſt pas moins charmant: les choſes les plus agréables & les plus philoſophiques naiſſent ſous votre plume. Il vous eſt auſſi aiſé d'écrire des choſes dignes de la poſtérité qu'il l'eſt aux rois du Midi d'écrire: *Dieu vous ait, mon couſin, en ſa ſainte & digne garde; & vous, monſieur le préſident, en ſa ſainte garde.*

J'ai été ſur le point de ne répondre à V. M. que des Champs-Éliſées; c'eſt après cinquante accès de fièvre, accompagnés de deux ou trois maladies mortelles, que j'ai l'honneur de vous écrire ce peu de lignes.

Je ne ſais ſi je me trompe, mais j'ai bien peur que le renouvellement de la guerre entre

la Porte de Mouſtapha & la Porte de Catherine II n'entraîne des ſuites fatales. V. M. eſt toujours préparée à tout événement, & quelque choſe qui arrive, elle fera de jolis vers & gagnera des batailles.

J'ai l'honneur de lui envoyer *les Loix de Minos* avec des notes qui pourront lui paraître aſſez intéreſſantes ; elle trouvera dans le cours de la pièce que j'ai profité d'un certain poëme ſur les Confédérés. Elle verra même qu'il y a quelque choſe qui reſſemble au roi de Suède, votre neveu ; on prétend que notre miniſtère velche veut s'approprier ce grand prince & troubler un peu votre Nord. Ce ſont myſtères qui paſſent mon intelligence ; je m'en remets, ſur tous les futurs contingens, aux ordres de ſa ſacrée majeſté le Haſard, ou plutôt aux ordres plus réels de ſa divine majeſté la Deſtinée. Les mourans d'autrefois ſavaient prédire l'avenir ; le monde dégénère ; & tout ce que je puis prédire, c'eſt que je ſerai votre admirateur, & votre très-ſincèrement attaché Suiſſe, pendant le peu de minutes qui me reſtent encore à végéter entre le Mont-Jura & les Alpes.

LE VIEUX MALADE DE FERNEY.

LETTRE CCCLXXIV.

Du Roi.

Potsdam, ce 4 avril 1773.

VOus ſavez que tous les princes ont des eſpions : j'en ai juſqu'au pied des Alpes, qui m'ont alarmé en m'apprenant les dangers dont vous avez été menacé. Je ne ſais s'ils m'ont annoncé juſte (car vous ſavez que les princes ſont ſujets à être trompés) ; mais ils ſoutiennent que votre mal eſt dégénéré en goutte : ce qui m'a doublement réjoui Cette maladie, à votre âge, pronoſtique une longue vie, & je ſuis bien aiſe de vous aſſocier à notre confrérie de goutteux.

Je vous fais des remerciemens de la tragédie que vous m'avez envoyée. Vous avez été frappé des événemens arrivés en Pologne & des révolutions de Suède ; & cela vous a fourni la matière d'un drame. Je crois que, ſi vous vouliez l'entreprendre, vous feriez, des nouvelles de gazette, des ſujets de tragédie.

Celle-ci eſt certainement très-nouvelle, & ne reſſemble à aucun des ſujets que les tragiques, anciens ou modernes, ont traités. Je ne vous répéterai point l'étonnement que j'ai de vous voir rajeunir dans un âge où notre eſpèce ceſſe d'être ; mais s'il eſt permis à un *dilettante*, ou

pour mieux nommer les chofes par leur nom, à un ignorant comme moi, de vous expofer mes doutes, il me paraît que la mort d'un prêtre ne peut toucher perfonne; & que fi Aftérie ou Teucer avaient péri par les complots des pontifes, on aurait été plus remué & plus attendri.

Vous qui poffédez les fecrets de ce grand art d'émouvoir, vous qui avez plus approfondi cette matière qu'un *dilettante* tel que je fuis, vous avez eu fans doute des raifons de préférer le dénouement qui fe trouve dans la pièce à celui que je propofe.

Ne vous attendez pas à recevoir de ma part des ouvrages de cette nature : nous aimons mieux, dans ce pays, n'avoir que des fujets comiques; les autres, nous les avons eus par le paffé, & nous aimons mieux voir repréfenter des tragédies que d'en être les acteurs.

Quelqu'âge que vous ayez, vous avez un doyen dans ce pays-ci: c'eft le vieux Poelnitz. Il a fait une grande maladie, & je vous envoie l'hiftoire de fa convalefcence (*a*). Il a actuellement quatre-vingt-cinq ans paffés. Ce n'eft pas une bagatelle d'avoir pouffé fa carrière jufqu'à un âge auffi avancé, & de repouffer les attaques de la mort comme un jeune-homme.

L'autre pièce qui commence par un badinage, finit par quelques réflexions morales(*b*). J'ai fort

(*a*) Cette pièce fe trouve ci-devant, tome VIII, page 91.

(*b*) C'eft une Allégorie fur les Voyageurs, tome VIII, p. 55.

recommandé qu'on eût soin d'affranchir le port, parce qu'il n'est pas juste que vous payiez un fatras de fadaises qui vous ennuyera peut-être.

Vous me parlez de vos Velches & de leurs intrigues; elles me sont toutes connues. Il ne m'échappe rien de ce qui se passe à Stockholm ainsi qu'à Constantinople. Mais il faut attendre jusqu'au bout pour voir qui rira le dernier.

Votre impératrice a bien des ressources. Le Nord demeurera tranquille, ou ceux qui voudront le troubler, tout froid qu'il est, s'y brûleront les doigts.

Voilà ce que je prends la liberté de vous annoncer, & que vos Velches, pour trouver des souverains trop crédules, pourront peut-être les précipiter eux-mêmes dans de plus grands malheurs que ceux qu'ils ont courus jusqu'à présent.

Mais je ne sais de quoi je m'avise : les pronostics ne vont point à l'air de mon visage, & ce n'est pas à un incrédule à faire le voyant, aussi peu qu'à un échappé des Teutons à faire des vers velches. Je me sauverai de ceci comme Pilate qui dit : *Quod scripsi, scripsi.*

On peut mal prévoir, on peut faire de mauvais vers; mais cela n'empêche pas qu'on ne soit sensible au destin des grands hommes, & que le philosophe de Sans-Souci ne prenne un vif intérêt à la conservation du patriarche de Ferney, pour lequel il conservera toute sa vie la plus grande admiration.

LETTRE

LETTRE CCCLXXV.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 22 avril 1773.

J'Allais passer les trois rivières,
Phlégéthon, Cocyte, Achéron;
La triple Hécate & ses sorcières
M'attendaient chez le noir Pluton;
Les trois fileuses de nos vies,
Les trois sœurs qu'on nomme Furies,
Et les trois gueules de leur chien
Allaient livrer ma chétive ombre
Aux trois juges du séjour sombre,
Dont ne revient aucun chrétien.

Que ma surprise était profonde,
Et que j'étais épouvanté
De voir ainsi de tout côté
Des trinités dans l'autre monde!
Ce fut alors que j'invoquai
Le héros qui s'est tant moqué
Des trinités que l'on adore.
En enfer il a du crédit;
On y craint son bras, son esprit;
Il m'exauça, je vis encore.

Vous avez eu, sans doute, Sire, la même bonté pour le vieux baron de Poelnitz. L'enfer l'a respecté, & sans doute il vous respectera bien davantage; vous vivrez assez long-temps pour augmenter encore vos États, car pour votre gloire je vous en défie; à l'égard de

votre baron, il doit être bien glorieux d'être chanté par vous, & bien heureux de n'avoir point payé son passage à Caron.

Votre Épître sur le globe des petites-maisons est charmante, vous connaissez parfaitement notre pays velche dont vous parlez, & ses banqueroutes passées, & ses banqueroutes présentes & futures.

Je remercie V. M. de prendre toujours sous sa protection la majesté de Julien, qui était assurément une très-respectable majesté, malgré l'insolent Grégoire & l'impertinent Cyrille.

Je ne crois pas que nos Velches veuillent faire si-tôt parler d'eux ; il faut avoir beaucoup d'argent comptant à perdre actuellement, pour s'amuser à ravager le monde ; & ce n'est pas le cas de ces messieurs : mais, si jamais il arrivait malheur, je prendrais la liberté de vous recommander le sieur Morival, qui sert dans un de vos régimens à Vésel. Je vous supplierais de l'envoyer en Picardie dans Abbeville, pour y faire rouer les juges qui le condamnèrent, il y a six ans, lui & le chevalier de La Barre, à la question ordinaire & extraordinaire, à l'amputation de la main droite & de la langue, & à être jetés tout vifs dans les flammes, parce qu'ils n'avaient pas ôté leur chapeau devant une procession de capucins. Le chevalier de La Barre subit une partie de cette petite pénitence chrétienne ; Morival plus heureux alla servir un

roi qui n'immole perſonne à des capucins, qui n'arrache point la langue aux jeunes gens, & qui ſe ſert mieux que perſonne de ſa langue, de ſa plume & de ſon épée.

Suppoſé que Thorn ſoit en votre puiſſance, j'oſe vous demander juſtice de la ſainte Vierge Marie, à laquelle on ſacrifia tant de jeunes écoliers en l'année 1724. Cette bonne femme de Bethléem ne s'attendait pas qu'un jour on ferait tant de ſacrifices à elle & à ſon fils. Le ſang humain a coulé pour eux mille fois plus que pour les dieux païens, & vous voyez que l'auteur des notes ſur *les Loix de Minos* a bien raiſon ; mais rien n'eſt ſi dangereux chez les Velches que d'avoir raiſon.

Je veux eſpérer que le roi de Pologne finira ſon rôle comme Teucer le ſien, & que le *liberum veto*, qui n'eſt que le cri de la guerre civile, ſera aboli ſous ſon règne. Je veux l'eſtimer aſſez, pour croire qu'il eſt entiérement d'accord avec le protecteur de Julien. Je ſais qu'il penſe comme ces deux grands hommes ; comment pourrait-il être fâché contre ceux qui puniſſent ſes aſſaſſins, & qui lui laiſſent un beau royaume, où il pourra être le maître ?

Je ne verrai pas les troubles qui ſemblent ſe préparer, ma ſanté eſt trop délabrée ; j'irai retrouver tout doucement Iſaac d'Argens, & nous vous célébrerons tous deux ſur le bord des trois rivières.

En attendant je vous prie de me conferver vos bontés. Plaignez-moi fur-tout de mourir loin de V. M.; mais ma deftinée l'a voulu ainfi.

LETTRE CCCLXXVI.

Du Roi.

Potsdam, ce 17 mai 1775.

SI je n'étais pas furchargé d'affaires, j'aurais répondu à votre charmante lettre de toutes les trinités infernales, auxquelles vous avez heureufement échappé : ce dont je vous félicite. Il faudra attendre le retour de mes voyages ; ce qui fera expédié à peu-près vers le milieu du mois prochain.

Quelque preffé que je fois, je ne faurais pourtant m'empêcher de vous dire que la médifance épargne les philofophes auffi peu que les rois. On fuppofe des raifons à votre dernière maladie, qui font autant d'honneur à la vigueur de votre tempérament que vos vers en font à la fraîcheur, ou, pour mieux dire, à l'immortalité de votre génie. Continuez de même, & vous furpafferez Mathufalem en toute chofe. Il n'eut jamais telle maladie à votre âge, & je réponds qu'il ne fit jamais de bons vers.

Le philofophe de Sans-Souci falue le patriarche de Ferney.

LETTRE CCCLXXVII.

Du Roi.

Potsdam, ce 12 auguste 1773.

PUisque les trinités sont si fort à la mode, je vous citerai trois raisons qui m'ont empêché de vous répondre plus tôt; mon voyage en Prusse, l'usage des eaux minérales, & l'arrivée de ma nièce la princesse d'Orange.

Je n'en prends pas moins de part à votre convalescence, & j'aime mieux que vous me rendiez compte en beaux vers de ce qui se passe sur les bords de l'Achéron, que si vous aviez fixé votre séjour dans cette contrée d'où personne encore n'est revenu.

Le vieux baron a été de toutes nos fêtes, & il ne paraissait pas qu'il eût quatre-vingt-six ans. Si le vieux baron s'est échappé de la fatale barque, faute de payer le passage, vous avez, à l'exemple d'Orphée, adouci par les doux accords de votre lyre la barbare dureté des commis de l'enfer; & en tout sens vous devez votre immortalité aux talens enchanteurs que vous possédez.

Vous avez non-seulement fait rougir votre nation du cruel arrêt porté contre le chevalier de La Barre, & exécuté; vous protégez encore les malheureux qui ont été englobés dans

la même condamnation. Je vous avouerai que le nom même de ce Morival, dont vous me parlez, m'eſt inconnu. Je m'informerai de ſa conduite; s'il a du mérite, votre recommandation ne lui ſera pas inutile.

Je vois que le public ſe complaît à exagérer les événemens. Thorn ne ſe trouve point dans la partie qui m'eſt échue de la Pologne. Je ne vengerai point le maſſacre des innocens, dont les prêtres de cette ville ont à rougir; mais j'érigerai dans une petite ville de la Varmie un monument ſur le tombeau du fameux Copernic qui s'y trouve enterré. Croyez-moi, il vaut mieux, quand on le peut, récompenſer que punir; rendre des hommages au génie, que venger des atrocités depuis long-temps commiſes.

Il m'eſt tombé entre les mains un ouvrage de défunt Helvétius ſur l'éducation; je ſuis fâché que cet honnête homme ne l'ait pas corrigé, pour le purger des penſées fauſſes & des *concetti* qui me ſemblent on ne ſaurait plus déplacés dans un ouvrage de philoſophie. Il veut prouver, ſans pouvoir en venir à bout, que les hommes ſont également doués d'eſprit, & que l'éducation peut tout. Malheureuſement l'expérience, ce grand maître, lui eſt contraire & combat les principes qu'il s'efforce d'établir. Pour moi je n'ai qu'à me louer de l'idée trop avantageuſe qu'il avait de ma perſonne. Je voudrais la mériter.

Je ne fais comment penfe le roi de Pologne, encore moins quand la diète finira. Je vous garantirai toujours à bon compte qu'il n'y aura pas de nouveaux troubles occafionnés par ce qui fe paffe dans ce royaume.

Vous vivrez encore long-temps, l'honneur des lettres & le fléau de l'*Infame* ; & fi je ne vous vois pas *facie ad faciem*, les yeux de l'efprit ne détournent point leurs regards de votre perfonne, & mes vœux vous accompagnent par-tout.

LETTRE CCCLXXVIII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 4 feptembre 1773.

SIRE,

SI votre vieux baron a bien danfé à l'âge de quatre-vingt-fix ans, je me flatte que vous danferez mieux que lui à cent ans révolus. Il eft jufte que vous danfiez long-temps au fon de votre flûte & de votre lyre, après avoir fait danfer tant de monde, foit en cadence, foit hors de cadence, au fon de vos trompettes. Il eft vrai que ce n'eft pas la coutume des gens de votre efpèce de vivre long-temps. Charles XII qui aurait été un excellent capitaine dans un de vos régimens, Guftave-Adolphe qui eût

été un de vos généraux, Valſtein à qui vous n'euſſiez pas confié vos armées, le grand électeur qui était plutôt un précurſeur de grand; tout cela n'a pas vécu âge d'homme. Vous ſavez ce qui arriva à Céſar qui avait autant d'eſprit que vous, & à Alexandre qui devint ivrogne n'ayant plus rien à faire : mais vous vivrez long-temps, malgré vos accès de goutte, parce que vous êtes ſobre, & que vous ſavez tempérer le feu qui vous anime, & empêcher qu'il vous dévore.

Je ſuis fâché que Thorn n'appartienne point à V. M., mais je ſuis bien aiſe que le tombeau de Copernic ſoit ſous votre domination. Elevez un gnomon ſur ſa cendre, & que le ſoleil remis par lui à ſa place le ſalue tous les jours à midi de ſes rayons joints aux vôtres.

Je ſuis très-touché qu'en honorant les morts, vous protégiez les malheureux vivans qui le méritent. Morival doit être à Véſel lieutenant dans un de vos régimens : ſon véritable nom n'eſt point Morival, c'eſt d'Etallonde; il eſt fils d'un préſident d'Abbeville. Copernic n'aurait été qu'excommunié s'il avait ſurvécu au livre où il démontra le cours des planètes & de la terre autour du ſoleil; mais d'Etallonde à l'âge de quinze ans a été condamné par des Iroquois d'Abbeville à la torture ordinaire & extraordinaire, à l'amputation du poing & de la langue, & à être brûlé à petit feu avec le

chevalier de La Barre, fils d'un lieutenant-général de nos armées, pour n'avoir pas falué des capucins, & pour avoir chanté une chanfon ; & un parlement de Paris a confirmé cette fentence, pour que les évêques de France ne leur reprochaffent plus d'être fans religion ; ces meffieurs du parlement fe firent affaffins, afin de paffer pour chrétiens.

Je demande pardon aux Iroquois de les avoir comparés à ces abominables juges, qui méritaient qu'on les écorchât fur leurs bancs femés de fleurs de lis, & qu'on étendît leur peau fur ces fleurs. Si d'Etallonde, connu dans vos troupes fous le nom de Morival, eft un garçon de mérite, comme on me l'affure, daignez le favorifer. Puiffe-t-il venir un jour dans Abbeville, à la tête d'une compagnie, faire trembler fes déteftables juges, & leur pardonner !

Le jugement que vous portez fur l'Œuvre pofthume d'Helvétius ne me furprend pas; je m'y attendais ; vous n'aimez que le vrai. Son ouvrage eft plus capable de faire du tort que du bien à la philofophie ; j'ai vu avec douleur que ce n'était que du fatras, un amas indigefte de vérités triviales & de fauffetés reconnues. Une vérité affez triviale, c'eft la juftice que l'auteur vous rend ; mais il n'y a plus de mérite à cela. On trouve d'ailleurs dans cette compilation irrégulière beaucoup de petits dia-

mans brillans femés çà & là. Ils m'ont fait grand plaifir, & m'ont confolé des défauts de tout l'enfemble.

Je ne fais fi je me trompe fur le roi de Pologne, mais je trouve qu'il a bien fait de fe confier à V. M. Il a bien juftifié l'ancien proverbe des Grecs, *la moitié vaut mieux que le tout:* il lui en reftera toujours affez pour être heureux. Où en ferions-nous s'il n'y avait de félicité dans ce monde que pour ceux qui poffèdent trois cents lieues de pays en long & en large ? Mouftapha en a trop ; je voudrais toujours qu'on le débarrafsât de la fatigue de gouverner une partie de l'Europe. On a beau dire qu'il faut que la religion mahométane contrebalance la religion grecque, & que la religion grecque foit un contre-poids à la religion papifte, je voudrais que vous ferviffiez vous-même de contre-poids. Je fuis toujours affligé de voir un bacha fouler aux pieds la cendre de Thémiftocle & d'Alcibiade. Cela me fait autant de peine que de voir des cardinaux careffer leurs mignons fur le tombeau de Marc-Aurèle.

Sérieufement, je ne conçois pas comment l'impératrice-reine n'a pas vendu fa vaiffelle, & donné fon dernier écu à fon fils l'empereur, votre ami (s'il y a des amis parmi vous autres), pour qu'il aille, à la tête d'une armée, attendre Catherine II à Andrinople. Cette en-

treprise me paraissait si naturelle, si aisée, si convenable, si belle, que je ne vois pas même pourquoi elle n'a pas été exécutée; bien entendu qu'il y aurait eu pour V. M. un gros pot de vin dans ce marché. Chacun a sa chimère; voilà la mienne :

Après quoi je rentre en moi-même;
Et suis Gros-Jean comme devant.

Gros-Jean, dans sa retraite, plantant, défrichant, bâtissant, établissant une petite colonie, travaillant, ruminant, doutant, radotant, souffrant, mourant, vous regrettant très-sincèrement, se met à vos pieds en vous admirant.

LETTRE CCCLXXIX.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 22 septembre 1773.

SIRE,

IL faut que je vous dise que j'ai bien senti ces jours-ci, malgré tous mes caprices passés, combien je suis attaché à V. M. & à votre maison. Madame la duchesse de Wirtemberg, ayant eu comme tant d'autres la faiblesse de croire que la santé se trouve à Lausanne, & que le médecin Tissot la donne à qui la paie, a fait, comme vous savez, le voyage de Lausanne; & moi, qui suis plus véritablement malade qu'elle & que toutes les princesses qui

ont pris Tiſſot pour Eſculape, je n'ai pas eu la force de ſortir de chez moi. Madame de Wirtemberg, inſtruite de tous les ſentimens que je conſerve pour la mémoire de madame la margrave de Bareith ſa mère, a daigné venir dans mon hermitage & y paſſer deux jours. Je l'aurais reconnue quand même je n'aurais pas été averti; elle a le tour du viſage de ſa mère, avec vos yeux. Vous autres héros qui gouvernez le monde, vous ne vous laiſſez pas ſubjuguer par l'attendriſſement, vous l'éprouvez tout comme nous; mais vous gardez votre décorum.

Pour nous autres chétifs mortels, nous cédons à toutes les impreſſions; je me mis à pleurer en lui parlant de vous & de madame la princeſſe ſa mère : & quoiqu'elle ſoit la nièce du premier capitaine de l'Europe, elle ne put retenir ſes larmes. Il me paraît qu'elle a l'eſprit & les grâces de votre maiſon, & que ſur-tout elle vous eſt plus attachée qu'à ſon mari. Elle s'en retourne, je crois, à Bareith, où elle trouvera une autre princeſſe d'un genre différent, c'eſt mademoiſelle Clairon, qui cultive l'hiſtoire naturelle, & qui eſt la philoſophe de M. le Margrave.

Pour vous, Sire, je ne ſais où vous êtes actuellement; les gazettes vous font toujours courir. J'ignore ſi vous donnez des bénédictions dans un des évêchés de vos nouveaux

États, ou dans votre abbaye d'Oliva : ce que je souhaite passionnément, c'est que les dissidens se multiplient sous vos étendards. On dit que plusieurs jésuites se sont faits sociniens ; Dieu leur en fasse la grâce ! il serait plaisant qu'ils bâtissent une église à S. Servet ; il ne nous manque plus que cette révolution.

Je renonce à mes belles espérances de voir les Mahométans chassés de l'Europe, & l'éloquence, la poésie, la musique, la peinture, la sculpture, renaissantes, dans Athènes ; ni vous, ni l'empereur, ne voulez courir au Bosphore ; vous laissez battre les Russes à Silistrie, & mon impératrice s'affermir pour quelque temps dans le pays de Thoas & d'Iphigénie. Enfin vous ne voulez point faire de croisade. Je vous crois très-supérieur à Godefroi de Bouillon : vous auriez eu par-dessus lui le plaisir de vous moquer des Turcs en jolis vers tout aussi-bien que des Confédérés Polonais ; mais je vois bien que vous ne vous souciez d'aucune Jérusalem, ni de la terrestre, ni de la céleste : c'est bien dommage.

Le vieux malade de Ferney est toujours aux pieds de V. M. ; il est bien fâché de ne plus s'entretenir de vous avec madame la duchesse de Wirtemberg qui vous adore.

LE VIEUX MALADE.

LETTRE CCCLXXX.

Du Roi.

Potsdam, ce 9 octobre 1773.

JE m'apperçois avec regret qu'il y a près de vingt ans que vous êtes parti d'ici : votre mémoire me rappelle à votre imagination tel que j'étais alors; cependant si vous me voyiez, au-lieu de trouver un jeune homme qui a l'air à la danse, vous ne trouveriez qu'un vieillard caduc & décrépit. Je perds chaque jour une partie de mon existence, & je m'achemine imperceptiblement vers cette demeure dont personne encore n'a rapporté de nouvelles.

Les observateurs ont cru s'appercevoir que le grand nombre de vieux militaires finissent par radoter, & que les gens-de-lettres se conservent mieux. Le grand Condé, Marlborough, le prince Eugène, ont vu dépérir en eux la partie pensante avant leur corps. Je pourrai bien avoir un même destin, sans avoir possédé leurs talens. On sait qu'Homère, Atticus, Varron, Fontenelle, & tant d'autres, ont atteint un grand âge sans éprouver les mêmes infirmités. Je souhaite que vous les surpassiez tous par la longueur de votre vie & par les travaux de l'esprit.

Sans m'embarrasser du sort qui m'attend, de

quelques années de plus ou de moins d'exiſtence, qui diſparaiſſent devant l'Éternité, on va inaugurer l'égliſe catholique de Berlin. Ce ſera l'évêque de Warmie qui la conſacrera. Cette cérémonie, étrangère pour nous, attire un grand concours de curieux. C'eſt dans le diocèſe de cet évêque que ſe trouve le tombeau de Copernic, auquel, comme de raiſon, j'érigerai un mauſolée. Parmi une foule d'erreurs qu'on répandait de ſon temps, il s'eſt trouvé le ſeul qui enſeignât quelques vérités utiles. Il fut heureux : il ne fut point perſécuté.

Le jeune d'Etallonde, lieutenant à Véſel, l'a été : il mérite qu'on penſe à lui. Muni de votre protection & du bon témoignage que lui rendent ſes ſupérieurs, il ne manquera pas de faire ſon chemin.

J'en reviens à ce roi de Pologne dont vous me parlez. Je ſais que l'Europe croit aſſez généralement que le partage qu'on a fait de la Pologne eſt une ſuite des manigances politiques qu'on m'attribue ; cependant rien n'eſt plus faux. Après avoir propoſé vainement des tempéramens différens, il fallut recourir à ce partage, comme à l'unique moyen d'éviter une guerre générale. Les apparences ſont trompeuſes, & le public ne juge que par elles. Ce que je vous dis eſt auſſi vrai que la 48me. propoſition d'Euclide.

Vous vous étonnez que l'empereur & moi

ne nous mêlions pas des troubles de l'Orient: c'eſt au prince Kaunitz de vous répondre pour l'empereur : il vous révélera les ſecrets de ſa politique. Pour moi, je concours depuis long-temps aux opérations des Ruſſes par les ſubſides que je leur paie, & vous devez ſavoir qu'un allié ne fournit pas des troupes & de l'argent en même temps. Je ne ſuis qu'indirectement engagé dans ces troubles par mon union avec l'impératrice de Ruſſie. Quant à mon perſonnel, je renonce à la guerre, de crainte d'encourir l'excommunication des philoſophes.

J'ai lu l'article Guerre (*Queſtions encyclopédiques*) & j'ai frémi. Comment un prince, dont les troupes ſont habillées d'un gros drap bleu, & les chapeaux bordés d'un fil blanc, après les avoir fait tourner à droite & à gauche, peut-il les faire marcher à la gloire ſans mériter le titre honorable de chef de brigands, puiſqu'il n'eſt ſuivi que d'un tas de fainéans que la néceſſité oblige à devenir des bourreaux mercenaires pour faire ſous lui l'honnête métier de voleurs de grand chemin? Avez-vous oublié que la guerre eſt un fléau qui, les raſſemblant tous, leur ajoute encore tous les crimes poſſibles? Vous voyez bien qu'après avoir lu ces ſages maximes, un homme, pour peu qu'il ait ſa réputation à cœur, doit éviter les épithètes qu'on ne donne qu'aux plus vils ſcélérats.

Vous

Vous ſaurez d'ailleurs que l'éloignement de mes frontières de celles des Turcs a, jusqu'à préſent, empêché qu'il n'y ait eu de diſcorde entre les deux États, & qu'il faut qu'un ſouverain ſoit condamnable (à mort s'il était particulier) pour qu'en conſcience un autre ſouverain ait le droit de le détrôner. Liſez Puffendorf & Grotius, vous y ferez de belles découvertes.

Il y a cependant des guerres juſtes, quoique vous n'en admettiez point ; celles qu'exige ſa propre défenſe ſont inconteſtablement de ce genre. J'avoue que la domination des Turcs eſt dure, & même barbare : je confeſſe que la Grèce ſur-tout eſt de tous les pays de cette domination le plus à plaindre ; mais ſouvenez-vous de l'injuſte ſentence de l'aréopage contre Socrate ; rappellez-vous la barbarie dont les Athéniens usèrent envers leurs amiraux, qui, ayant gagné une bataille navale, ne purent dans une tempête enterrer leurs morts.

Vous dites vous-même que c'eſt peut-être en punition de ces crimes qu'ils ſont aſſujettis & avilis par des barbares. Eſt-ce à moi de les en délivrer ? Sais-je ſi le terme poſé à leur pénitence eſt fini, ou combien elle doit durer ? Moi qui ne ſuis que cendre & pouſſière, dois-je m'oppoſer aux arrêts de la Providence ?

Que de raiſons pour maintenir la paix dont nous jouiſſons ! il faudrait être inſenſé pour en troubler la durée. Vous me croyez épuiſé par

ce que je vous ai dit ci-dessus : ne le pensez pas. Une raison aussi valable que celle que je viens d'alléguer, est qu'on est persuadé en Russie qu'il est contre la dignité de cet empire de faire usage de secours étrangers, lorsque les forces des Russes sont seules suffisantes pour terminer heureusement cette guerre.

Un léger échec qu'a reçu l'armée de Romanzow, ne peut entrer en aucune comparaison avec une suite de succès non interrompus. qui ont signalé toutes les campagnes des Russes. Tant que cette armée se tiendra sur la rive gauche du Danube, elle n'a rien à craindre. La difficulté consiste à passer ce fleuve avec sûreté. Elle trouve à l'autre bord un terrein excessivement coupé, une difficulté infinie de subsister : ce n'est qu'un désert & des montagnes hérissées de bois qui mènent vers Andrinople. La difficulté d'amasser des magasins, de les conduire avec soi, rend cette entreprise hasardeuse. Mais comme jusqu'à présent rien n'a été difficile à l'impératrice, il faut espérer que ses généraux mettront heureusement fin à une aussi pénible expédition.

Voilà des raisonnemens militaires qui m'échappent ; j'en demande pardon à la philosophie. Je ne suis qu'un demi-quaker jusqu'à présent ; quand je le serai comme Guillaume Penn, je déclamerai comme d'autres contre ces assassins privilégiés qui ravagent l'univers.

En attendant donnez-moi mon abſolution d'avoir oſé nommer le nom de *projet de campagne* en vous écrivant. C'eſt dans l'eſpoir de recevoir votre indulgence plénière, que le philoſophe de Sans-Souci vous aſſure qu'il ne ceſſe de faire des vœux pour le patriarche de Ferney. *Vale.*

LETTRE CCCLXXXI.

Du Roi.

Potsdam, ce 24 octobre 1773.

S'Il m'eſt interdit de vous revoir à tout jamais, je n'en ſuis pas moins aiſe que la ducheſſe de Wirtemberg vous ait vu. Cette façon de converſer par procuration ne vaut pas le *facie ad faciem*. Des relations & des lettres ne tiennent pas lieu de Voltaire, quand on l'a poſſédé en perſonne.

J'applaudis aux larmes vertueuſes que vous avez répandues au ſouvenir de ma défunte ſœur. J'aurais ſûrement mêlé les miennes aux vôtres ſi j'avais été préſent à cette ſcène touchante. Soit faibleſſe, ſoit adulation outrée, j'ai exécuté pour cette ſœur ce que Cicéron projetait pour ſa Tullie. Je lui ai érigé un temple dédié à l'amitié ; ſa ſtatue ſe trouve au fond, & chaque colonne eſt chargée d'un maſcaron contenant le buſte des héros de l'a-

mitié. Je vous en envoie le deſſin. Ce temple eſt placé dans un des boſquets de mon jardin. J'y vais ſouvent me rappeller mes pertes, & le bonheur dont je jouiſſais autrefois.

Il y a plus d'un mois que je ſuis de retour de mes voyages. J'ai été en Pruſſe abolir le ſervage, réformer des loix barbares, en promulguer de plus raiſonnables, ouvrir un canal qui joint la Viſtule, la Sretz, la Varte, l'Oder & l'Elbe, rebâtir des villes détruites depuis la peſte de 1709, défricher vingt milles de marais, & établir quelque police dans un pays où ce nom même était inconnu. Delà j'ai été en Siléſie conſoler mes pauvres Ignatiens des rigueurs de la cour de Rome, corroborer leur ordre, en former un corps de diverſes provinces où je les conſerve, & les rendre utiles à la patrie en dirigeant leurs écoles pour l'inſtruction de la jeuneſſe, à laquelle ils ſe voueront entiérement. De plus, j'ai arrangé la bâtiſſe de ſoixante villages dans la haute Siléſie, où il reſtait des terres incultes : chaque village a vingt familles. J'ai fait faire des grands chemins dans les montagnes pour la facilité du commerce, & rebâtir deux villes brûlées : elles étaient de bois; elles ſeront de briques, & même de pierres de taille, tirées des montagnes.

Je ne vous parle point des troupes : cette matière eſt trop prohibée à Ferney pour que je la touche.

Vous ſentirez qu'en feſant tout cela, je n'ai pas été les bras croiſés.

A propos de croiſés, ni l'empereur ni moi ne nous croiſerons contre le Croiſſant; il n'y a plus de reliques à remporter de Jéruſalem. Nous eſpérons que la paix ſe fera, peut-être cet hiver; & d'ailleurs nous aimons le proverbe qui dit: Il faut vivre, & laiſſer vivre. A peine y a-t-il dix ans que la paix dure; il faut la conſerver autant qu'on le pourra ſans riſque, & ni plus ni moins ſe mettre en état de n'être pas pris au dépourvu par quelque chef de brigands, conducteur d'aſſaſſins à gage.

Ce ſyſtême n'eſt ni celui de Richelieu, ni celui de Mazarin; mais il eſt celui du bien des peuples, objet principal des magiſtrats qui les gouvernent.

Je vous ſouhaite cette paix accompagnée de toutes les proſpérités poſſibles, & j'eſpère que le patriarche de Ferney n'oubliera pas le philoſophe de Sans-Souci, qui admire & admirera ſon génie juſqu'à extinction de chaleur humaine. *Vale.*

LETTRE CCCLXXXII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 28 octobre 1775.

Monfieur Guibert, votre écolier
Dans le grand art de la tactique,
A vu ce bel efprit guerrier
Que tout prince aujourd'hui fe pique
D'imiter, fans lui reffembler,
Et que tout héros, germanique,
Efpagnol, gaulois, britannique,
Vainement voudrait égaler.
Monfieur Guibert eft véridique;
Il dit qu'il a lu dans vos yeux
Toute votre hiftoire héroïque,
Quoique votre bouche s'applique
A la cacher aux curieux.
Vous vous obftinez à vous taire
Sur tant de travaux glorieux :
Et l'Europe fait beaucoup mieux,
Car elle fait tout le contraire.

Ce M. Guibert, Sire, fait comme l'Europe; il parle de V. M. avec enthoufiafme. Il dit qu'il vous a trouvé en état de faire vingt campagnes; Dieu nous en préferve! mais accordez-vous donc avec lui; car il dit que vous avez un corps digne de votre ame, & vous prétendez que non : il eft vrai qu'il vous a contemplé principalement des jours de revue; & ces jours-là, vous pourriez bien vous rengorger &

vous requinquer, comme une belle à son miroir.

Je ne vous proposais pas, Sire, vingt campagnes, je n'en proposais qu'une ou deux ; & encore c'était contre les ennemis de Jesus-Christ & de tous les beaux-arts. Je disais : Il protège les jésuites, il protégera bien la Vierge Marie contre Mahomet, & la bonne Vierge lui donnera sans doute deux ou trois belles provinces à son choix, pour récompense d'une si sainte action.

Je viens de relire l'article *Guerre*, dont V. M. pacifique a la bonté de me parler : il est vraiment un peu insolent par excès d'humanité ; mais je vous prie de considérer que toutes ces injures ne peuvent tomber que sur les Turcs, qui sont venus du bord oriental de la Mer-Caspienne jusqu'auprès de Naples, & qui chemin fesant, se sont emparés des lieux saints, & même du tombeau de Jesus-Christ qui ne fut jamais enterré. En un mot, je ressemblais comme deux gouttes d'eau à ce fou de Pierre l'hermite, qui prêchait la croisade. L'empereur des Romains, que vous aimez, & qui se regarde comme votre disciple, ne pouvait se plaindre de moi ; je lui donnais d'un trait de plume un très-beau royaume. On aurait pu, avant qu'il fût dix ans, jouer un opéra grec à Constantinople. Dieu n'a pas béni mes intentions, toutes chrétiennes qu'elles étaient ; du

moins les philoſophes vous béniront d'ériger un mauſolée à Copernic, dans le temps que votre ami Mouſtapha fait enſeigner la philoſophie d'Ariſtote à Stamboul. Vous ne voulez point rebâtir Athènes, mais vous élevez un monument à la raiſon & au génie.

Quand je vous ſuppliais d'être le reſtaurateur des beaux-arts de la Grèce, ma prière n'allait pas juſqu'à vous conjurer de rétablir la démocratie athénienne; je n'aime point le gouvernement de la canaille. Vous auriez donné le gouvernement de la Grèce à M. de Lentulus, ou à quelqu'autre général qui aurait empêché les nouveaux Grecs de faire autant de ſottiſes que leurs ancêtres. Mais enfin, j'abandonne tous mes projets. Vous préférez le port de Dantzick à celui du Pirée: je crois qu'au fond V. M. a raiſon, & que, dans l'état où eſt l'Europe, ce port de Dantzick eſt bien plus important que l'autre.

Je ne ſais plus quel royaume je donnerai à l'impératrice Catherine II, & franchement je crois que dans tout cela vous en ſavez plus que moi, & qu'il faut s'en rapporter à vous. Quelque choſe qui arrive, vous aurez toujours une gloire immortelle. Puiſſe votre vie en approcher!

LETTRE CCCLXXXIII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 8 novembre 1773.

SIRE,

LA lettre dont V. M. m'a honoré le 24 octobre, eſt depuis vingt ans celle qui m'a le plus conſolé; votre temple aux mânes de votre ſœur, *Willeminæ ſacrum*, eſt digne de la plus belle antiquité, & de vous ſeul dans le temps préſent; madame la ducheſſe de Wirtemberg verſera bien des larmes de tendreſſe, en voyant le deſſin de ce beau monument.

Le canal, les villes rebâties, les marais deſſéchés, les villages établis, la ſervitude abolie, ſont de Marc-Aurèle, ou de Julien. Je dis de Julien, car je le regarde comme le plus grand des empereurs, & je ſuis toujours indigné contre la Bletterie, qui ne l'a juſtifié qu'à demi, & qui a paſſé pour impartial, parce qu'il ne lui prodigue pas autant d'injures & de calomnies que Grégoire de Nazianze & Théodoret.

Je vous bénis dans mon village de ce que vous en avez tant bâti: je vous bénis au bord de mon marais de ce que vous en avez tant deſſéché: je vous bénis avec mes laboureurs de ce que vous en avez tant délivré d'eſclavage & que vous les avez changés en hom-

mes. Gengis-Kan & Tamerlan ont gagné des batailles comme vous, ils ont conquis plus de pays que vous ; mais ils dévaftaient, & vous améliorez. Je ne fais s'ils auraient recueilli les jéfuites ; mais je fuis fûr que vous les rendrez utiles, fans fouffrir qu'ils puiffent jamais être dangereux. On dit qu'Antoine fit le voyage de Brindes à Rome dans un char traîné par des lions ; vous attelez des renards au vôtre, mais vous leur mettez un frein dans la gueule, &, quand il le faudra, vous leur mettrez le feu au derrière, comme Samfon, après les avoir attachés par la queue. Tout ce qui me fâche, c'eft que vous n'établiffiez pas une églife de fociniens comme vous en établiffez plufieurs de jéfuites ; il y a pourtant encore des fociniens en Pologne. L'Angleterre en regorge, nous en avons en Suiffe ; certainement Julien les aurait favorifés ; ils haïffent ce qu'il haïffait, ils méprifent ce qu'il méprifait, & ils font honnêtes gens comme lui. De plus, ayant été tant perfécutés par les Polonais, ils ont quelque droit à votre protection.

Après tout le mal que j'ai ofé dire des Turcs à V. M., je ne vous propofe pas une mofquée ; cependant Barberouffe en eut une à Marfeille ; mais vous n'êtes pas fait pour nous imiter : tout ce que je fais, c'eft que votre nom fera bien grand de Dantzick jufqu'en Turquie, & de l'abbaye d'Oliva à Sainte-Sophie.

Nous donnons nous autres beaucoup d'opéra-comiques.

Que V. M. daigne conferver vos bontés au vieux malade Libanius.

LETTRE CCCLXXXIV.

Du Roi.

Ce 26 novembre 1773.

Faut-il écrire en mauvais vers
Au dieu qui préfide au Parnaffe ?
C'eft aux orgueilleux non experts
A s'armer d'une telle audace.
Moi, né fous un ciel de frimats,
Loin des bords fleuris de la Seine,
Vieux, caffé, fans feu, fans haleine,
Si je tentais dans mes ébats
De rimer encor pour Voltaire,
Je mériterais pour falaire
Le traitement de Marfyas.

M. Guibert m'a vu avec des yeux jeunes qui m'ont rajeuni. Mes cheveux blanchiffent, ma force fe diffipe & ma chaleur s'éteint. Il n'eft donné qu'à Voltaire de rajeunir. Les protégés d'Apollon font plus favorifés que ceux de Mars. Au-lieu de vingt campagnes que M. Guibert me donne libéralement, il ne m'en refte qu'une à faire : c'eft celle du dernier décampement.

Dans cette fituation, on ne penfe pas à cher-

cher des combats dans la Thrace & en Scythie. Soyez fûr que l'impératrice de Ruffie, jaloufe de la gloire de fa nation, faura bien faire la paix fans fecours étrangers. Vous qui êtes, je crois, immortel, vous voudriez être fpectateur d'une de ces grandes révolutions qui changent la face de l'Europe; prenez-vous-en à la modération de l'impératrice de Ruffie, fi cette révolution n'arrive pas. Cette princeffe ne penfe pas comme Charles XII, qu'il n'y a de paix avec fes ennemis qu'en les détrônant dans leur capitale. Les Grecs, pour lefquels vous vous intéreffez fi vivement, font, dit-on, fi avilis, qu'ils ne méritent pas d'être libres.

Mais, dites-moi, comment pouvez-vous exciter l'Europe aux combats, après le fouverain mépris que vous & les encyclopédiftes avez affiché contre les guerriers? Qui fera affez ofé pour encourir l'excommunication majeure du patriarche de Ferney & de toute la féquelle encyclopédique? Qui voudra gagner le beau titre de conducteur de brigands, & de brigand lui-même? Croyez qu'on laiffera la Grèce efclave, & qu'aucun prince ne commencera la guerre avant d'en avoir obtenu indulgence plénière des philofophes.

Déformais ces meffieurs vont gouverner l'Europe comme les papes l'affujettiffaient autrefois. Je crois même que M. Guibert aura fait abjuration de fon art meurtrier entre vos mains,

& qu'il ſe fera capucin ou philoſophe pour trouver en vous un puiſſant protecteur. Il faut que les philoſophes aient des miſſionnaires pour augmenter le nombre de pareilles converſions; par ce moyen ils déchargeront imperceptiblement les États de ces groſſes armées qui les abiment, & ſucceſſivement il ne reſtera plus perſonne pour ſe battre. Tous les ſouverains & les peuples n'auront plus ces malheureuſes paſſions, dont les ſuites ſont ſi funeſtes, & tout le monde aura la raiſon auſſi parfaite qu'une démonſtration géométrique.

Je regrette bien que mon âge me prive d'un auſſi beau ſpectacle dont je ne jouirai pas même de l'aurore ; & l'on plaindra mes contemporains d'être nés dans un ſiècle de ténèbres, ſur la fin duquel a commencé le crépuſcule du jour de la raiſon perfectionnée.

Tout dépend, pour l'homme, du temps où il vient au monde. Quoique je ſois venu trop tôt, je ne le regrette pas : *j'ai vu Voltaire ;* & ſi je ne le vois plus, je le lis, & il m'écrit.

Continuez long-temps de même, & jouiſſez en paix de toute la gloire qui vous eſt due, & de tous les biens que vous ſouhaite le philoſophe de Sans-Souci.

LETTRE CCCLXXXV.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 8 décembre 1773.

SIRE,

UNe belle dame de Paris (dont vous ne vous fouciez guère,) prétend que vous ferez fâché contre moi de ce que je donne V. M. au diable; & moi je lui foutiens que vous me le pardonnerez, & que Belzébuth même en fera fort content, attendu qu'il n'y a jamais eu perfonne plus diable que vous à la tête d'une armée, foit pour arranger un plan de campagne, foit pour l'exécuter, foit pour réparer un accident.

Je n'aime point du tout, il eft vrai, votre métier de héros, mais je le révère; ce n'eft point à moi de juger de la tactique de M. Guibert. Je ne m'entends point à ces belles chofes; je fais feulement qu'il vous regarde avec raifon comme le premier tacticien, & moi j'ajoute, comme le premier politique; car vous venez d'acquérir un beau royaume, fans avoir tué perfonne, & non-feulement vous voilà pourvu d'évêchés & d'abbayes, non-feulement vous voilà général des jéfuites après avoir été général d'armée, mais vous faites des canaux

comme à la Chine, & vous enrichiſſez le royaume que vous vous êtes donné par un trait de plume. Que vous reſte-t-il à faire ? rien autre choſe que de vivre long-temps pour jouir.

Comme V. M. recevra probablement mon petit paquet aux bonnes fêtes de Noël, & que le Dieu de paix va naître avant qu'il ſoit trois ſemaines, je me recommande à lui, afin qu'il obtienne ma grâce de vous, & que vous me pardonniez toutes les pouilles que j'ai dites à V. M., & la haine cordiale que j'ai pour votre métier de Céſar. Ce Céſar, comme vous ſavez, pardonnait à ſes ennemis, quand il les avait vaincus ; & vous aurez pour moi la même clémence, après vous être bien moqué de moi.

Le vieux malade de Ferney, qui s'égaie quelquefois dans les intervalles de ſes ſouffrances, ſe met à vos pieds avec cinq ou ſix ſortes de vénérations pour vos cinq ou ſix ſortes de grands talens, & pour votre perſonne qui les réunit.

LETTRE CCCLXXXVI.

Du Roi.

Ce 10 décembre 1773.

IL était bien juſte qu'un pays qui avait produit un Copernic, ne croupît pas plus long-temps dans la barbarie, en tout genre, où la tyrannie des puiſſans l'avait plongé. Cette tyrannie allait ſi loin, que les grands, pour mieux exercer leurs caprices, avaient détruit toutes les écoles, croyant les ignorans plus faciles à opprimer qu'un peuple inſtruit.

On ne peut comparer les provinces Polonaiſes à aucun État de l'Europe ; elles ne peuvent entrer en parallèle qu'avec le Canada. Il faudra par conſéquent de l'ouvrage & du temps pour leur faire regagner ce que leur mauvaiſe adminiſtration a négligé pendant tant de ſiècles.

Vos vœux ont été exaucés : les Turcs ont été battus par les Ruſſes, Siliſtria priſe, & le viſir fugitif du côte d'Andrinople. Mouſtapha apprendra à trembler dans ſon ſerrail, & peut-être que ſes malheurs le rendront plus ſouple à ſigner une paix que les conjonctures rendent néceſſaire. Si les armes victorieuſes des Ruſſes pénètrent juſqu'à Stamboul, je prierai l'impératrice de vous envoyer la plus jolie Circaſſienne du

du ferrail, efcortée par un eunuque noir, qui la conduira droit au ferrail de Ferney. Sur ce beau corps vous pourrez faire quelqu'expérience de phyfique, en animant par le feu de Prométhée quelqu'embryon qui héritera de votre beau génie.

Madame la landgrave de Darmftadt eft de retour de Pétersbourg. Elle ne tarit point fur les éloges de l'impératrice & des chofes utiles qu'elle a exécutées, & des grands projets qu'elle médite encore. Diderot & Grimm y pafferont l'hiver. Cette cour réunit le fafte, la magnificence & la politeffe; & l'impératrice furpaffe tout le refte par l'accueil gracieux qu'elle fait aux étrangers.

Après vous avoir parlé de cette cour, comment vous entretenir des jéfuites? Ce n'eft qu'en faveur de l'inftruction de la jeuneffe que je les ai confervés. Le pape leur a coupé la queue; ils ne peuvent plus fervir, comme les renards de Samfon, pour embrâfer les moiffons des Philiftins. D'ailleurs, la Siléfie n'a produit ni de pères Guignard, ni de pères Malagrida. Nos Allemands n'ont pas les paffions auffi vives que les peuples méridionaux.

Si toutes ces raifons ne vous touchent point, j'en alléguerai une plus forte : j'ai promis par la paix de Dresde que la religion demeurerait *in ftatu quo* dans mes provinces. Or j'ai eu des jéfuites, donc il faut les conferver. Les princes

catholiques ont tout à propos un pape à leur disposition, qui les absout de leurs sermens par la plénitude de sa puissance : pour moi, personne ne peut m'absoudre, je suis obligé de garder ma parole, & le pape se croirait pollué s'il me bénissait ; il se ferait couper les doigts avec lesquels il aurait donné l'absolution à un maudit hérétique de ma trempe.

Si vous ne me reprochez point mes jésuites, je ne vous dirai pas le mot de vos picpuces. Nous sommes à deux de jeu. Mes jésuites ont produit de grands hommes, en dernier lieu encore le père Tournemine, votre recteur : les capucins se targuent de S. Cucufin, dont ils peuvent s'applaudir à leur aise. Mais vous protégez ces gens, & vous seul valez tout ce qu'Ignace a produit de meilleur ; aussi j'admire & je me tais, en assurant le patriarche de Ferney que le philosophe de Sans-Souci l'admirera jusqu'à la fin de l'existence dudit philosophe. *Vale.*

LETTRE CCCLXXXVII.

Du Roi.

Sans date du jour, décembre 1773.

LA dame de Paris avait certainement tort, & vous avez deviné juste en croyant que je ne me fâcherais pas de tout ce que vous venez

d'écrire. L'amour & la haine ne se commandent point, & chacun a sur ce sujet le droit de sentir ce qu'il peut ; il faut avouer néanmoins que les anciens philosophes, qui n'aimaient pas la guerre, ménageaient plus les termes que nos philosophes modernes, qui depuis que Racine a fait entrer le mot de bourreau dans ses vers élégans, croient que ce mot a obtenu privilège de noblesse & l'emploient indifféremment dans leur prose ; mais je vous avoue que j'aimerais autant déclamer contre la fièvre-quarte que contre la guerre, c'est du temps perdu : les gouvernemens laissent brailler les cyniques & vont leur train ; la fièvre n'en tient pas plus compte. Il ne reste de cela que des vers bien frappés, & qui témoignent, à l'étonnement de l'Europe, que votre talent ne vieillit point. Conservez cet esprit rajeuni, & dussiez-vous faire ma satyre en vers sanglans à l'âge de cent ans, je vous réponds d'avance que je ne m'en fâcherai point, & que le patriarche de Ferney peut dire tout ce qu'il lui plaît du philosophe de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCLXXXVIII.

Du Roi.

Sans date du jour, décembre 1773.

VOtre *Tactique* m'a donné un bon accès de goutte, dont je ne suis pas encore relevé ; cela ne m'empêche pas de vous répondre, parce que je sais que les grands seigneurs veulent être obéis promptement. Vous me demandez un Morival, nommé Étallonde, qui est officier à Wésel ; il aura la permission d'aller pour un an à Ferney, & même il ne dépendra que de vous de le nommer chef de votre garde prétorienne. Il ne fera ni recrue ni rien là-bas ; mais je vous avertis qu'étant proscrit en France, c'est à vous à prendre des mesures pour qu'il soit en sûreté à Versoy, & j'avoue que je ne crois pas que vous ayez assez de crédit pour obtenir son pardon. Le chevalier de La Barre & lui ont été accusés du même délit ; il est contre la dignité du roi de France qu'après que l'un a été justicié publiquement, il puisse pardonner à l'autre sans paraître en contradiction avec lui-même. Je ne sache pas que les juges du chevalier de La Barre aient été punis ; je n'ai point entendu dire qu'on ait sévi contre aucun des assesseurs du tribunal d'Amiens ; ainsi à moins que du fond de Ferney vous ne gou-

verniez la France, je ne ſaurais me perſuader que vous obteniez quelque grâce en faveur de ce jeune homme. Le ſeul profit qu'il pourra tirer de ſon voyage, ce ſera d'être détrompé par vous des préjugés qu'il peut avoir peut-être en faveur de ſon métier ; mais je vous l'abandonne, & en cas que vous le convertiſſiez, il ne me ſera pas difficile de le remplacer par un autre. Je vous avertis encore qu'il ſe trouve deux décrotteurs à Magdebourg qui jadis ont été ſoldats dans le régiment de Picardie, & à Berlin un perruquier qui a ſervi dans les armées de M. de Broglio ; ils ſont très-fort à votre ſervice, ſi vous les voulez avoir à Ferney, pour y augmenter la colonie que vous y établiſſez. C'eſt ſur quoi j'attends votre réſolution, & quoiqu'ayant encouru votre haine & votre diſgrace, je prie Apollon, & Eſculape ſon fils, dieu de la médecine, de vous conſerver dans leur ſainte garde.

LETTRE CCCLXXXIX.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, décembre 1773.

ME voilà bien loin de mon compte : tous les gens-de-lettres m'avaient fait compliment ſur la manière aſſez neuve dont j'avais fait l'éloge des héros en les donnant au diable ; on

trouvait que ce tour n'était pas sans quelque finesse. Rousseau avait dit :

Mais à la place de Socrate,
Le fameux vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des mortels.

Cette idée paraissait aussi fausse que grossière à tous les connaisseurs : en effet, il y a une extravagance plus que cynique à dire au capitaine-général de la Grèce, au vainqueur du maître de l'Asie, au vengeur de l'assassinat de Darius, au héros qui bâtit plus de villes que Gengis-Kan n'en détruisit, à celui qui changea la route du commerce du monde, *tu es le dernier des mortels*. Mais de plaindre les hommes qui souffrent du fléau de la guerre, & d'admirer en même temps les maîtres de ce grand art, cruel, mais nécessaire, & de louer les Cyrus, les Alexandre, les Gustave, &c. en feignant de se fâcher contre eux ; c'est ce qui a plu à tout le monde, excepté à la dame dont j'ai eu l'honneur de vous parler.

Si j'avais eu un congé à demander à Alexandre pour quelqu'officier Grec condamné par l'aréopage, je l'aurais demandé en lui envoyant *la Tactique*.

L'ancien parlement de Paris était beaucoup plus injuste que l'aréopage, & vous valez bien cet Alexandre, à qui Juvénal & Boileau ont dit tant d'injures.

Je me mets à vos pieds, Sire, pour ce jeune

Morival. V. M. ajoutera cette belle action à tant d'autres. Rien n'eſt plus digne de vous que de le protéger ; le vieillard de Ferney vous aura la plus grande obligation, & il mourra content.

Agréez, Sire, ma reſpectueuſe & vive reconnaiſſance.

LETTRE CCCXC.

De M. de Voltaire.

Ferney, ſans date du jour, janvier 1774.

SIRE,

QUoique je vous aie donné à tous les diables, vous & Cyrus, & le grand Guſtave, &c. cependant je propoſe à V. M. quelque choſe de divin ; ou plutôt de très-humain & de très-digne d'elle. Ce n'eſt point ici une plaiſanterie ; c'eſt une grâce très-réelle que je vous conjure de m'accorder.

Ce jeune gentilhomme qui eſt, ſous le nom de Morival, lieutenant au régiment d'Eichmann à Véſel, ne peut hériter de ſon père & de ſa mère tant qu'il ſera dans les liens de la procédure criminelle, & du jugement abominable porté contre lui dans Abbeville, lorſqu'il n'avait qu'environ ſeize ans ; il eſt fils d'un préſident d'Abbeville, & ſon nom eſt d'Etallonde. On a été très-content de lui à

Véfel depuis qu'il eſt à votre ſervice. Je ſais que c'eſt un des plus braves & des plus ſages officiers que vous ayez. Toute ſon ambition eſt de vivre & de mourir au ſervice de V. M.; il n'aura jamais d'autre roi & d'autre maître. Mais il eſt affreux qu'il reſte toujours condamné au même ſupplice dans lequel eſt mort le chevalier de La Barre, qui avait fait un petit commentaire ſur votre Art de la guerre.

Ces aſſaſſinats juridiques déshonoreront à jamais cet ancien parlement de Paris, l'ennemi de ſon roi, de la raiſon & de la juſtice, qui, en étant caſſé, n'a pas été aſſez puni.

Il s'agit d'obtenir, ou des lettres de grâce pour Morival, ou la caſſation de l'arrêt qui l'a condamné. Je ſupplie donc V. M. avec la plus vive inſtance d'accorder à Morival un congé d'un an, pendant lequel il ſera chez moi. Je vous répondrai de ſa perſonne. Je l'aiderai à faire autant de recrues qu'il vous plaira : il n'y a point d'endroit au monde où l'on puiſſe plus facilement lever des ſoldats que dans le petit canton que j'habite, qui eſt préciſément à une lieue de la Suiſſe, de Genève, de la Savoie & de la Franche-Comté. Je me chargerai moi-même, malgré mon grand âge, de l'aider à vous fournir les plus beaux hommes, & à choiſir les plus ſages.

Je vous demande en grâce de lui envoyer ſon congé d'un an; il partira ſur le champ, &

peut-être reviendra-t-il à Véfel au bout de trois mois.

S'il ne peut obtenir en France ce qu'il demande, il n'en aura pas moins d'obligations à V. M., & vous aurez fait ce qu'auraient fait ces Cyrus & ces Guftave, dont j'ai dit tant de mal.

Je me mets à vos pieds avec les fentimens que j'ai toujours eus, & avec lefquels je mourrai.

LETTRE CCCXCI.

Du Roi.

Potsdam, ce 16 février 1774.

VOus devez favoir que je fuis Teùton de naiffance, & que par conféquent la langue françaife n'eft pas ma langue maternelle. Quelque peine que vous vous foyez donnée pour m'enfeigner les fineffes de votre langue, je n'en ai pu profiter autant que je l'aurais voulu, foit par diftraction des affaires, foit par une vie active que les devoirs de mon emploi m'ont obligé de mener. J'ai donc pu mal entendre votre ouvrage fur la tactique : & je n'ai jamais vu que les termes de *haine* & de *donner à tous les diables* fe foient jamais trouvés dans aucun dictionnaire de billets doux, à moins qu'ils ne fuffent écrits par Tifiphone, Mégère ou Alec-

ton. Mais à cela ne tienne ; vous avez le privilège de tout dire, & d'ennoblir même par de beaux vers ce qu'on appelle vulgairement des injures. Si Rousseau dit :

> Mais à la place de Socrate,
> Le fameux vainqueur de l'Euphrate
> Sera le dernier des mortels ;

il n'a pas tort dans un sens, parce que Socrate était le plus sage & le plus modéré des mortels, & Alexandre le plus dissolu & le plus emporté des hommes, lui qui dans ses débauches avait tué Clitus, qui dans d'autres mouvemens d'emportement avait fait mourir le philosophe Callisthène, & qui par faiblesse pour les caprices d'une courtisanne avait brûlé Persépolis.

Il est certain qu'un caractère aussi peu modéré ne pouvait en aucune façon être comparé à Socrate. Mais il est vrai aussi que si Socrate s'était trouvé à la tête de l'expédition contre les Perses, il n'aurait peut-être pas égalé l'activité ni les résolutions hardies par lesquelles Alexandre dompta tant de nations.

J'aimerais autant déclamer contre la fièvre-pourprée que contre la guerre. On empêchera aussi peu l'une de faire ses ravages, que l'autre de troubler les nations. Il y a eu des guerres depuis que le monde est monde, & il y en aura long-temps après que vous & moi auront payé notre tribut à la nature.

Votre Morival a eu la permiſſion pour un an pour ſe rendre en Suiſſe. Je ſuis perſuadé, comme je vous l'ai déja écrit, qu'on n'obtiendra rien en ſa faveur. Mais enfin il vous verra : il pourra apprendre l'exercice pruſſien à la garniſon françaiſe que vous ferez mettre à Verſoy.

On dit que cette ville s'élève & fait des progrès étonnans. Le public attribue à vous & à M. de Choiſeul ſa nouvelle exiſtence. Ce ſera ſans doute M. d'Aiguillon, nouveau miniſtre de la guerre, qui mettra la dernière main à cet ouvrage.

En attendant, j'ai toujours la goutte, & je n'écris point contre elle. Et que vous m'aimiez, ou que vous ne m'aimiez pas, je ne vous en ſouhaite pas moins longue vie & proſpérité.

LETTRE CCCXCII.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, mars 1774.

SIRE,

SOyez bien ſûr que je ſuis très fâché que vous ayez la goutte ; ce n'eſt pas ſeulement parce que j'en ai eu une violente atteinte, & qu'on plaint les maux qu'on a ſentis ; mais c'eſt parce que la ſanté de V. M. eſt un peu plus

précieuse & plus nécessaire au monde que la mienne ; c'est parce que je m'intéresse à votre bien-être beaucoup plus que vous ne croyez. Je ne vous parlerai plus de toutes ces mauvaises plaisanteries sur l'art de tuer ; je ne songe qu'à votre conservation : vous ne pourrez jamais ajouter à votre gloire, mais ajoutez à votre vie.

Ne me faites point la grâce que j'implore de vous pour Morival, en me boudant & en vous moquant de moi. Le pauvre garçon ne demande qu'à passer ses jours & à mourir à votre service.

Il espère qu'il pourra obtenir de notre chancelier des lettres qui le réhabilitent, & qui le rendent capable d'hériter, & qui le mettront en état d'être plus utile à son régiment : ces lettres s'accordent aisément à ceux qui n'ont été condamnés que par contumace. Je puis assurer d'ailleurs V. M. que l'on se repent aujourd'hui du jugement porté contre le chevalier de La Barre. J'ai entre les mains une déclaration authentique d'un magistrat d'Abbeville, qui fut la première cause de cette horrible affaire. Voici ses propres mots : *Nous déclarons que non-seulement nous avons le jugement du chevalier de La Barre en horreur, mais frémissons encore au nom du juge qui a instruit cet exécrable procès ; en foi de quoi nous avons signé ce certificat, & y avons apposé le sceau*

de nos armes. A Abbeville, ce 9 novembre 1773. Signé, *de Belleval.*

De plus, il eſt de droit dans notre juriſprudence (ſi nous en avons une) qu'un homme jugé pendant ſon abſence, eſt écouté quand il ſe préſente ; & c'eſt ainſi que j'ai eu le bonheur de faire réhabiliter la famille Sirven ; & c'eſt dans la même eſpérance que j'implore V. M. pour Morival, qui vous appartient. Si je ne pouvais obtenir en France la juſtice que je demanderai, je vous renverrais Morival ſur le champ ; & il ſe conſolera toujours par l'honneur de ſervir un roi guerrier & philoſophe, qui voit tout, qui fait tout par lui-même, & qui n'aurait pas ſouffert cette déteſtable boucherie. Je remercie donc V. M. avec la plus grande ſenſibilité ; & ſi je ne réuſſis pas dans mon œuvre charitable, je ne ſerai pas moins reconnaiſſant de votre extrême bonté.

Agréez, Sire, le profond reſpect de ce vieux malade, qui eſt à vous comme s'il ſe portait bien.

P. S. Je retrouve dans ce moment une lettre de Morival : je ſouligne l'endroit où il m'explique ſes vues ſur ſon ſervice. Vous verrez, Sire, que vous n'accorderez pas votre protection à un ſujet indigne.

J'oſerais vous demander une autre grâce pour lui en cas qu'il ne pût réuſſir dans ſon

procès ; ce ferait de l'envoyer dans l'armée Ruffe parmi les autres officiers de V. M. Il ne verra rien de fi barbare parmi les Turcs que ce qui s'eft paffé dans Abbeville.

LETTRE CCCXCIII.

Du Roi.

Potsdam, ce 29 mars 1774.

VOtre éloquence eft femblable à celle de ce fameux orateur des Romains, Antoine, qui favait fi bien plaider fes caufes, même injuftes, qu'il les gagnait toutes. Je me fens fort obligé de la haine que vous avez pour moi, & je vous prie de me la continuer comme la plus grande faveur que vous puiffiez me faire. Bientôt vous me perfuaderez qu'il fait nuit en plein jour

Je fuppofe que Morival doit être à préfent à Ferney Vous entendez mieux les loix françaifes que moi, & vous concilierez la préfence d'un exilé avec ces mêmes loix qui lui défendent l'entrée de toute province appartenante à cet empire. Vous lui ferez obtenir fa grâce, & une récompenfe de ce qu'il a eu affez d'efprit pour fe dérober au fupplice que ce malheureux La Barre a fouffert.

Je veux croire qu'il y a des gens fenfés, même dans Abbeville, qui condamnent le

jugement barbare de leurs juges. Mais que le fanatifme crie que la religion eft offenfée, vous verrez ces mêmes juges, emportés par la fougue, exercer les mêmes cruautés fur ceux qu'on leur dénoncera.

Vos juges Français font comme les nôtres: lorfque ces derniers ont la fièvre-chaude, malheur à la victime qui fe préfente tandis qu'ils ont le tranfport au cerveau.

Mais c'eft au protecteur des Calas & des Sirven à fecourir Morival, & à purger fa nation de la honte que lui impriment d'auffi atroces barbaries que celles d'Abbeville & de Touloufe.

En écrivant je reçois votre feconde lettre datée du 11. Elle me trouve fans goutte, & je ne vous fuis pas moins obligé du compliment que vous me faites au fujet de ma maladie. Cependant croyez que je fuis très-perfuadé que le monde eft très-bien allé avant mon exiftence, & qu'il ira de même quand je ferai confondu dans les élémens dont je fuis compofé. Qu'eft-ce qu'un homme, un individu, en comparaifon de la multitude des êtres qui peuplent ce globe? On trouve des princes & des rois à foifon, mais rarement des Virgile & des Voltaire.

Nous connaiffons ici *le Taureau blanc*, mais point le *Dialogue du Prince Eugène & de Marlborough* dont vous me parlez. On dit que vous en avez fait un dont les interlocuteurs font la

Vierge & la Pompadour (*a*). Je trouve la matière abondante, & je vous prie de me l'envoyer. Les ouvrages de votre jeuneſſe me conſolent de mon radotage.

Demeurez jeune long-temps, haïſſez-moi encore long-temps, déchirez les pauvres militaires, décriez ceux qui défendent leur patrie, & ſachez que cela ne m'empêchera pas de vous aimer. *Vale*.

LETTRE CCCXCIV.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 26 avril 1774.

SIRE,

PErmettez-moi de parler à V. M. de votre jeune officier, à qui vous avez donné la permiſſion de venir chez moi. Je croyais trouver un jeune Français qui aurait encore un petit reſte de l'étourderie tant reprochée à notre nation. J'ai trouvé l'homme le plus circonſpect & le plus ſage, ayant les mœurs les plus douces, & aimant paſſionnément la profeſſion des armes, à laquelle il s'eſt voué.

Je ne ſais encore s'il réuſſira dans ce qu'il entreprend; mais il m'a dit vingt fois qu'il ne

---

(*a*) Le Roi plaiſante ſans doute relativement à ces deux ouvrages dont il eſt lui-même l'auteur. Le Dialogue du Prince Eugène & de Marlborough ſe trouve ci-devant tome VI.

quitterait jamais votre service, quand même il ferait en France la fortune la plus brillante & la plus solide. Je n'étais pas suffisamment instruit de sa famille & de son étonnante affaire ; c'est un bon gentilhomme, fils du premier magistrat de la ville où il est né. J'ai fait venir les pièces de son procès. Je ne sors point de surprise, quand je vois quelle a été sa faute, & quelle a été sa condamnation. Il n'est chargé juridiquement que d'avoir passé fort vite, le chapeau sur la tête, à quarante pas d'une procession de capucins, & d'avoir chanté avec quelques autres jeunes gens une chanson grivoise faite il y a plus de cent ans.

Il est inconcevable que dans un pays qui se dit policé, & qui prétend avoir quelques citoyens aimables, on ait condamné au supplice des parricides un jeune-homme sortant de l'enfance, pour une chose qui n'est pas même une peccadille, & qui n'aurait été punie ni à Madrid, ni à Rome, de huit jours de prison.

On ne parle encore de cette aventure dans l'Europe qu'avec horreur, & j'en suis aussi frappé que le premier jour. J'aurais conseillé à M. de Morival votre officier de ne point s'avilir jusqu'à demander grâce à des barbares en démence, si cette grâce n'était pas nécessaire pour lui faire recueillir un héritage qu'il attend.

Quoi qu'il arrive, il restera chez moi jusqu'à

ce que fon affaire foit finie ou manquée, & il profitera de la permiffion que V. M. lui a donnée. Il reviendra à fon régiment le plus tôt qu'il pourra, & le jour que vous prefcrirez.

Je remercie V. M. d'avoir daigné me l'envoyer. Je me fuis attaché à lui de plus en plus, & fa paffion de vous fervir toujours eft une des plus fortes raifons des fentimens que j'ai pour lui. J'ofe vous affurer que perfonne n'eft plus digne de votre protection ; la pitié que fon horrible aventure vous infpire, fera la confolation de fa vie, fi malheureufement commencée, & qui finira heureufement fous vos ordres. La mienne eft accablée des plus grandes infirmités ; vos bontés en adouciffent l'amertume, & je la finirai avec des fentimens qui ont toujours été invariables, avec le plus profond refpect pour V. M., & j'ofe le dire, avec le plus tendre attachement pour votre perfonne.

LE VIEUX MALADE DE FERNEY.

LETTRE CCCXCV.

Du Roi.

Potsdam, ce 15 mai 1774.

MOrival vous a les plus grandes obligations. Sans le connaître, fon innocence feule a plaidé pour lui ; & rougiffant de la barbarie des jugemens prononcés dans votre patrie contre des

légéretés qu'on ne peut qualifier de crimes, vous embrassez généreusement sa défense. C'est se déclarer le protecteur des opprimés & le vengeur des injustices. Cependant, avec toute votre bonne volonté, il sera difficile, pour ne pas dire impossible, d'obtenir la grâce de ce jeune-homme. Quelques progrès que fasse la philosophie, la stupidité & le faux zèle se maintiennent dans l'Église, & le nom de l'*Infame* est encore le mot de ralliement de tous les pauvres d'esprit, & de ceux que la fureur du salut de leurs concitoyens possède. Dans un royaume très-chrétien, il faut que les sujets soient très-chrétiens ; & on n'en souffrira jamais qui manquent à saluer ou à s'agenouiller devant la pâte que l'on adore comme un Dieu.

Le seul moyen d'obtenir grâce pour Morival est de lui persuader d'aller faire amende honorable à la porte de quelqu'église, la torche à la main, de se faire fesser par des moines au pied du maître-autel, & au sortir delà de se faire moine lui-même. Ni vous, ni lui, ne fléchirez autrement ce clergé qui se dit le ministre du *Dieu des vengeances*, ni les juges auxquels rien ne coûte tant que de se rétracter.

Cependant l'entreprise vous fera honneur, & la postérité dira qu'un philosophe retiré à Ferney, du fond de sa retraite, a su élever sa voix contre l'iniquité de son siècle, qu'il a fait briller la vérité au pied du trône, & contraint les

puiſſans de la terre à réformer les abus. L'Arétin n'en a jamais fait autant. Continuez à protéger la veuve & l'orphelin, l'innocence opprimée, la nature humaine foulée ſous les pieds impérieux de l'arrogance titrée, & ſoyez perſuadé que perſonne ne vous ſouhaite plus de proſpérités que le philoſophe de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCXCVI.

Du Roi.

Potsdam, ce 19 juin 1774.

AUcun cheval ne m'a jeté en bas : je ne ſuis point tombé. Je n'ai point eu l'aventure de votre S. Paul, qui était un déteſtable cavalier ; mais j'ai eu la fièvre avec un fort éryſipèle. Cependant je n'ai rien vu d'extraordinaire dans mes rêveries ; point de troiſième ciel. J'ai encore moins entendu de ces paroles ineffables que la langue des hommes ne ſaurait rendre. Mon aventure toute commune s'eſt réduite à un éryſipèle, comme tout le monde peut l'avoir.

Le gazetier de Leyde, qui ne m'honore pas de ſa faveur, a brodé ce conte à plaiſir. Il a l'imagination poétique ; il ne tiendrait qu'à lui de faire un poëme épique.

Pour le bon Louis XV, il eſt allé en poſte

chez le Père éternel. J'en ai été fâché : c'était un honnête homme, qui n'avait d'autre défaut que celui d'être roi. Son ſucceſſeur débute avec beaucoup de ſageſſe, & fait eſpérer aux Velches un gouvernement heureux. Je voudrais qu'il eût traité la Dubarry plus doucement, par reſpect pour ſon biſaïeul.

Si la monacaille influe ſur ce jeune-homme, les petits-maîtres feront en roſaire, & les initiés de Vénus couverts d'*Agnus Dei*. Il faudra que quelqu'évêque s'intéreſſe pour Morival, & qu'un picpuce plaide ſa cauſe. On prétend qu'un orage ſe forme & menace les philoſophes. J'attends tranquillement dans mon petit coin les nouveautés & les événemens que ce nouveau règne va produire : diſpoſé à admirer tout ce qui ſera admirable, & à faire mes réflexions ſur ce qui ne le ſera pas, ne m'intéreſſant qu'au ſort des philoſophes, & principalement à celui du patriarche de Ferney, dont le philoſophe de Sans-Souci a été, eſt, & ſera le ſincère admirateur. *Vale.*

LETTRE CCCXCVII.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, juillet 1774.

SIRE,

IL eſt vrai que les gobes-Dieu pourront bien avoir du crédit en France ; peut être même l'aimable fille de celle qu'on prétend que vous appellez la *dévote* (*a*), pourra contribuer plus que perſonne à affermir ce crédit ſi dangereux. Je n'ai pas aſſez exalté ce qui me reſte d'ame pour lire couramment dans l'avenir, mais je crains tout. Les vieillards ſont timides ; il n'y aura que vous qui augmenterez de courage quand vous deviendrez vieux ; mais auſſi n'êtes-vous pas fait comme les autres hommes.

Celui dont V. M. veut bien me parler avait, comme vous dites très bien, le défaut d'être roi. Il était, ainſi que tant d'autres, peu fait pour ſa place, indifférent à tout, mais ſe piquant aiſément dans les petites choſes qui lui étaient perſonnelles ; il ne m'avait jamais pu pardonner de l'avoir quitté pour un autre qui était véritablement roi ; & moi, je n'avais jamais pu imaginer qu'il s'embarraſsât ſi j'étais ou non ſur la liſte de ſes domeſtiques ; je reſpecte ſa mémoire, & je vous ſouhaite une vie qui ſoit juſte le double de la ſienne.

(*a*) L'Impératrice Marie-Thérèſe.

Si on fait à Morival la moindre difficulté, je le renverrai fur le champ à V. M., nos fous-tyrans Velches étaient des monftres bien abfurdes. Ce jeune-homme, condamné à avoir le poing coupé, la langue arrachée, à être roué, à être jeté dans les flammes (comme s'il avait commis une douzaine de parricides), eft le jeune-homme le plus fage, le plus circonfpect que j'aie jamais vu; il n'a d'un jeune officier que la bravoure; fon éducation avait été très-négligée, comme elle l'eft dans toutes les petites villes de France: il apprend chez moi la géométrie, les fortifications, le deffin fous un très-bon maître; & je réponds à V. M. qu'à fon retour il fera en état de vous rendre de vrais fervices, & qu'il fera très-digne de votre protection dans ce diable de grand art de Lucifer dont vous êtes le plus grand maître.

J'attends l'occafion de demander pour lui ce que l'humanité, la juftice & la raifon lui doivent; fon père eft gentilhomme, & préfident d'une fotte ville; fon oncle eft chevalier de Malte; fon frère a follicité la place de bailli de la nobleffe, & aucun d'eux n'a ofé parler pour lui.

Daignez voir, Sire, fi vous voudrez bien protéger, fans vous compromettre, ce brave & vertueux officier qui vous appartient; voulez-vous m'autorifer à dire qu'il eft fous votre protection, & qu'on vous fera plaifir en le fa-

vorisant? Il me semble que cette tournure peut lui faire un grand bien sans exposer V. M. au moindre dégoût.

J'avoue que si j'étais à la place de Morival, je me garderais bien de rien demander à des Velches; mais il y est forcé, il ne doit pas abandonner ses héritages. Je supplie V. M. de me pardonner une importunité dont vous approuvez les motifs.

Je me mets à vos pieds avec le respect, l'attachement & les regrets qui me suivront au tombeau.

LETTRE CCCXCVIII.

Du Roi.

Potsdam, ce 30 juillet 1774.

JE ne me hasarde pas encore à porter mon jugement sur Louis XVI. Il faut avoir le temps de recueillir une suite de ses actions: il faut suivre ses démarches, & cela pendant quelques années. En se précipitant, en décidant à la hâte, on se trompe.

Vous qui avez des liaisons en France, vous pouvez savoir, sur le sujet de la cour, des anecdotes que j'ignore. Si le parti de l'*Infame* l'emporte sur celui de la philosophie, je plains les pauvres Velches; ils risqueront d'être gouvernés par quelque cafard en froc ou en sou-

tane, qui leur donnera la discipline d'une main, & les frappera du Crucifix de l'autre. Si cela arrive, adieu les beaux arts & les hautes sciences; la rouille de la superstition achèvera de perdre un peuple d'ailleurs aimable, & né pour la société.

Mais il n'est pas sûr que cette triste folie religieuse secoue ses grelots sur le trône des Capets.

Laissez en paix les mânes de Louis XV. Il vous a exilé de son royaume, il m'a fait une guerre injuste : il est permis d'être sensible aux torts qu'on ressent, mais il faut savoir pardonner. La passion sombre & atrabilaire de la vengeance n'est pas convenable à des hommes qui n'ont qu'un moment d'existence. Nous devons réciproquement oublier nos sottises, & nous borner à jouir du bonheur que notre nature comporte.

Je contribuerai volontiers au bonheur du pauvre Morival, si je le puis. Corriger les injustices & faire le bien, sont les inclinations que tout honnête homme doit avoir dans le cœur. Cependant ne comptez que pour zéro le crédit que je puis avoir en France; je n'y connais personne. J'ai vu M. de Vergennes il y a vingt ans, comme il passait pour aller en Pologne, & ce n'en est pas assez pour s'assurer de son appui. Enfin, vous en userez dans cette affaire comme vous le trouverez convenable au bien du jeune-homme.

J'ai vu jouer Aufresne sur notre théâtre. Il a joué les rôles de Couci & de Mithridate. On

m'a dit qu'il avait été à Ferney : auſſi-tôt je l'ai fait venir pour l'interroger ſur votre ſujet; il m'a dit qu'il vous avait trouvé alité & urinant du ſang. Ces paroles m'ont ſaiſi ; mais il ajouta que vous aviez déclamé quelques rôles avec lui, & je me ſuis raſſuré.

Tant que vous fulminerez avec tant de force contre cet art que vous appellez infernal, vous vivrez ; & je ne croirai votre fin prochaine que lorſque vous ne direz plus d'injures aux vengeurs de l'État, à des héros qui riſquent leur ſanté, leurs membres & leur vie pour conſerver celle de leurs concitoyens. Puiſque nous vous perdrions ſi vous ne lâchiez de ces ſarcaſmes contre les guerriers, je vous accorde le privilège excluſif de vous égayer ſur leur compte. Mais repréſentez-vous l'ennemi prêt à pénétrer aux environs de Ferney : ne regarderez-vous pas comme votre dieu-ſauveur, le brave qui défendrait vos poſſeſſions, & qui écarterait cet ennemi de vos frontières ?

Je prévois votre réponſe. Vous avancerez qu'il eſt juſte de ſe défendre, mais qu'il ne faut attaquer perſonne. Exceptez donc les exécuteurs des volontés des princes de ce que peuvent avoir d'odieux les ordres que leurs ſouverains leur donnent. Si Turenne & Louvois ont mis le Palatinat en cendres, ſi le maréchal de Belle-Isle oſa propoſer de faire un déſert de la Heſſe, ces ſortes de conſeils ſont l'opprobre

éternel de la nation Françaife, qui, quoique très-polie, s'eft quelquefois emportée à des atrocités dignes des nations les plus barbares.

Obfervez cependant que Louis XV rejeta la propofition du maréchal de Belle-Isle, & qu'en cela il fe montra fupérieur à Louis XIV.

Mais je ne fais où je m'égare. Eft-ce à moi à fuggérer des réflexions à ce philofophe folitaire qui de fon cabinet fournit toute l'Europe de réflexions ? Je vous abandonne à toutes celles que vous fournira votre efprit inépuifable. Il vous dira fans doute qu'autant vaut-il déclamer contre la neige & la grêle, que contre la guerre ; que ce font des maux néceffaires, & qu'il n'eft pas digne d'un philofophe d'entreprendre des chofes inutiles.

On demande d'un médecin qu'il guériffe la fièvre, & non qu'il faffe une fatyre contre elle. Avez-vous des remèdes, donnez-les nous ; n'en avez-vous point, compatiffez à nos maux. Difons comme l'ange Ituriel : Si tout n'eft pas bien dans ce monde, tout eft paffable ; & c'eft à nous de nous contenter de notre fort.

En attendant, vos héros Ruffes entaffent victoires fur victoires fur les bords du Danube, pour fléchir l'indocilité du fultan. Ils lifent vos libelles, & vont fe battre (*a*). Et votre impératrice, comme vous l'appellez, a fait paffer une

(*a*) C'eft la pièce de Voltaire intitulée : *La Tactique*, que le Roi a encore fur le cœur.

nouvelle flotte dans la Méditerranée ; & tandis que vous décriez cet art que vous nommez infernal dans vos ouvrages, vingt de vos lettres m'encouragent à me mêler des troubles de l'Orient. Conciliez, si vous pouvez, ces contraires, & ayez la bonté de m'en envoyer la concordance.

Nous avons reçu ici les vers d'un soi-disant Russe à *Ninon de l'Enclos*, *Pégase & le Vieillard*, & nous attendons *Louis XV aux Champs-Elisées*. Tout cela vient de la fabrique du patriarche de Ferney, auquel le philosophe de Sans-Souci souhaite longue vie, gaieté & contentement. *Vale.*

LETTRE CCCXCIX.

De M. de Voltaire.

Ce 16 auguste 1774.

SIRE,

J'Ai enfin proposé au chancelier de France de faire pour votre officier ce qu'il pourrait ; je lui ai mandé que V. M. daignait s'intéresser à ce jeune-homme, qui mérite en effet votre protection par son extrême sagesse & par son application continuelle à tous les devoirs de son état, & sur-tout par la résolution inébranlable de vous servir toute sa vie.

Peut-être les formalités, qui semblent inven-

tées pour retarder les affaires, pourront retenir Morival chez moi encore quelque temps; mais il se rendra à Vésel au moment que V. M. l'ordonnera.

Vraiment, Sire, je suis & j'ai toujours été de votre avis; vous me dites dans vos lettres du 30 juillet: *Représentez-vous l'ennemi prêt à pénétrer aux environs de Ferney; ne regarderez-vous pas comme votre sauveur le brave qui défendrait vos possessions?*

J'ai dit en médiocres vers, dans *la Tactique*, ce que vous dites en très-bonne prose:

Eh quoi! vous vous plaignez qu'on cherche à vous défendre;
Seriez-vous bien content qu'un Goth vînt mettre en cendre
Vos arbres, vos moissons, vos granges, vos châteaux?
Il vous faut de beaux chiens pour garder vos troupeaux.
Il est, n'en doutez point, des guerres légitimes, &c.

Vous voyez, Sire, que je pensais absolument comme certain héros du siècle. Madame Deshoulières a dit:

Faute de s'approcher & faute de s'entendre,
On est souvent brouillé pour rien.

D'ailleurs les pensées d'un pauvre philosophe, enterré aux pieds des Alpes, ne sont pas comme les pensées des maîtres de la terre. Ces philosophes vrais ou prétendus sont sans conséquence; mais vous autres héros & souverains, quand vous avez mis quelque grande idée dans votre cervelle, la destinée des hommes en dépend.

Que je gémiſſe ou non de voir la patrie d'Homère en proie à des Turcs venus des bords de la mer d'Hircanie, que je vous prie d'avoir la bonté de les chaſſer & de mettre des Alcibiades en leur place, il n'en ſera ni plus ni moins, & les Turcs n'en ſauront rien. Mais qu'il vous prenne envie d'étendre votre puiſſance vers l'Orient ou vers l'Occident, alors la choſe devient ſérieuſe, & malheur à qui s'y oppoſerait!

L'*Épître à Ninon* eſt réellement du comte de Shouwalof, neveu du Shouwalof, dernier amant de l'impératrice Éliſabeth; ce neveu a été élevé à Paris, & a d'ailleurs beaucoup d'eſprit & beaucoup de goût. On ne s'attendait pas, il y a cinquante ans, qu'un jour un Ruſſe ferait ſi bien des vers français: mais il a été prévenu par un roi du Nord qui lui a donné de grands exemples. Je ne connais point la ſatyre intitulée *Louis XV aux Champs-Éliſées*, & je ne crois pas qu'elle exiſte (*a*). Il paraît un recueil des lettres du feu milord Cheſterfield à un fils bâtard, qu'il aimait comme madame de Sévigné aimait ſa fille.

Il eſt très-ſouvent parlé de vous dans ces

(*a*) Voltaire avait raiſon, cette pièce très-piquante n'avait pas vu le jour alors. Le Roi plaiſantait encore quand il l'attribuait au philoſophe de Ferney. C'eſt Fréderic II qui la compoſait, & on ne la trouve que dans l'édition gr. in-8vo d'Amſterdam, 1789, tome VIII, de ſes *Œuvres poſthumes*.

lettres ; on vous y rend toute la juſtice que la poſtérité vous rendra.

Le ſuffrage du lord Cheſterfield a un très-grand poids, non-ſeulement parce qu'il était d'une nation qui ne ſonge guère à flatter les rois, mais parce que de tous les Anglais, c'eſt peut-être celui qui a écrit avec le plus de grâces. Son admiration pour vous ne peut être ſuſpecte ; il ne ſe doutait pas que ſes lettres feraient imprimées après ſa mort & après celle de ſon bâtard. On les traduit en français en Hollande, ainſi V. M. les verra bientôt. Elle lira le ſeul Anglais qui ait jamais recommandé l'art de plaire comme le premier devoir de la vie.

Je me ſouviens toujours que ma plus grande paſſion a été de vous plaire : elle eſt actuellement de ne vous pas déplaire. Tout s'affaiblit avec l'âge, plus on ſent ſa misère, plus on eſt modeſte.

VOTRE VIEUX ADMIRATEUR.

LETTRE CCCC.

Du Roi.

Potsdam, ce 19 ſeptembre 1774.

LE chancelier de France eſt culbuté, à ce que diſent les nouvelles publiques, il faudra recourir à un autre protecteur, ſi vous voulez ſervir Morival. On dit que l'ancien parlement va revenir ; mais je ne me mêle pas des par-

lemens, & je m'en repofe fur la prudence du feizième des Louis, qui faura mieux que moi ce qu'un Louis doit faire.

Je rends juftice à vos beaux vers fur *la Tactique*, comme aux injures élégantes qui, felon vous, font des louanges. Et quant à ce que vous ajoutez fur la guerre, je vous affure que perfonne n'en veut en Europe ; & que fi vous pouviez vous en rapporter au témoignage de votre impératrice de Ruffie comme à celui de l'impératrice-reine, elles attefteraient toutes deux que fans moi il y aurait eu un embrâfement général en Europe, & même deux. J'ai fait l'office de capucin, j'ai éteint les flammes.

En voilà affez pour les affaires de Pologne : je pourrais plaider cette caufe devant tous les tribunaux de la terre, affuré de la gagner. Cependant je garde le filence fur des événemens fi récens, dont il y aurait de l'indifcrétion à parler.

Votre lettre m'eft parvenue à mon retour de la Siléfie où j'ai vu le comte Hoditz, auparavant fi gai, à préfent trifte & mélancolique. Il ne peut pardonner à la nature les infirmités qui l'incommodent, & qui font une fuite de l'âge. Je lui ai adreffé cette Épître, fur laquelle vous jeterez un coup-d'œil, fi vous le voulez (*a*). Elle ne vaut pas celle de Ninon ; mais

(*a*) Elle eft très-philofophique, fur la mauvaife humeur du Comte, de ce qu'il avait 70 ans. Elle fe trouve ci-devant, tome VII, pag 159.

je soupçonne fort que le rabot de Voltaire a passé sur cette dernière. J'ai vu beaucoup de Russes; mais aucun qui s'expliquât, ou qui eût ce tour de gaieté dont cette Épître est animée.

Vous vous contentez, dites-vous, qu'on ne vous haïsse point; & je ne saurais m'empêcher de vous aimer, malgré vos petites infidélités. Après votre mort personne ne vous remplacera: c'en sera fait en France de la belle littérature. Ma dernière passion sera celle des lettres; je vois avec douleur leur dépérissement, soit faute de génie, ou corruption de goût qui parait gagner le dessus. Dans quelques siècles d'ici on traduira les bons auteurs du temps de Louis XIV, comme on traduit ceux du temps de Périclès & d'Auguste. Je me trouve heureux d'être venu au monde dans un temps où j'ai pu jouir des derniers auteurs qui ont rendu ce beau siècle si fameux. Ceux qui viendront après nous, naîtront avec moins d'enthousiasme pour les chef-d'œuvres de l'esprit humain, parce que le temps de l'effervescence est passé: il se borne aux premiers progrès, qui sont suivis de la satiété & du goût des nouveautés, bonnes ou mauvaises.

Vivez donc autant que cela sera possible, & soutenez sur vos épaules voûtées, comme un autre Atlas, l'honneur des lettres & de l'esprit humain. Ce sont les vœux que le philosophe de Sans-Souci fait pour le patriarche de Ferney.

LETTRE CCCCI.

Du Roi.

Potsdam, ce 8 octobre 1774.

LEs négociations de la paix de Vestphalie n'ont pas coûté plus de peine à conduire à Claude d'Avaux, comte de Mesmes, & au fameux Oxenstiern, qu'il ne vous en coûte à solliciter la grâce de Jacques-Marie Bertrand d'Étallonde à la cour de France. Votre négociation éprouve tous les contre-temps possibles. Voilà un chancelier sans chancellerie qui vous devient inutile, un nouveau venu que peut-être vous ne connaissez pas, & qu'il faudra prévenir par quelques vers flatteurs avant d'entamer l'affaire de Jacques-Marie, enfin un témoignage que vous me demandez, & qui n'est pas selon le style de la chancellerie.

On prétend qu'un certificat de l'officier général dans le régiment où il sert, est suffisant, & que les princes ne doivent pas s'abaisser à demander grâce à d'autres princes pour ceux qui les servent ; ou il faut en faire une affaire ministérielle. Voilà ce qu'on dit.

Pour moi qui ne suis exercé ni au style de chancellerie, ni profondément instruit du *punctilio*, je me bornerai à envoyer le témoignage du général à M. d'Alembert, & je ferai écrire à mon ministre à Paris qu'il dise un mot en

faveur du jeune-homme au nouveau chancelier.

Si les anciens ufages barbares prévalent contre les bonnes intentions de Marie-François-Arouet de Voltaire & de fon affocié M. de Sans-Souci, il faudra s'en confoler, car ce n'eft pas une raifon pour que nous déclarions la guerre à la France. Le proverbe dit : Il faut vivre & laiffer vivre. C'eft ainfi que penfe votre impératrice : elle fe contente d'avoir humilié la Porte ; elle eft trop grande pour écrafer fes ennemis. La Grèce deviendra ce qu'elle pourra ; les anciens Grecs font reffufcités en France. Vous tirez votre origine de la colonie de Marfeille ; cette nouvelle patrie des arts nous dédommage de celle qui n'exifte plus.

Le deftin des chofes humaines eft de changer : la Grèce & l'Egypte font barbares à leur tour ; mais la France, l'Angleterre, & l'Allemagne qui commence à s'éclairer, nous dédommagent bien du Péloponnèfe. Les marais de Rome ont inondé les jardins des Lucullus ; peut-être que dans quelques fiècles d'ici il faudra puifer les belles connaiffances chez les Ruffes. Tout eft poffible ; & ce qui n'eft pas, peut arriver enfuite.

Vous n'avez donc point fait *Louis XV aux Champs Élyfées?* Cela m'a encouragé à traiter ce fujet dans le goût de Lucien. Vous trouverez peut-être que j'abufe de mon loifir ; mais cela m'amufe & ne fait de mal à per-

ſonne. Voici la pièce (*a*) ; peut-être en rirez-vous.

Je fais des vœux pour que l'Être des êtres prolonge les jours de votre ame charitable : qu'il vous conſerve long-temps pour la conſolation des malheureux & pour la ſatisfaction de l'humble philoſophe de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCII.

Du Roi.

Potsdam, ce 20 octobre 1774.

L'Art de vous autres grands poëtes
Rehauſſe les petits objets :
De ſecs & décharnés ſquelettes,
Maniés par vos mains adroites,
Deviennent charnus & replets.
Voltaire & ſa grâce efficace
M'égaleront avec Horace,
Si ſon génie en fait les frais.

Mais un vieux rimailleur tudeſque,
Qui, dans l'école ſoldateſque
Nourri depuis ſes jeunes ans,
A paſſé chez les vétérans,
Sans ſe guinder avec Racine
Au haut de la double colline,
Ne doit qu'arpenter ſes vieux camps.

Suffit que le Ciel m'ait fait naître
Dans cet âge où j'ai pu connaître

(*a*) Elle ſe trouve ci-devant tome VIII.

Tant de chef-d'œuvres immortels
Auxquels vous avez donné l'être,
Qui mériteraient des autels,
Si dans ce temps de petiteſſe
On penſait comme à Rome, en Grèce,
Où tout reſpirait la grandeur.

Mais notre ſiècle dégénère;
Les lettres ſont ſans protecteur.
Quand on aura perdu Voltaire,
Adieu beaux arts, ſacré vallon!
Et vous, Virgile & Cicéron,
Vous irez avec lui ſous terre.

Vous avez parlé de l'art des rois, & vous avez équitablement jugé les morts. Pour les vivans, cela eſt plus difficile, parce que tout ne ſe ſait pas; & une ſeule circonſtance connue oblige quelquefois d'applaudir à ce qu'on avait condamné auparavant. On a condamné Louis XIV de ſon vivant de ce qu'il avait entrepris la guerre de la ſucceſſion: à préſent on lui rend juſtice; & tout juge impartial doit avouer que ç'aurait été lâcheté de ſa part de ne pas accepter le teſtament du roi d'Eſpagne. Tout homme fait des fautes, & par conſéquent les princes. Mais le vrai ſage des ſtoïciens & le prince parfait n'ont jamais exiſté, & n'exiſteront jamais.

Les princes comme Charles-le-Téméraire, Louis XI, Alexandre VI, Ludovic Sforze, ſont les fléaux de leurs peuples & de l'humanité: ces ſortes de princes n'exiſtent pas ac-

tuellement dans notre Europe. Nous avons deux rois fous à lier, nombre de souverains faibles, mais non pas des monstres comme aux XIVe & XVe siècles. La faiblesse est un défaut incorrigible; il faut s'en prendre à la nature, & non pas à la personne. Je conviens qu'on fait du mal par faiblesse; mais dans tout pays où la succession au trône est établie, c'est une suite nécessaire qu'il y ait de ces sortes d'êtres à la tête des nations, parce qu'aucune famille quelconque n'a fourni une suite non interrompue de grands hommes. Croyez que tous les établissemens humains ne parviendront jamais à la perfection. Il faut se contenter de l'*à peu-près*, & ne pas déclamer violemment contre les abus irrémédiables.

Je viens à présent à votre Morival. J'ai chargé le ministre que j'ai en France d'intercéder pour lui, sans trop compter sur le crédit que je puis avoir à cette cour. Des attestations de la vie d'un suppliant se produisent dans des causes judiciaires; elles seraient déplacées dans des négociations, où l'on suppose toujours, comme de raison, que le souverain qui fait agir son ministre n'emploierait pas son intercession pour un misérable. Cependant pour vous complaire, j'ai envoyé un petit certificat, signé par le commandant de Vésel, à d'Alembert, qui en pourra faire un usage convenable.

Pour votre pouls intermittent, il ne m'étonne

pas : à la suite d'une longue vie, les veines commencent à s'ossifier, & il faut du temps pour que cela gagne la veine-cave ; ce qui nous donne encore quelques années de répit. Vous vivrez encore, & peut-être m'enterrerez-vous. Des corps qui, comme le mien, ont été abymés par des fatigues, ne résistent pas aussi long-temps que ceux qui, par une vie réglée, ont été ménagés & conservés. C'est le moindre de mes embarras, car dès que le mouvement de la machine s'arrête, il est égal d'avoir vécu six siècles ou six jours. Il est plus important d'avoir bien vécu & de n'avoir aucun reproche considérable à se faire.

Voilà ma confession ; & je me flatte que le patriarche de Ferney me donnera l'absolution *in articulo mortis*. Je lui souhaite longue vie, santé & prospérité, &, pour mon agrément, que sa veine demeure intarissable. *Vale.*

LETTRE CCCCIII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 17 novembre 1774.

SIRE,

QUelques petits avant-coureurs que la nature envoie quelquefois aux gens de quatre-vingt & un ans, ne m'ont pas permis de vous remer-

cier plus tôt d'une lettre charmante, remplie des plus jolis vers que vous ayez jamais faits ; ni roi ni homme ne vous ressemble : je ne suis pas assurément en état de vous rendre vers pour vers.

> Muses, que je me sens confondre !
> Vous daignez encor m'inspirer
> L'esprit qu'il faut pour l'admirer,
> Mais non celui de lui répondre.

Je puis du moins répondre à V. M. que mon cœur est pénétré des bontés que vous daignez témoigner pour ce pauvre Morival. Je voudrais qu'il pût au milieu de nos neiges lever le plan du pays que vous lui avez permis d'habiter ; V. M. verrait combien il s'est formé, en très-peu de temps, dans un art nécessaire aux bons officiers, & très-rare, dont il n'avait pas la plus légère connaissance ; vous serez touché de sa reconnaissance & du zèle avec lequel il consacre ses jours à votre service. Son extrême sagesse m'étonne toujours : on a dessein de faire revoir son procès, qu'on ne lui a fait que par contumace ; ce parti me paraît plus convenable & plus noble que celui de demander grâce. Car enfin grâce suppose crime ; & assurément il n'est point criminel, on n'a rien prouvé contre lui. Cela demandera un peu de temps, & il se peut très-bien que je meure avant que l'affaire soit finie ; mais j'ai légué cet infortuné à M. d'Alem-

bert, qui réuſſira mieux que je n'aurais pu faire.

J'oſe croire qu'il ne ferait peut-être pas de votre dignité qu'un de vos officiers reſtât avec le déſagrément d'une condamnation qui a toujours dans le public quelque choſe d'humiliant, quelqu'injuſte qu'elle puiſſe être. En vérité, c'eſt une de vos belles actions de protéger un jeune-homme ſi eſtimable & ſi infortuné : vous ſecourez à la fois l'innocence & la raiſon ; vous apprendrez aux Velches à déteſter le fanatiſme, comme vous leur avez appris le métier de la guerre, ſuppoſé qu'ils l'aient appris. Vous avez toutes les ſortes de gloire ; c'en eſt une bien grande de protéger l'innocence à trois cents lieues de chez ſoi.

Daignez agréer, Sire, le reſpect, la reconnaiſſance, l'attachement d'un vieillard qui mourra avec ces ſentimens.

LETTRE CCCCIV.

Du Roi.

Potsdam, ce 18 novembre 1774.

NE me parlez point de l'Élyſée. Puiſque Louis XV y eſt, qu'il y demeure. Vous n'y trouveriez que des jaloux : Homère, Virgile, Sophocle, Euripide, Thucydide, Démoſthènes & Cicéron ; tous ces gens ne vous ver-

raient arriver qu'à contre-cœur ; au-lieu qu'en reſtant chez nous, vous pouvez conſerver une place que perſonne ne vous diſpute, & qui vous eſt due à bon droit. Un homme qui s'eſt rendu immortel, n'eſt plus aſſujetti à la condition du reſte des hommes : ainſi vous vous êtes acquis un privilège excluſif.

Cependant, comme je vous vois fort occupé du ſort de ce pauvre d'Étallonde, je vous envoie une lettre de Paris qui donne quelque eſpérance. Vous y verrez les termes dans leſquels le garde des ſceaux s'exprime, & vous verrez en même temps que M. de Vergennes ſe prête à la juſtification de l'innocence. Cette affaire ſera ſuivie par M. de Goltz ; j'eſpère à préſent que ce ne ſera pas en vain, & que Voltaire, le promoteur de cette œuvre pie, en recevra les remerciemens de d'Étallonde & les miens.

Si je ne vous croyais pas immortel, je conſentirais volontiers à ce que d'Étallonde reſtât juſqu'à la fin de ſon affaire chez votre nièce. Mais j'eſpère que ce ſera vous qui le congédierez.

Votre lettre m'a affligé. Je ne ſaurais m'accoutumer à vous perdre tout-à-fait ; & il me ſemble qu'il manquerait quelque choſe à notre Europe, ſi elle était privée de Voltaire.

Que votre pouls inégal ne vous inquiète pas : j'en ai parlé à un fameux médecin Anglais qui

ſe trouve actuellement ici : il traite la choſe de bagatelle, & dit que vous pouvez vivre encore long-temps. Comme mes vœux s'accordent avec ſes déciſions, vous voulez bien ne pas m'ôter l'eſpérance, qui était le dernier ingrédient de la boite de Pandore.

C'eſt dans ces ſentimens que le philoſophe de Sans-Souci fait mille vœux à Apollon, comme à ſon fils Eſculape, pour la conſervation du patriarche de Ferney.

LETTRE CCCCV.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 7 décembre 1774.

SIRE,

VOus faites une action bien digne de vous, en daignant protéger votre officier d'Étallonde. J'oſe toujours aſſurer V. M. qu'il en eſt bien digne : ſon éducation avait été très-négligée par ſon père, ſot & dur préſident de province, qui deſtinait ſon fils à être prêtre ; il ne ſavait pas ſeulement l'arithmétique quand il eſt venu chez moi : il eſt conſommé actuellement dans la géométrie pratique & dans les fortifications.

Je prends la liberté d'envoyer à V. M. par les chariots de poſte, dans une longue boîte de fer blanc, les plans qu'il vient de deſſiner

de tout le pays qui eſt entre les Alpes & le Mont-Jura le long du lac de Genève. J'y joins même un plan des jardins de Ferney, qui ne ſert qu'à montrer avec quelle facilité & quelle propreté ſurprenante il deſſine. J'oſe vous répondre qu'il ſera un des meilleurs ingénieurs de vos armées. Il ne reſpire qu'après le bonheur de vivre & de mourir à votre ſervice. Il n'a & il n'aura jamais d'autre patrie que vos États & d'autre maître que vous. Il vous regarde avec raiſon comme ſon bienfaiteur, & j'oſe le dire, comme ſon père.

Il écrit aujourd'hui à votre ambaſſadeur ; mais il attend les pièces de ſon abominable procès, ſans leſquelles on ne peut rien faire ; il eſt moins inſtruit que perſonne de tout ce qui s'eſt fait pendant ſon abſence, car il partit dès le premier moment que l'affaire commença à éclater Tout ce qu'il ſait, c'eſt qu'elle fut l'effet d'une tracaſſerie de province & d'une inimitié de famille. Un de ſes infames juges, qui mourut il y a deux ans, ſe fit traîner avant ſa mort chez un vieux gentilhomme, oncle de d'Étallonde & chevalier de S. Louis; il lui demanda publiquement pardon de ſon exécrable injuſtice ; mais ſon repentir ne nous ſuffit pas, il nous faut les pièces du procès. Nous les attendons depuis quatre mois. Rien n'eſt ſi aiſé que d'être condamné à mort, & rien de ſi difficile que de connaître ſeulement pourquoi on a été con-

damné. Telle eſt notre juriſprudence barbare. Ce procès eſt plus odieux encore que celui des Calas.

Vous ſouvenez-vous, Sire, d'une petite pièce charmante que vous daignâtes m'envoyer, il y a plus de quinze ans, dans laquelle vous peigniez ſi bien

> Ce peuple ſot & volage,
> Auſſi vaillant au pillage
> Que lâche dans les combats (*a*).

Vous ſavez que ce peuple des Velches a maintenant pour ſon Végèce un de vos officiers ſubalternes (*b*), dont on dit que vous feſiez peu de cas, & qui change toute *la Tactique* en France, de ſorte que l'on ne ſait plus où l'on en eſt. L'Europe n'eſt plus au temps des Condé & des Turenne, mais elle eſt au temps des Fréderic. Si jamais par haſard vous aſſiégiez Abbeville, je vous réponds que d'Étallonde vous ſervirait bien.

Ma ſanté décline furieuſement ; j'ai grand'-peur de ne pas vivre aſſez long-temps pour voir finir ſon affaire ; mais elle finira bien ſans moi, votre nom ſuffira ; il ne me reſtera d'autre regret que de ne pas mourir auprès de V. M.

(*a*) Cette pièce fut faite dans le temps des vexations exercées par des troupes légères dans quelques cantons des États du Roi de Pruſſe ; vexations que la déroute de Rosbach ſuivit de près.

(*b*) Le baron de Pirſch.

Je me mets à vos pieds avec le plus profond respect & la plus tendre reconnaissance.

LETTRE CCCCVI.

Du Roi.

Potsdam, ce 10 décembre 1774.

NOn, vous ne mourrez pas de si-tôt : vous prenez les suites de l'âge pour des avant-coureurs de la mort. Cette mort viendra à la fin ; mais ce feu divin que Prométhée déroba aux cieux & qui vous remplit, vous soutiendra & vous conservera encore long-temps.

» Il faut, Monseigneur, que vos sermons » baissent (disait Gilblas à l'archevêque de » Tolède) pour qu'on présage votre déca- » dence ». Jusqu'à présent vos sermons ne baissent pas. Récemment j'en ai lu deux, l'un à l'évêque de Sénez, l'autre à l'abbé Sabathier, qui marquaient de la vigueur & de la force d'esprit. Cet esprit tient au genre nerveux & à la finesse des sucs qui se distillent & se préparent pour le cerveau. Tant que cette élaboration se fait bien, la machine ne menace pas ruine.

Vous vivrez, & vous verrez la fin du procès de Morival. J'aurais sans doute dû penser plus tôt à lui, mais la multitude & la diversité des affaires m'en ont empêché. Je vous ai de l'obligation de m'en avoir fait souvenir. Peut-

être ce délai de dix ans ne nuira pas à nos follicitations: nous trouverons les efprits moins échauffés, par conféquent plus raifonnables. Peut-être alors y aura-t-il des bonnes ames qui rougiront de cet exemple de barbarie au dix-huitième fiècle, & qui tâcheront d'effacer cette flétriffure, en fefant déperfécuter le compagnon du malheureux La Barre.

Vous ferez l'auteur de cette bonne action. Je m'affocierai toujours de grand cœur à ceux qui me fourniront l'occafion de foutenir l'innocence, & de délivrer les opprimés. C'eft un devoir de tout fouverain d'en ufer ainfi chez lui; & felon les cas il peut en ufer quelquefois de même en d'autres pays, fur-tout s'il mefure fes démarches felon les règles de la prudence.

Le crime d'avoir brifé un crucifix & d'avoir chanté des chanfons libertines ne perdrait pas de réputation chez des hérétiques comme nous un officier, fi d'ailleurs il a du mérite. Les fentences du parlement ne pourraient lui nuire non plus, car c'eft le véritable crime qui diffame, & non pas la punition lorfqu'elle eft injufte. Il faudra voir fi le vieux parlement réhabilité voudra *obtempérer* aux infinuations de M. de Vergennes.

Ce miniftre, qui a réfidé long-temps en pays étranger a entendu le cri public de l'Europe à l'occafion de ce maffacre de La Barre; il en a honte; & il tâchera de réparer en cette

affaire ce qui eſt réparable. Mais le parlement peut-être ne ſera pas docile; ainſi je ne réponds encore de rien.

Prenez bien ſoin de votre ſanté pendant le froid rigoureux qui commence à ſe faire ſentir, & comptez que le philoſophe de Sans-Souci s'intéreſſe plus que perſonne à la conſervation du patriarche de Ferney. *Vale.*

LETTRE CCCCVII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 13 décembre 1774.

SIRE,

PEndant que votre officier de Ferney deſſine des montagnes, & fait des plans de fortifications, le vieillard de Ferney ſe jette à vos pieds, & envoie à V. M. les charges énoncées contre cet officier dans le procès criminel auſſi abſurde qu'exécrable intenté contre lui. Ce procès eſt beaucoup plus atroce que celui des Calas, & rend la nation plus odieuſe; car du moins les infames juges des Calas pouvaient dire qu'ils s'étaient trompés, & qu'ils avaient cru venger la nature; mais les ſinges en robes noires qui ont oſé juger d'Étallonde ſans l'entendre, & même ſans entendre le procès, n'ont voulu venger que la plus ſotte des ſuperſtitions, & ſe ſont conduits contre les loix auſſi bien que contre le ſens commun.

Ce

Ce mot de *religion*, dont on s'eſt ſervi pour condamner l'innocence au plus horrible ſupplice, feſait une grande impreſſion ſur l'eſprit du feu roi de France; il croyait s'attacher le clergé par ce ſeul mot; & même à la mort du dauphin ſon fils, il écrivit, ou on lui fit écrire une lettre circulaire, dans laquelle il diſait qu'il n'aimait ſon fils que parce qu'il avait beaucoup de religion. Voilà ce qui a cauſé la mort du chevalier de La Barre & la condamnation de votre officier d'Étallonde. Il eſt à vous pour jamais, & ſoyez très-ſûr qu'il eſt digne de vous appartenir.

Je ne doute pas que votre ambaſſadeur à Paris ne continue à le recommander fortement, & je vous demande en grâce d'échauffer ſon zèle ſur cette affaire quand vous lui écrirez. On vous reſpecte, on ménagera un militaire qui vous appartient & qui n'a de roi que vous.

Je ne crois pas qu'on ſoit fort de vos amis, mais on peut préſumer qu'on aura un jour beſoin d'en être; & enfin je ne connais point de pays au monde où votre nom ne ſoit très-puiſſant. Il m'eſt ſacré, je mourrai en le prononçant.

J'oſe me flatter que V. M. voudra bien me laiſſer d'Étallonde Morival juſqu'à ce que le reſpect qu'on vous doit termine heureuſement cette affaire affreuſe.

LETTRE CCCCVIII.

Du Roi.

Berlin, ce 28 décembre 1774.

Non, vous ne mourrez point ; je n'y puis consentir.

VOus vivrez, & vous verrez la fin du procès de d'Étallonde ; mais je ne garantirai pas qu'ils le jugent. Si cependant cet ancien parlement ne veut pas déshonorer son rétabliſſement, il doit prononcer en faveur de l'innocence ; & d'Étallonde vous aura la double obligation d'avoir rétabli sa mémoire, sa fortune, & de lui avoir fourni par le moyen de l'inſtruction, de quoi former & perfectionner ses talens.

Je vous remercie des deſſins que vous m'envoyez, sur-tout de celui de votre jardin, pour me faire une idée des lieux que votre beau génie rend célèbres, & que vous habitez.

Vous me parlez d'un jeune-homme (*a*) qui a été page chez moi, qui a quitté le service pour aller en France, où, pour trouver protection, il a épousé, je crois, une parente de la Dubarry. Si Louis XV n'était pas mort, il aurait joué un rôle subalterne dans ce royaume ; mais actuellement il a beaucoup perdu : il eſt

(*a*) Le baron de Pirſch.

fort éventé ; & je doute qu'il se soutienne à la longue. Avec une bonne dose d'effronterie, il s'est annoncé comme homme à talens ; on l'en a cru d'abord sur sa parole. Il lui faut une quinzaine de printemps pour qu'il parvienne à maturité ; il se peut alors qu'il devienne quelque chose.

Les siècles où les nations produisent des Turenne, des Condé, des Colbert, des Bossuet, des Bayle & des Corneille, ne se suivent pas de proche en proche : tels furent ceux des Périclès, des Cicéron, des Louis XIV. Il faut que tout prépare les esprits à cette effervescence. Il semble que ce soit un effort de la nature, qui se repose après avoir prodigué tout à la fois sa fécondité & son abondance. Point de souverain qui puisse contribuer à l'avénement d'une époque aussi brillante. Il faut que la nature place les génies de telle sorte que ceux qui les ont reçus, puissent les employer dans la place qu'ils auront à occuper dans le monde. Et souvent les génies déplacés sont comme des semences étouffées qui ne produisent rien.

Dans tout pays où le culte de Plutus l'emporte sur celui de Minerve, il faut s'attendre à trouver des bourses enflées & des têtes vides. L'honnête médiocrité convient le mieux aux États : les richesses y portent la mollesse & la corruption ; non pas qu'une république, comme

celle de Sparte, puiſſe ſubſiſter de nos jours; mais en prenant un juſte milieu entre le beſoin & le ſuperflu, le caractère national conſerve quelque choſe de plus mâle, de plus propre à l'application, au travail, & à tout ce qui élève l'ame. Les grands biens ſont ou des ladres ou des prodigues.

Vous me comparerez peut-être au renard de La Fontaine, qui trouvait trop aigres les raiſins auxquels il ne pouvait atteindre. Non, ce n'eſt pas cela, mais des réflexions que la connaiſſance de l'hiſtoire & ma propre expérience me fourniſſent. Vous m'objecterez que les Anglais ſont opulens, & qu'ils ont produit de grands hommes : j'en conviens. Mais les inſulaires ont en général un autre caractère que ceux du continent; & les mœurs anglaiſes ſont moins molles que celles des autres Européans. Leur genre de gouvernement diffère encore du nôtre; & tout cela, joint enſemble, forme d'autres combinaiſons; ſans mettre en conſidération que ce peuple, étant marin par état, doit avoir des mœurs plus dures que ce qui ſe voit chez nous autres animaux terreſtres.

Ne vous étonnez pas de la tournure de cette lettre : l'âge amène les réflexions, & le métier que je fais m'oblige de les étendre le plus qu'il m'eſt poſſible.

Cependant toutes ces réflexions me ramènent à faire des vœux pour votre conſerva-

tion. Vous êtes le dernier rejeton du siècle de Louis XIV, & si nous vous perdons, il ne reste en vérité rien de saillant dans la littérature de toute l'Europe. Je souhaite que vous m'enterriez; car après la mort *nihil est.*

C'est avec ces sentimens que le philosophe de Sans-Souci salue le patriarche de Ferney. *Vale.*

P. S. Je viens de recevoir les dessins de d'Étallonde, & j'ai examiné Ferney avec autant de soin que j'en aurais mis à examiner Charlottenbourg, & cela par l'unique raison que vous l'habitez.

LETTRE CCCCIX.

De M. de Voltaire.

Ce 2 janvier 1775.

SIRE,

JE mets aux pieds de V. M., pour ses étrennes, un plan de citadelle inventé & dessiné par d'Étallonde Morival, qui n'avait jamais su dessiner lorsqu'il vint chez moi; ses progrès tiennent du prodige, & par conséquent ses talens ne doivent être employés que pour votre service; il a appris ce qu'il faut précisément de mathématiques pour être utile. Tout le reste est une charlatanerie ridicule, admirée des igno-

rans : la quadrature d'une courbe n'eſt bonne à rien ; & l'idée d'aller mal meſurer un degré du méridien, pour ſavoir ſi le pôle eſt alongé de quatre ou cinq lieues, eſt une idée ſi romaneſque, que toutes les meſures ont été différentes dans tous les pays. Un bon ingénieur vaut mieux que tous ces calculateurs de fadaiſes difficiles. Je ſuis près de ma fin, & je vous dis la vérité. Hélas ! vous ſavez trop bien, & l'Europe le ſait, ce que c'était qu'un géomètre chimérique & calomniateur. Je mourrai le cœur percé du mal qu'il m'a fait en m'éloignant de vous (*a*).

Souffrez au moins que je meure conſolé par les bontés que vous avez & que vous aurez pour d'Étallonde Morival ; c'eſt un gentilhomme plein d'honneur & de ſageſſe, qui n'a point rougi d'être ſoldat pendant trois ans, qui a été fait officier par V. M., qui eſt votre ouvrage, qui vous conſacre ſa vie. Il parle allemand comme s'il était né dans vos États ; il eſt aſſidu, diſcret, appliqué ; il écrit très-bien & vite, il pourrait vous ſervir de ſecrétaire, s'il vous en fallait un ; permettez qu'il travaille dans ma maiſon à ſe rendre digne de vous ſervir, juſqu'à ce que ſon affaire ſe décide, ſoit que je vive, ſoit que je meure. Il

(*a*) Ce paſſage attaquait Maupertuis, & le Roi s'en apperçut, comme on le verra dans ſa réponſe.

écrit très-bien, il a des lettres, il est bon à tout : ni moi, ni M. d'Alembert, ni aucun de mes amis, ne voulons de grâce pour ce brave gentilhomme ; une grâce est trop honteuse : daignez, Sire, prolonger son congé ; il partira au moment que vous l'ordonnerez. Votre protection, vos bontés seront la condamnation de ses assassins : le grand Julien l'eût protégé ; les Cyrille & les Grégoire de Nazianze l'eussent assassiné. Que n'avez-vous pu entreprendre ce qu'entreprit Julien ! vous l'auriez achevé. Mais au moins vous consolez l'innocence. Je vous souhaite les années des premiers rois d'Égypte ; votre nom est plus illustre que le leur.

LETTRE CCCCX.

Du Roi.

Berlin, ce 5 janvier 1775.

Tout ce qui regarde le procès de d'Étallonde a été envoyé à Paris. Je doute cependant que votre parlement réintégré veuille *obtempérer* pour justifier l'innocence. L'opiniâtreté d'une grande compagnie & cent formalités inutiles feront que d'Étallonde continuera d'être opprimé ; & s'il était en France, je ne jurerais pas qu'on ne le fît brûler à petit feu.

Si Louis XV a eu du faible pour le clergé,

cela paraît tout simple. Il a été élevé par des prêtres dans la superstition la plus stupide, & environné toute sa vie de personnes ou dévotes, ou trop bons courtisans pour choquer ses préjugés. Combien de fois ne lui a-t-on pas dit : Sire, Dieu vous a placé sur le trône pour protéger l'Église; le glaive qu'il vous a donné en main est pour la défendre. Vous ne portez le nom de *très-chrétien* que pour être le fléau de l'hérésie & de l'incrédulité. L'Église est le vrai soutien du trône, ses prêtres sont les organes divins qui prêchent la soumission aux peuples ; ils tiennent les consciences en leurs mains, vous êtes plus maître de vos sujets par leur voix que par vos armées, &c.

Qu'on répète souvent de tels discours à un homme qui vit dans la dissipation, & qui n'emploie pas un seul moment de sa vie à réfléchir, il les croira, & agira en conséquence. C'était le cas de Louis XV. Je le plains sans le condamner. Le pauvre d'Étallonde en souffre, & je prévois que je serai son seul refuge.

On a fait votre buste à la manufacture de porcelaine : je sais qu'il mériterait d'être d'une matière moins périssable. Vous voyez cependant, par l'empressement qu'on a de posséder votre ressemblance, combien votre réputation s'accroît. Voici un de ces bustes qui vous ressemblaient autrefois, & peut-être encore.

Je vous le répète, vivez, conservez vos

vieux jours ; & si la vie vous est indifférente, songez au moins que votre existence ne l'est point au philosophe de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCXI.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, janvier 1775.

Sire,

Je reçois dans ce moment le buste de ce vieillard en porcelaine. Je m'écrie en voyant l'inscription, dont je suis si indigne :

Les rois de France & d'Angleterre
Peuvent de rubans bleus parer leurs courtisans ;
Mais il est un roi sur la terre
Qui fait de plus nobles présens.
Je dis à ce héros, dont la main souveraine
Me donne l'immortalité :
Vous m'accordez, grand homme, avec trop de bonté
Des terres dans votre domaine.

A propos d'immortalité, on vient de faire une magnifique édition de la vie d'un de vos admirateurs (*a*), qui a marché dans une partie de cette carrière de la gloire que vous avez parcourue dans tous les sens. Il y a un volume tout entier de plans de batailles, de campemens & de marches, & de toutes les actions où il

---

(*a*) Le maréchal de Saxe.

s'était trouvé dès l'âge de douze ans. Les cartes ſont très-fidelles & très-bien deſſinées : quoiqu'en qualité de poltron je déteſte cordialement la guerre, cependant j'avoue à V. M. que je déſirerais avec paſſion que V. M. permît de deſſiner vos batailles ; j'oſe vous dire que perſonne n'y ferait plus propre que d'Étallonde Morival. C'eſt une choſe étonnante que la célérité, la préciſion & la bonté de ſes deſſins. Il ſemble qu'il ait été vingt ans ingénieur.

Puiſque j'ai commencé, Sire, à vous parler de lui, je continuerai à prendre cette liberté ; mon cœur eſt pénétré des bontés dont vous l'honorez, le moment approche où il eſpère s'en ſervir. Mais auſſi le congé que V. M. lui accorde, va expirer au mois de mars. Il abandonnera ſans doute toutes ſes eſpérances pour voler à ſon devoir, c'eſt ſon deſſein. Je vous implore pour lui & malgré lui. Accordez-nous encore ſix mois. Je n'oſe renouveller ma prière de l'honorer du titre de votre ingénieur & de lieutenant ou de capitaine ; tout ce que je fais, c'eſt qu'une victime des prêtres peut être immolée, & qu'un homme à vous ſera reſpecté. Vous ne vous bornez pas à donner l'immortalité, vous donnez des ſauve-gardes dans cette vie. Je paſſerai le reſte de la mienne à remercier, à relire Marc-Aurèle Julien Fréderic, héros de la guerre & de la philoſophie.

LE VIEUX MALADE DE FERNEY.

LETTRE CCCCXII.

Du Roi.

Potsdam, ce 27 janvier 1775.

J'Etais préparé à tout, excepté à recevoir par votre lettre un plan de cet art digne des cannibales & des antropophages. Morival me revient comme Alexandre : ce dernier était disciple d'Ariſtote, & le premier l'eſt de Voltaire ; & quoique ſous l'école des plus grands philoſophes, tous deux auront quitté Uranie pour Bellone. Mais il faut eſpérer que Morival n'aura pas le goût des conquêtes à cet excès que le pouſſa Alexandre.

Cet officier peut reſter chez vous tant que vous le jugerez convenable pour ſes intérêts, quoiqu'à vue de pays ſon procès puiſſe bien traîner au moins une année. On me mande que des formalités importantes exigent ces délais, & que ce n'eſt qu'à force de patience qu'on parvient à perdre un procès au parlement de Paris. J'apprends ces belles choſes avec étonnement, & ſans y comprendre le moindre mot.

Vous avez raiſon de trouver la géométrie pratique préférable à la tranſcendante. L'une eſt utile & néceſſaire, l'autre n'eſt qu'un luxe de l'eſprit. Cependant ces ſublimes abſtractions font honneur à l'eſprit humain ; & il me ſemble

que les génies qui les cultivent, se dépouillent de la matière autant qu'il est en eux, & s'élèvent dans une région supérieure à nos sens. J'honore le génie dans toutes les routes qu'il se fraie, & quoiqu'un géomètre soit un sage dont je n'entends pas la langue, je me plains de mon ignorance, & je ne l'en estime pas moins.

Ce Maupertuis, que vous haïssez encore, avait de bonnes qualités; son ame était honnête; il avait des talens & de belles connaissances; il était brusque, j'en conviens; & c'est ce qui vous a brouillés ensemble. Je ne sais par quelle fatalité il arrive que jamais deux Français ne sont amis dans les pays étrangers. Des millions se souffrent les uns les autres dans leur patrie; mais tout change dès qu'ils ont franchi les Pyrénées, le Rhin ou les Alpes. Enfin il est bien temps d'oublier les fautes quand ceux qui les ont commises n'existent plus. Vous ne reverrez Maupertuis qu'à la vallée de Josaphat, où rien ne vous presse d'arriver.

Jouissez long-temps encore de votre gloire dans ce monde-ci, où vous triomphez de la rivalité & de l'envie : de votre couchant répandez ces rayons de goût & de génie que vous seul pouvez transmettre du beau siècle de Louis XIV, auquel vous tenez de si près; répandez ces rayons sur la littérature, em-

pêchez-la de dégénérer ; &, s'il se peut, tâchez de réveiller le goût des sciences & des lettres, qui me paraît passer de mode & se perdre.

Voilà ce que j'attends encore de vous. Votre carrière surpassera celle de Fontenelle, car vous avez trop d'ame pour mourir si-tôt. Nous avons ici milord Maréchal, âgé de quatre-vingt-cinq ans, aussi frais, aux jambes près, qu'un jeune-homme : nous avons Poelnitz qui ne lui cède pas, & qui compte bien encore sur dix années de vie. Pourquoi l'auteur de la Henriade, de Mérope, de Sémiramis, &c. &c. n'irait-il pas aussi loin ? Beaucoup d'huile dans la lampe en fait durer la lumière : eh ! qui en eut plus que vous ? Enfin Apollon m'a révélé que nous vous garderons encore long-temps. Je lui ai fait mon humble prière, & lui ai dit : O seule Divinité que j'implore, conservez à votre fils de Ferney de longues années, pour l'avantage des lettres & la satisfaction de l'hermite de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCXIII.

De M. de Voltaire.

Ce 29 janvier 1775.

SIRE,

JE reçois dans ce moment la lettre charmante dont V. M. m'honore, du 2 décembre, elle me rend la force, elle me fait oublier tous les maux auxquels je ſuis ſouvent près de ſuccomber.

Je ne fais aſſurément nulle comparaiſon entre vous & l'empereur Kien-Long, quoiqu'il ſoit arrière-petit-fils d'une vierge céleſte ſœur de Dieu. J'ai pris la liberté de m'égayer un peu ſur cette généalogie, qui eſt beaucoup plus commune qu'on ne croyait; je n'ai fait tout ce badinage que pour diſſiper mes ſouffrances; s'il peut amuſer V. M. un moment, ma peine n'eſt pas perdue (*a*).

L'ancienne religion des Brachmanes eſt évidemment l'origine du chriſtianiſme ; vous en ſerez convaincu ſi vous daignez lire la lettre ſur l'Inde, & cela pourra peut-être amuſer davantage votre eſprit philoſophique : tout ce que je dis des Brachmanes eſt puiſé mot à mot dans des écrits authentiques, que M. Paw connaît mieux que moi.

(*a*) Ce ſont les lettres adreſſées à M. Paw, 1 vol. in-8vo.

Je penſe abſolument comme lui ſur ceux qui croient connaître mieux la Chine que ce père Parennin, homme très-ſavant & très-ſenſé, qui avait demeuré trente ans à Pékin.

Au reſte, ces lettres ſont ſous le nom d'un jeune Bénédictin, qui voudrait être un peu philoſophe, & qui s'adreſſe à M. Paw comme à ſon maître, en dépit de ſaint Bénoît & de ſaint Idulphe.

Il eſt vrai, Sire, que je fais plus de cas de vos ſoixante-ſeize mille journaux de prairies & des ſept mille vaches qui vous devront leur exiſtence, que des romans théologiques des Chinois & des Indiens; mais l'empereur Kien-Long défriche auſſi, & on prétend même que ſa charrue vaut mieux que ſa lyre. Vous êtes aſſurément le ſeul roi ſur ce globe qui ſoyez ſupérieur dans tous les genres.

Vous reſſembleriez à Apollon comme deux gouttes d'eau, ſi vous n'aviez pas pris ſi long-temps pour votre patron un autre ſaint, nommé Mars; car Apollon bâtiſſait comme vous des palais, cultivait des prairies, était le dieu de la muſique & de la poéſie: de plus, vous êtes médecin comme lui; car V. M. pouſſe la bonté juſqu'à vouloir m'envoyer une fiole du baume de la Mecque. C'eſt un remède ſouverain pour la maladie de poitrine, dont ma nièce eſt attaquée, & pour la faibleſſe extrême où je ſuis.

Non-ſeulement V. M. fait le charme de ma vie,

mais elle la prolonge : le reste de mes jours doit lui être consacré.

Je la remercie de l'Ammien Marcellin, dont on m'a dit que les notes étaient très-instructives. Cet Ammien était un superstitieux personnage, qui croyait aux démons de l'air & aux sorciers, comme tout le monde y croyait de son temps, comme les Velches y ont cru du temps même de Louis XIV, comme les Polonais y croient plus que jamais ; car on dit qu'ils viennent de brûler sept pauvres vieilles femmes, accusées d'avoir fait manquer la récolte par des paroles magiques.

Je ne sais, Sire, si je ne me suis pas démis à vos pieds de mon marquisat ; je n'ai voulu accepter aucune récompense du peu de peines que j'ai pris pour le petit pays dont j'ai fait ma patrie.

J'ai quatre-vingt-deux ans, je n'ai point d'enfans ; l'érection d'une terre en marquisat demande des soins au-dessus de mes forces ; je ne désire à présent d'autres honneurs que celui d'être toujours protégé par le roi Fréderic-le-Grand, à qui je suis attaché avec le plus profond respect jusqu'au dernier moment de ma vie.

LETTRE

LETTRE CCCCXIV.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 4 février 1775.

SIRE,

PEndant que d'Étallonde Morival vous conſtruit des citadelles ſur le papier & les aſſiège, pendant qu'il deſſine des montagnes, des vallées, des lacs, le vieux malade de Ferney s'eſt aviſé de faire une tragédie qu'il prend la liberté de mettre aux pieds de V. M. Il vous ſupplie de ne la pas lire, parce qu'elle n'en vaut pas la peine ; mais daignez du moins jeter un petit coup-d'œil ſur un petit *Voyage de la Raiſon & de la Vérité*, & ſur une note de *la Tactique*, dans laquelle l'éditeur a mis je ne ſais quoi qui vous regarde.

Pardonnez-lui ſa hardieſſe, car il faut bien que Julien Marc-Aurèle permette de dire ce qu'on penſe.

Nous touchons au temps où il faut que l'affaire de d'Étallonde Morival s'éclairciſſe ; il compte écrire dans quelque temps, ou au chancelier de France, ou au roi de France lui-même. V. M. lui permettra-t-elle de prendre le titre de votre ingénieur ? J'oſe vous aſſurer qu'il eſt digne de l'être.

Permettriez-vous auſſi qu'il fût lieutenant

au-lieu d'être fous-lieutenant? l'honneur de vous appartenir n'eſt pas une vanité ; c'eſt une gloire qui en impoſe, & qui peut le faire reſpecter des Velches.

Il ne fera partir ſa lettre qu'après que je l'aurai miſe ſous vos yeux & que vous l'aurez approuvée. Vous ſerez étonné de cette affaire, qui eſt, comme je vous l'ai déjà dit, cent fois pire que celle des Calas. Vous y verrez un jeune gentilhomme innocent, condamné au ſupplice des parricides, par trois juges de province, dont l'un était un ennemi déclaré & l'autre un cabaretier, marchand de cochons, autrefois procureur, & qui n'avait jamais fait le métier d'avocat ; j'ignore le troiſième. Cette épouvantable & abſurde velcherie ſera démontrée ; & ſi cet écrit ſimple, modeſte & vrai, eſt approuvé de V. M., il tiendra lieu de tout ce que nous pourrions demander.

J'attends vos ordres ſur cet objet, comme la plus grande faveur qui puiſſe conſoler ma vieilleſſe & me faire attendre gaiement la mort.

Agréez, Sire, mon reſpect, mon admiration, mon dévouement, mon regret de finir ma carrière hors de vos États.

LETTRE CCCCXV.

De M. de Voltaire.

Ce 11 février 1775.

SIRE,

VOus m'accablez des bienfaits les plus flatteurs : V. M. change en beaux jours les dernières misères de ma vie. Elle daigne me promettre ſon portrait ; elle orne une de ſes lettres des meilleurs vers qu'elle ait jamais faits depuis le temps où elle diſait :

Et quoiqu'admirateur d'Alexandre & d'Alcide,
J'euſſe aimé mieux pourtant les vertus d'Ariſtide.

Enfin, elle accorde ſa protection à l'innocence opprimée de Morival : ajoutez à tout cela que Voiture n'écrivait pas ſi bien que vous, à beaucoup près ; & cependant vous faites faire tous les jours la parade à deux cents mille hommes.

Quel eſt cet étonnant Protée ?
On diſait qu'il tenait la lyre d'Apollon :
On accourt pour l'entendre, on s'en flatte ; mais non :
Il porte du dieu Mars l'armure enſanglantée.
Voyons donc ce héros ? Point du tout : c'eſt Platon,
C'eſt Lucien, c'eſt Cicéron ;
Et s'il avait voulu, ce ferait Épicure.
Dites-moi donc votre ſecret ;
On veut faire votre portrait :
Qu'on peigne toute la nature.

Je viens enfin de recevoir des instructions très-sûres sur la singulière catastrophe de votre protégé. Ce serait en vérité une scène d'arlequin si ce n'était pas une scène de cannibales : c'est le comble du ridicule & de l'horreur. Rien n'est plus velche.

Non, Sire, je ne sortirai point de mon lit à l'âge de quatre-vingt-deux ans pour aller à Versailles. Je jurai de n'y aller jamais, le jour que je reçus à Potsdam la lettre du ministre M. de Puisieux, qui me manda que je ne pouvais garder ni ma place d'historiographe ni ma pension. Je mourrai aux pieds des Alpes ; j'aurais mieux aimé mourir aux vôtres.

A l'égard de votre protégé, je ne comprends pas la rage qu'il a de s'avilir par une grâce : le mot infame de *grâce* n'est fait que pour les criminels. Le bien dont il peut hériter sera peu de chose, & certainement ses talens & sa sagesse suffiront dans votre service. Croyez, Sire, que V. M. n'aura guère un officier plus attaché à ses devoirs, ni d'ingénieur plus intelligent. Il a trouvé parmi mes paperasses quelques indications sur une de vos victoires ; il en a fait un plan régulier : vous verrez par-là, Sire, si ce jeune-homme entend son métier, & s'il mérite votre protection.

Je le garderai, puisque V. M. le permet, jusqu'à ce qu'il soit entiérement perfectionné dans son art. Je ne l'oublierai point à ma mort ;

mais à l'égard de la *grâce*, je n'en veux pas plus que de la grâce de Molina & de Janfénius. Je n'avilirai jamais ainfi un de vos officiers digne de vous fervir. Si on veut lui figner une juftification honorable, à la bonne heure. Tout le refte me paraît honteux.

Je mourrai avec ces fentimens, & fur-tout avec le regret de n'avoir pas achevé ma vie auprès du plus grand homme de l'Europe, que j'ofe aimer autant qu'admirer.

LETTRE CCCCXVI.

Du Roi.

Potsdam, ce 12 février 1775.

Votre mufe eft dans fon printemps;
Elle en a la fraîcheur, les grâces;
Et les hivers, les froides glaces,
N'ont point fané les fleurs qui font fes ornemens.

Ma mufe fent le poids des ans;
Apollon me dédaigne; une lourde Minerve,
A force d'animer ma verve,
En tire des accords faibles & languiffans.

Pour vous, le dieu du jour, Apollon votre père
Vous échauffa de fes rayons,
De ce feu pur, élémentaire,
Dont l'ardeur vous foutient en toutes les faifons.

Le feu que jadis Prométhée
Ravit au fouverain des dieux,

Ce mobile divin dont l'ame eſt excitée,
M'abandonne, & s'élance aux cieux.

Le Génie éleva votre vol au Parnaſſe :
Au chantre de Henri-le-Grand,
Au-deſſus d'Homère & d'Horace,
Les muſes & les dieux aſſignèrent le rang.

Mars, auquel je vouai ma jeuneſſe imprudente,
M'éblouit par l'éclat de ſes brillans héros;
Mais, uſé par ſes durs travaux,
Je vieillis avant mon attente.

Quand nos foudres d'airain répandent la terreur,
Que la mort fuit de près le tonnerre qui gronde,
Héros de la raiſon, vous écraſez l'erreur,
Et vos chants conſolent le monde.

Un guerrier vieilliſſant, fût-il même Annibal,
En paix voit ſa gloire éclipſée :
Ainſi qu'une lame caſſée,
On le laiſſe rouiller au fond d'un arſenal.

Si le Deſtin jaloux n'eût terminé ſon rôle,
On aurait vu le Taſſe, en dépit des cenſeurs,
Triompher dans ce Capitole,
Où jadis les Romains couronnaient les vainqueurs.

Mais quel ſpectacle, ô Ciel! je vois pâlir l'Envie;
Furieuſe, elle entend chez les ſybaritains
Que la voix de votre patrie
Vous rappelle à grands cris des monts helvétiens.

Hâtez vos pas, volez au Louvre:
Je vois d'ici la pompe, & le jour ſolemnel
Où la main de Louis vous couvre,
Aux vœux de ſes ſujets, d'un laurier immortel.

Je compte de recevoir bientôt de vos lettres datées de Paris. Croyez-moi, il vaut mieux faire le voyage de Verfailles que celui de la vallée de Jofaphat. Mais voici une feconde lettre qui me furvient; on me demande de quel officier elle eft : c'eft, dis-je., du lieutenant-général Voltaire, qui m'envoie quelque plan de fon invention. Vous pafferez pour l'émule de Vauban ; dans la fuite on conftruira des baftions, des ravelins & des contregardes *à la Voltaire*, & l'on attaquera les places félon votre méthode.

Pour le pauvre d'Étallonde, je n'augure pas bien de fon affaire, à moins que votre féjour à Paris, & le talent de perfuader que vous poffédez fi fupérieurement, n'encouragent quelques ames vertueufes à vous affifter. Mais le parlement ne voudra pas *obtempérer* : revêche à l'égard de fon réinftituteur Maurepas, que ne fera-t-il pas envers vous ?

Je viens de lire votre traduction du Taffe, qu'un heureux hafard a fait tomber en mes mains. Si Boileau avait vu cette traduction, il aurait adouci la fentence rigoureufe qu'il prononça contre le Taffe. Vous avez même confervé les paragraphes qui répondent aux ftances de l'original. A préfent l'Europe ne produit rien ; il femble qu'elle fe repofe, après avoir fourni de fi abondantes moiffons les fiècles paffés. Il paraît une tragédie de Dorat : le fujet m'a

paru fort embrouillé. L'intérêt partagé entre trois personnes, & les passions n'étant qu'ébauchées, m'ont laissé froid à la lecture. Peut-être l'art des comédiens supplée-t-il à ces défauts, & que l'impression en est différente au spectacle. Pépin, votre maire du palais, en est le héros; il y a des situations susceptibles de pathétique; elles ne sont pas naturellement amenées; & il me semble que le poëte manque de chaleur (*a*). Vous nous avez gâtés; quand on est accoutumé à vos ouvrages, on se révolte contre ceux qui n'ont ni les mêmes beautés, ni les mêmes agrémens. Après cet aveu que je fais au nom de l'Europe, jugez combien je m'intéresse à votre conservation, & combien le philosophe de Sans-Souci souhaite de bénédictions à l'*Epictète* de Ferney. *Vale.*

P. S. Vous voulez avoir mon vieux portrait? je l'ai commandé incessamment pour vous satisfaire; c'est cependant ce que je puis vous envoyer de plus mauvais de ce pays.

(*a*) C'est *Adélaïde de Hongrie*; cette pièce eut cependant du succès.

LETTRE CCCCXVII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 15 février 1775.

SIRE,

JE ne fuis point étonné que le grand baron de Poelnitz fe porte bien à l'âge de quatre-vingt-huit ans ; il eft grand, bien fait, bien conftitué. Alexandre, qui était très-bien conftitué auffi, & très-bien pris dans fa taille, mourut à trente ans, après avoir feulement remporté trois victoires ; mais c'eft qu'il n'était pas fobre, & qu'il s'était mis à être ivrogne.

Quand je le loue d'avoir gagné des batailles en jouant de la flûte, comme Achille, ce n'eft pas que je n'aie toujours la guerre en horreur ; & certainement j'irais vivre chez les quakers en Penfilvanie, fi la guerre était par-tout ailleurs.

Je ne fais fi V. M. a vu un petit livre qu'on débite publiquement à Paris, intitulé *le Partage de la Pologne*, en fept Dialogues, entre le roi de Pruffe, l'impératrice-reine & l'impératrice Ruffe. On le dit traduit de l'anglais ; il n'a pourtant point l'air d'une traduction. Le fond de cet ouvrage eft fûrement compofé par un de ces Polonais qui font à Paris. Il y a beaucoup d'efprit, quelquefois de la fineffe,

& fouvent des injures atroces. Ce ferait bien le cas de faire paraître certain poëme épique que vous eûtes la bonté de m'envoyer il y a deux ans (*a*). Si vous favez vaincre & vous arrondir, vous favez auffi vous moquer des gens mieux que perfonne. Le neveu de Conftantin, qui a ri & qui a fait rire aux dépens des Céfar, n'entendait pas la raillerie auffi-bien que vous.

Je fuis très-maltraité dans les fept Dialogues; je n'ai pas cent foixante mille hommes pour répondre; & V. M. me dira que je veux me mettre à l'abri fous votre égide. Mais, en vérité, je me tiens tout glorieux de fouffrir pour votre caufe.

Je fuis attrapé comme un fot quand je crus bonnement, avant la guerre des Turcs, que l'impératrice de Ruffie s'entendait avec le roi de Pologne pour faire rendre juftice aux diffidens, & pour établir feulement la liberté de confcience. Vous autres rois, vous nous en donnez bien à garder, vous êtes comme les dieux d'Homère, qui font fervir les hommes à leurs deffeins, fans que ces pauvres gens s'en doutent.

Quoi qu'il en foit, il y a des chofes horribles dans ces fept Dialogues qui courent le monde.

(*a*) La Polognïade, ou la Guerre des Confédérés; il fe trouve ci-devant, tome VIII.

A l'égard de d'Étallonde Morival, qui ne s'occupe à présent que de contrescarpes & de tranchées, je remercie V. M. de vouloir bien me le laisser encore quelque temps. Il n'en deviendra que meilleur meurtrier, meilleur canonnier, meilleur ingénieur ; & il vous servira avec un zèle inaltérable dans toutes les journées de Rosbach qui se présenteront.

J'espère envoyer à V. M., dans quelques mois, un petit précis de son aventure velche, vous en serez bien étonné. Je souhaiterais qu'il ne plaidât que devant votre tribunal. C'est une chose bien extraordinaire que la nation Velche! Peut-on réunir tant de superstition & tant de philosophie, tant d'atrocité & tant de gaieté, tant de crimes & tant de vertus, tant d'esprit & tant de bêtises? Et cependant cela joue encore un rôle dans l'Europe! Il ne faudrait qu'un Louvois & qu'un Colbert pour rendre ce rôle passable ; mais Colbert, Louvois & Turenne ne valent pas celui dont le nom commence par une *F*, & qui n'aime pas qu'on lui donne de l'encens par le nez.

En toute humilité, & avec les mêmes sentimens que j'avais il y a environ quarante ans.

LE VIEUX MALADE DE FERNEY.

LETTRE CCCCXVIII.

Du Roi.

Ce 23 février 1775.

AUcun monarque de l'Europe n'eſt en état de me faire un don comme celui que je viens de recevoir de votre part. Que de choſes charmantes contenues dans ce volume ! Et quel vieillard, quel eſprit pour les compoſer ! Vous êtes immortel, j'en conviens : moi qui ne crois pas trop à un être diſtinct du corps, qu'on appelle *ame*, vous me forceriez d'y croire : toutefois ferez-vous le ſeul des êtres penſans qui ait conſervé à quatre-vingts ans cette force, cette vigueur d'eſprit, cet enjouement & ces grâces qui ne reſpirent plus que dans vos ouvrages. Je vous en félicite ; & j'implore la nature univerſelle, qu'elle daigne conſerver long-temps ce réſervoir de penſées heureuſes dans lequel elle s'eſt complu.

Je trouve d'Étallonde bien heureux de ſe trouver à la ſource d'où nous viennent tant de chef-d'œuvres : il peut prendre hardiment quel titre il trouvera le plus convenable pour l'aider à ſauver les débris de ſa fortune. D'Alembert me mande que la robe ne marche qu'à pas comptés, & qu'il faut des années pour réparer des injuſtices d'un moment : ſi cela eſt, il faudra ſe munir de patience, à moins que vous n'alliez à Paris, comme tout le

monde le dit ; & qu'à force d'employer les grands talens dont la nature vous a octroyés, vous ne parveniez à sauver l'innocence opprimée. Cela fournira le sujet d'une tragédie larmoyante ; la scène sera à Ferney. Un malheureux, qui manque de protecteurs, y sera appellé par un sage : il sera étonné de trouver plus de secours chez un étranger que chez ses parens. Le philosophe de Ferney, par humanité, travaillera si efficacement pour lui, que Louis XVI dira : Puisqu'un sage le protège, il faut qu'il soit innocent ; & il lui enverra sa grâce. Une arrière-cousine, dont Étallonde était amoureux, sera chargée de la lui apporter ; elle arrivera au dernier acte. Le philosophe humain célébrera les noces, & tous les conviés feront l'éloge de la bienfesance de cet homme divin, auquel d'Étallonde érigera un autel, comme à son dieu secourable.

Ce sujet entre des mains habiles pourrait produire beaucoup d'intérêt, & fournir des scènes touchantes & attendrissantes. Mais ce n'est pas à moi d'envoyer des sujets à celui qui possède un trésor d'imagination, & qui, comme Jupiter, accouche par la tête de déesses armées de toutes pièces. Enfin, quelque part que vous soyez, soit à Ferney, soit à Versailles, n'oubliez pas le solitaire de Sans-Souci, qui vous sera toujours redevable du beau don que vous lui avez fait. *Vale.*

LETTRE CCCCXIX.

Du Roi.

Potsdam, ce 28 février 1775.

L'Efprit républicain, l'efprit d'égalité
Refpire dans les cœurs des grands & du vulgaire ;
Le mérite éclatant bleffe leur vanité :
Sa fplendeur, qui les défefpère,
Redouble leur obfcurité :
Auffi l'Envie ufa des loix du defpotifme.
Athènes, le berceau des fciences, des arts,
Bannit, du ban de l'oftracifme,
Les plus chers nourriffons de Mercure & de Mars.
Le befoin qu'on eut d'eux, leurs revers, leur abfence,
Les firent bientôt regretter :
Le peuple plein de bienveillance
Pour hâter leur rappel eût voulu tout tenter.
Quiconque fiérement fur fon fiècle s'élève,
Peut s'encenfer lui-même & jouir d'un beau rêve ;
Mais bientôt les vapeurs des malins envieux,
Les fucs empoifonnés, obfcurciffent les cieux,
Et fur lui le nuage crève.

Condé fut à Vincenne, au Havre détenu ;
Eugène fut chaffé ; des Français méconnu,
Bayle chez le Batave enfin trouve un afile ;
L'émule généreux d'Homère & de Virgile,
Dont le nom illuftra tous fes concitoyens,
Tranfporte fes foyers chez les Helvétiens.
Ame de demi-dieu, de la gloire enflammée,
Si vous voulez jouir de votre renommée,
Paffez, fi vous pouvez, du vieux Neftor les ans.

Les mâles efforts du Génie
Vous ferviront peu, fi le Temps
Ne vous fait furvivre à l'Envie.
Ainfi l'univers enchanté,
De Voltaire à Berlin court acheter le bufte;
Et s'il jouit vivant de l'immortalité,
Difons que le public eft jufte.

Ce n'eft point un conte ; on fe déchire à la fabrique de porcelaine pour avoir votre bufte : on en achève moins qu'on n'en demande. Le bon fens de nos Germains veut des impreffions fortes, mais quand ils les ont reçues, elles font durables.

L'ouvrage dont vous me parlez, du maréchal de Saxe, m'eft connu ; & j'ai écrit pour en avoir un exemplaire. Les faits font récens & connus ; il n'y a que les cartes qui intéreffent, parce que le terrein eft l'échiquier de nous autres antropophages, & que c'eft lui qui décide de l'habileté ou de l'ignorance de ceux qui l'ont occupé.

Cette partie de ma lettre eft pour le lieutenant-général Voltaire, qui m'entendra bien : le refte eft pour le patriarche de Ferney, pour le philofophe humain, qui protège d'Étallonde, & qui veut à toute force caffer l'arrêt de l'*Infame*. Je ne refuferai aucun titre à d'Étallonde, fi par cette voie je peux le fauver : ainfi, qu'il s'en donne tel qu'il jugera le plus propre pour fon avantage.

Vous me croyez plus vain que je ne le suis. Depuis la guerre, je n'ai pensé ni à plan, ni à batailles, ni à toutes les choses qui se sont passées. Il faut penser à l'avenir, & oublier le passé, car celui-là reste tel qu'il est ; mais il y a bien des mesures à prendre pour l'avenir.

Ce discours sent un peu le jeune-homme : songez pourtant que les États sont immortels, & que ceux qui sont à leur tête ne doivent pas vieillir, tant qu'ils les gouvernent.

Si vous allez à Versailles, d'Étallonde est sauvé : si votre santé ne vous permet pas d'entreprendre ce voyage, je n'augure aucune issue heureuse de son procès. Vous avez, à la vérité, quelques philosophes en France, mais les superstitieux sont le grand nombre ; ils étouffent les autres. Nos prêtres allemands, catholiques & huguenots, ne connaissent que l'intérêt : chez les Français, c'est le fanatisme qui les domine. On ne ramène pas ces têtes chaudes : ils mettent de l'honneur à délirer ; & l'innocence demeure opprimée. Le vieux parlement, rebelle à celui qui l'a réintégré, sera-t-il souple à la raison pure? agissant d'ailleurs d'une manière si opposée à ses devoirs & à ses véritables intérêts.

Mais qui pensera à d'Étallonde quand il s'agit de remettre en vogue le pourpoint de Henri IV ? Il faut changer sa garde-robe, faire emplette d'étoffes, & employer l'habileté des tailleurs pour être à la mode. Cet objet est bien plus important

portant que celui d'un procès jugé. Hors quelques parens, toute la France ignore qu'un citoyen, nommé d'Étallonde, s'est échappé aux punitions injustes & cruelles qu'on lui avait infligées, & qui n'étaient point proportionnées au délit, qui n'était proprement qu'une polissonnerie.

Je salue le patriarche de Ferney ; je lui souhaite longue vie. J'ai lu sa nouvelle tragédie, qui n'est point mauvaise du tout. Je hasarderais quelques petites remarques d'un ignorant ; mais ne pouvant pas dire comme le Corrège, *son pittor, anch' io !* je garde le silence, en vous priant de ne point oublier le philosophe de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCXX.

Du Roi.

Potsdam, ce 2 mars 1775.

LE baron de Poelnitz n'est pas le seul octogénaire qui vive ici, & qui se porte bien : il y a le vieux le Cointe, dont peut-être vous vous ressouviendrez, qui a dix ans de plus que Poelnitz : le bon milord Maréchal approche du même âge ; & l'on trouve encore de la gaieté & du sel attique dans sa conversation. Vous avez plus de ce feu élémentaire, ou céleste, que tous ceux que je viens de nommer : c'est ce

feu, cet esprit, que les Grecs appellaient *anima*, qui fait durer notre frêle machine.

Vos derniers ouvrages, dont je vous remercie encore, ne se ressentent point de la décrépitude : tant que votre esprit conservera cette force & cette gaieté, votre corps ne périclitera point.

Vous me parlez de *Dialogues Polonais* qui me sont inconnus ; tout ce qu'il y a d'injures dans ces Dialogues sera des sarmates ; le très-*fin*, des Velches qui les protègent. Je pense sur ces satyres comme Épictète : *Si l'on dit du mal de toi & qu'il soit véritable, corrige-toi ; si ce sont des mensonges, ris-en.* J'ai appris, avec l'âge, à devenir bon cheval de poste ; je fais ma station, & ne m'embarrasse pas des roquets qui aboient en chemin. Je me garde encore davantage de faire imprimer mes billevesées: je ne fais de vers que pour m'amuser. Il faut être ou Boileau, ou Racine, ou Voltaire, pour transmettre ses ouvrages à la postérité ; & je n'ai pas leurs talens. Ce qu'on a imprimé de mes balivernes n'aurait jamais paru de mon consentement. Dans le temps où c'était la mode de s'acharner sur moi, on m'a volé ces manuscrits, & on les a fait imprimer le moment même où ils auraient pu me nuire. Il est permis de se délasser & de s'amuser avec la littérature, mais il ne faut pas accabler le public de ses fadaises.

Ce poëme des *Confédérés* dont vous me parlez, je l'ai fait pour me désennuyer. J'étais alité de la goutte, & c'était pour moi une agréable diftraction. Mais dans cet ouvrage il eft queftion de bien des perfonnes qui vivent encore, & je ne dois, ni ne veux choquer perfonne.

La diète de Pologne tire vers fa fin : on termine actuellement l'affaire des diffidens. L'impératrice de Ruffie ne vous a point trompé ; ils auront pleine fatisfaction ; & l'impératrice en aura tout l'honneur. Cette princeffe trouvera plus de facilité à rendre les Polonais tolérans, que vous & moi à rendre votre parlement jufte & humain.

Vous me faites l'énumération des contradictions que vous trouvez dans le caractère de vos compatriotes : je conviens qu'elles y font. Cependant, pour être équitable, il faut avouer que les mêmes contradictions fe rencontrent chez tous les peuples. Chez nos bons Germains elles ne font pas fi faillantes, parce que leur tempérament eft plus flegmatique ; mais chez les Français, plus vifs & plus fougueux, ces contradictions font plus marquées : d'autant plus refpectables font pour eux ces précepteurs du genre-humain, qui tâchent de tourner ce feu vers la bienveillance, l'humanité, la tolérance, & toutes les vertus. Je connais un de ces fages qui, bien loin d'ici, habite, dit-

on, Ferney; je ne cesse de lui souhaiter mille bénédictions, & toutes les prospérités dont notre espèce est susceptible. *Vale.*

LETTRE CCCCXXI.

Du Roi.

Potsdam, ce 26 mars 1775.

Non, vous n'entendrez plus les aigres sifflemens
Des monstres que nourrit l'Envie:
J'étouffe leurs cris discordans
Par l'éloge de votre vie.
J'irai vous cueillir de ma main
Des fleurs dans les bosquets de Flore,
Pour en parsemer le chemin
Que l'aveugle arrêt du Destin
Veût bien vous réserver encore.
Vous avez charmé mon loisir;
J'ai pu vous voir & vous entendre:
Tous vos vers sont à moi, car j'ai su les apprendre.
D'un cœur reconnaissant le plus ardent désir
Est, qu'ayant par vos soins reçu tant de plaisir,
Je puisse à mon tour vous en rendre.

Le pauvre Protée dont vous faites l'éloge n'est qu'un *dilettante*, espèce de gens qu'on appelle ainsi en Italie, amateurs des arts & des sciences, n'en possédant que la superficie; mais qui pourtant sont rangés dans une classe supérieure à ceux qui sont totalement ignorans.

Je me suis enfin procuré les sept Dialogues,

& j'en ai approfondi toute l'hiſtoire. L'auteur de cet ouvrage eſt un anglais, nommé Lindſic, théologien de profeſſion, & précepteur du jeune prince Poniatowski, neveu du roi de Pologne. C'eſt à l'inſtigation des Czartorinski, oncles du roi, qu'il a compoſé ſa ſatyre en anglais.

L'ouvrage achevé, on s'eſt apperçu que perſonne ne l'entendrait en Pologne, s'il n'était traduit en français; ce qui s'eſt exécuté tout de ſuite. Mais, comme le traducteur n'était pas habile, on envoya les Dialogues à un certain Gérard à Dantzick, qui pour lors y était conſul de France, & qui à préſent eſt commis de bureau aux affaires étrangères, auprès de M. de Vergennes. Ce Gérard, qui a de l'eſprit, mais qui me fait l'honneur de me haïr cordialement, a retouché ces Dialogues, & les a mis dans l'état où on les a vus paraître. J'en ai beaucoup ri; il y a par-ci par-là des groſſiéretés & des platitudes inſipides, mais il y a des traits de bonne plaiſanterie. Je n'irai point férailler à coups de plume contre ce ſycophante. Il faut s'en tenir à ce que diſait le cardinal Mazarin: Laiſſons chanter les Français, pourvu qu'ils nous laiſſent faire.

Je reviens au pauvre d'Étallonde, dont l'affaire ne m'a pas l'air de tourner avantageuſement: comme je lui ai procuré ſon premier aſile, je ferai ſa dernière reſſource. Un ingénieur formé ſous les yeux de Voltaire eſt un

phénix à mes yeux. Pour cette bataille dont il a tracé le plan, il y a ſi long-temps qu'elle s'eſt donnée qu'à peine je m'en reſſouviens. D'Étallonde pourra vous ſervir à conduire les travaux au ſiège de l'*Infame*, à former les batteries, des baliſtes & des catapultes, pour faire écrouler entiérement la tour de la ſuperſtition, dernier aſile des vieilles femmes & des tonſurés.

Je vois que vous préférez le ſéjour de Ferney à celui de Verſailles : vous le pouvez faire ſans riſque. Les diſtinctions que vous pourriez recevoir de votre ingrate patrie tourneraient plus à ſon honneur qu'au vôtre. Vous ne recevrez pas l'immortalité comme un don ; vous vous l'êtes donnée vous-même.

Les bonnes intentions de la reine de France ſont cependant ſon éloge : il eſt beau qu'une jeune princeſſe penſe à réparer les torts d'une nation dont elle occupe le trône, ſur-tout qu'elle rende juſtice au mérite éclatant.

Ce portrait que vous avez voulu avoir, & qui eſt plus propre à déparer qu'à orner un appartement, vous le recevrez par Michelet. Je voulais qu'on lui mît un habit d'anachorète, cela n'a pas été exécuté. Si ce portrait pouvait parler, il vous dirait que perſonne ne vous ſouhaite plus de bénédictions ni ne s'intéreſſe plus à votre conſervation que le philoſophe de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCXXII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 28 mars 1775.

SIRE,

TOutes les fois que j'écris à V. M. ſur des affaires un peu ſérieuſes, je tremble comme nos régimens à Rosbach : mais votre bonté & votre magnanimité me raſſurent.

Je vous ſupplie de daigner lire dans un de vos momens de loiſir, ſi vous en avez, le mémoire de d'Étallonde : il eſt entiérement fondé ſur les pièces originales qu'on nous cachait, & qui nous ſont enfin parvenues. Vous verrez dans cette affaire, pire que celle des Calas & des Sirven, à quel point les Velches ſont quelquefois frivoles & atroces ; vous y verrez à la fois l'imbécillité du *Pierrot de la Foire*, & la barbarie de la Saint-Barthélemi. Ce n'eſt pas que la bonne compagnie de Paris ne ſoit infiniment eſtimable ; mais ſouvent ceux qu'on appelle magiſtrats, ſont l'oppoſé de la bonne compagnie.

J'oſe croire que la lecture de ce mémoire vous fera frémir d'horreur. Nous avons réſolu d'envoyer ce mémoire non-ſeulement aux avocats de Paris, mais à tous les juriſconſultes de l'Europe. Notre deſſein eſt de nous en tenir à leur déciſion. D'Étallonde ayant pris avec votre permiſſion le titre de votre aide-de-camp &

de votre ingénieur, ne doit ni demander grâce à un garde-des-sceaux, ni s'avilir jusqu'à se mettre en prison pour faire casser son arrêt.

Si vous daignez seulement nous faire avoir l'avis de votre chancelier, ou celui d'un de vos premiers juges, cette décision, jointe à celle que nous espérons avoir à Naples, à Milan & à Londres, sera assez authentique pour ne faire retomber l'opprobre de l'horrible jugement contre d'Étallonde & le chevalier de La Barre, que sur les assassins qui les ont condamnés. C'est une nouvelle manière de demander justice; mais si V. M. l'approuve, je la crois très-bonne & très-efficace. Elle pourra mettre un frein à nos Velches cannibales qui se font un jeu de la vie des hommes. Peut-être n'y a-t-il point actuellement d'affaire en Europe plus digne de votre protection. C'est à Marc-Aurèle de donner des leçons à des barbares.

Dès que nous aurons la décision des avocats de Paris, jointe au jugement des premiers jurisconsultes d'Allemagne & d'Italie, & peut-être de Rome même, je rendrai d'Étallonde à V. M. Il est digne de la servir, & il n'attend que ce moment pour se remettre à un devoir qui lui est cher.

Pour moi j'attendrai la mort sans aucune peine, si je peux réussir dans cette juste entreprise; & je mourrai heureux, si V. M. me conserve ses bontés.

LETTRE CCCCXXIII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 27 avril 1775.

SIRE,

J'Ai reçu aujourd'hui, par les bontés de V.M., le portrait d'un très-grand homme ; je vais mettre au bas deux vers de lui, en n'y changeant qu'un mot :

Imitateur heureux d'Alexandre & d'Alcide,
Il aimait mieux pourtant les vertus d'Ariſtide.

J'avoue que le peintre vous a moins donné la figure d'Ariſtide que celle d'Hercule. Il n'y a point de Velche qui ne tremble en voyant ce portrait-là ; c'eſt préciſément ce que je voulais.

Tout Velche qui vous examine,
De terreur panique eſt atteint ;
Et chacun dit à votre mine
Que dans Rosbach on vous a peint.

Ce qui me plaît davantage, c'eſt que vous avez l'air de la ſanté la plus brillante.

Nous nous jetons Morival & moi aux pieds de ce héros. Le deſſein de ce jeune-homme eſt de ne point s'avilir juſqu'à demander une grâce dont il n'aura certainement pas beſoin aux yeux de l'Europe : il veut & il doit ſe

borner à faire voir la turpitude & l'horreur des jugemens velches. Cette affaire est plus abominable encore que celle des Calas; car les juges des Calas n'avaient été que trompés, & ceux du chevalier de La Barre ont été des monstres sanguinaires de gaieté de cœur.

Je m'en rapporte à votre jugement, Sire, & j'attends votre décision qui réglera notre conduite. Nos loix sont atroces & ridicules, mais Morival ne connaît que les vôtres. Il se soucie fort peu de la petite part qui lui reviendrait dans le partage avec sa famille; il ne veut plus connaître d'autre famille que son régiment, & n'aura jamais d'autre roi & d'autre maître que vous.

J'ai été quelque temps sans écrire à V. M. Il a régné dans nos cantons une maladie épidémique affreuse, dont ma nièce a pensé mourir, & dont je suis encore attaqué.

Vivez long-temps, Sire, non pas pour votre gloire, car vous n'avez plus rien à y faire, mais pour le bonheur de vos États. Conservez-moi des bontés qui me consolent de toutes mes misères.

LETTRE CCCCXXIV.

De M. de Voltaire.

Ce premier mai 1775.

Sire,

Votre dernière lettre eſt un chef-d'œuvre de raiſon, d'eſprit, de goût & de bonté:

C'eſt un ſage qui nous inſtruit,
C'eſt un héros qui s'humaniſe;
Rien de ſi beau ne fut produit
Sur le Parnaſſe & dans l'Égliſe.
Mon cœur s'émeut quand je vous lis:
Tout près de mon heure ſuprême,
Grâces à vous je rajeunis;
J'admire votre gloire extrême
Comme ont fait tous vos ennemis:
Mais je fais bien mieux, je vous aime
Comme je vous aimai jadis.

Je ſens une joie mêlée d'attendriſſement quand les étrangers qui viennent chez moi s'inclinent devant votre portrait, & diſent: Voilà donc ce grand homme!

Chaque peuple à ſon tour a régné ſur la terre
Par les loix, par les arts, & ſur-tout par la guerre:
Le ſiècle de la Pruſſe eſt à la fin venu.

Il eſt vrai qu'on peut à préſent obſerver parmi preſque tous les ſouverains de l'Europe une émulation de ſe ſignaler par de grands & d'utiles établiſſemens. Il ſemble même que la

ſuperſtition diminue dans quelques cours. Mais quel eſt le prince qui approche de votre philoſophie? Par ma foi, il eſt très-vrai que vous penſez en Marc-Aurèle, & que vous écrivez en Cicéron, & cela dans une langue qui n'était pas la vôtre. Les lettres familières de Cicéron ne valent pas celles de Fréderic-le-Grand. Vous êtes plus gai que lui, comme vous êtes meilleur général, quoiqu'il ait combattu une fois au même endroit qu'Alexandre.

Je remercie bien V. M. de ſes bonnes intentions pour *divus d'Etallundus*, martyr de la philoſophie. Il y a autant de grandeur & de vertu à protéger de tels martyrs, qu'il y a d'infamie & de barbarie à les faire.

On me dit que V. M. fait le voyage de Siléſie, ſuivie de meſſieurs les princes de Wirtemberg. J'ignore ſi c'eſt le duc régnant, ou le prince Louis, ou le prince Eugène, ou quelqu'un de ſes enfans; ſi c'était le duc régnant, j'oſerais vous demander votre protection auprès de lui. J'aime à ne point mourir ſans avoir de nouvelles preuves de votre bonté; je m'endormirai dans la paix du Seigneur. Je finis ma vie par l'établiſſement d'une colonie à Ferney. V. M. peut ſe ſouvenir que mon premier deſſein était de l'établir à Clèves. J'aurais eſpéré alors d'être aſſez heureux pour me jeter encore une fois à vos pieds. C'eſt une conſolation dont il ne m'eſt plus permis de me flatter.

Daignez me conſerver un ſouvenir qui eſt envié de tous les princes qui vous ont approché.

LETTRE CCCCXXV.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, mai 1775.

SIRE,

C'Eſt à Ariſtide que j'écris aujourd'hui, & je laiſſe là Alexandre & Alcide juſqu'à la première occaſion.

Je me jette à vos pieds avec Morival. Voici où il en eſt. Les gens qui ſont aujourd'hui les maîtres du royaume des Velches, lui donneront ſa grâce ; & cette grâce pourra le mettre, dans quinze ou vingt ans, en poſſeſſion d'une légitime de cadet de Normandie. Mais nos belles loix exigent que pour être en état de recueillir un jour cette portion d'héritage ſi mince, on ſe mette à genoux devant le parlement, qui eſt le maître d'enregiſtrer la grâce ou de la rejeter.

Morival eſt un garçon pêtri d'honneur. Il trouve qu'il y aurait de l'infamie à paraître à genoux avec l'uniforme d'un officier Pruſſien, devant ces robins. Il dit que cet uniforme ne doit ſervir qu'à faire mettre à genoux les Velches.

C'eſt à peu-près ce qu'il mande à votre miniſtre à Paris. J'approuve un tel ſentiment, tout velche que je ſuis ; & je me flatte qu'il ne déplaira pas à V. M.

Vous avez eu la bonté de nous écrire que vous ſeriez notre dernière reſſource. Vous avez toujours été la ſeule; car j'ai toujours mandé à la famille & à nos amis de Paris, que nous ne voulions point de grâce. Nous n'attendons rien que de vos bontés. Vous avez permis que d'Étallonde Morival s'intitulât ingénieur & adjudant de V. M. Ces titres, qui, ce me ſemble, ne donnent aucun grade militaire, peuvent s'accorder dans vos armées ſans faire aucun paſſe-droit à perſonne.

Pour peu que V. M. daigne lui donner de légers appointemens, il ſubſiſtera très-honorablement avec les petits ſecours de ſa famille & de ſes amis. Il viendra recevoir vos ordres au moment où vous l'ordonnerez. Faites voir à l'Europe, je vous en conjure, combien votre protection eſt au-deſſus de celle de nos parlemens. Vous avez daigné ſecourir les Calas ; d'Étallonde eſt opprimé bien plus injuſtement ; il eſt la victime d'une ſuperſtition & d'un fanatiſme que vous haïſſez autant que je les abhorre. Il n'appartient qu'à votre grandeur d'ame & à votre génie d'honorer hautement de votre bienveillance un officier très-ſage, très-brave & très-utile, indignement perſécuté par les plus

lâches & les plus barbares de tous les hommes. Vous êtes fait pour donner des exemples, non-seulement aux Velches, mais à l'Europe entière.

J'attends les ordres de V. M.: j'ose espérer qu'ils consoleront ma décrépitude, & que mes cheveux blancs ne descendront point avec amertume dans le tombeau, comme dit l'autre.

LETTRE CCCCXXVI.

Du Roi.

Ce 10 mai 1775.

VOus ne m'accuserez pas de lenteur à vous envoyer la consultation de nos jurisconsultes: c'est eux qui m'ont lanterné jusqu'à ce moment que je reçois enfin leur docte décision. Si notre justice est si lente, à quoi ne faudra-t-il pas s'attendre du parlement de Paris? Ni vous, ni moi, ni Morival ne vivrons assez long-temps pour voir la fin de cette affaire.

Le parti le plus sûr sera de renoncer, faute de pouvoir amollir les cœurs de roche de ces juges iniques. Je crois que le fanatisme & la superstition ont eu moins de part à cette boucherie d'Abbeville, que l'opiniâtreté. Il y a des gens qui veulent toujours avoir raison, & qui se laisseraient plutôt lapider que de reconnaître l'excès où leur précipitation les a fait tomber.

A préſent on ne penſe à Paris qu'au ſacre de Reims; y eût-il mille d'Étallonde, on ne les écouterait pas. On a les yeux ſur les ôtages de la ſainte Ampoule; on veut ſavoir qui portera la couronne, qui le ſceptre, qui le globe, & qui le ſoir le bougeoir du roi : ce ſont des choſes bien plus attrayantes que de juſtifier un innocent. Vos conſeillers de grand'chambre penſeront ainſi, & Voltaire, le protecteur de l'innocence ſans pouvoir la ſauver, muni des conſultations les plus intègres, n'aura de reſſource que de flétrir dans ſes écrits, lus de l'Europe entière, les bourreaux de La Barre & de ſes compagnons.

J'écarte de ma mémoire ces horreurs & ces atrocités qui inſpirent une mélancolie ſombre, pour vous parler d'une matière plus agréable. Le Kain va venir ici cet été; & je lui verrai repréſenter vos tragédies. C'eſt une fête pour moi Nous avons eu l'année paſſée Aufreſne, dont le jeu noble, ſimple & vrai m'a fort contenté. Il faudra voir ſi les efforts de l'art ſurpaſſent dans Le Kain ce que la nature a produit dans l'autre. Mais, avant d'en venir là, j'aurai trois cents lieues à faire en parcourant différentes provinces. A mon retour j'aurai le plaiſir de vous écrire pour ſavoir des nouvelles du patriarche de Ferney, pour lequel le ſolitaire de Sans-Souci ne ceſſe de faire des vœux. *Vale.*

LETTRE

LETTRE CCCCXXVII.

Du Roi.

Ce 17 mai 1775.

CInq cents milles de France que j'ai parcourus en quatre semaines me serviront d'excuse de vous devoir réponse à trois lettres, dont deux arrivèrent le moment avant mon départ & la dernière à mon retour. Je vous réponds selon les dates.

Le portrait que vous avez reçu est l'ouvrage de madame Terbusch, qui pour ne point avilir son pinceau, a rajusté des grâces de la jeunesse ma figure éraillée. Vous savez qu'il suffit d'être quelque chose pour ne pas manquer de flatteurs ; les peintres entendent ce métier tout comme les courtisans les plus raffinés.

L'artiste qu'Apollon inspire,
S'il veut par ses talens orner votre château,
Doit en imitant l'art dont vous savez écrire,
Anoblir les objets & peindre tout en beau.

Certainement ni le portrait ni l'original ne méritent qu'on se jette à leurs pieds. Si cependant l'affaire de Morival dépendait de moi seul, il y a long-temps qu'elle serait terminée à sa satisfaction. J'ai douté, vous le savez, que l'on parvînt à fléchir des juges, qui pour qu'on les croie infaillibles ne réforment jamais leur

jugement. Les formalités du parlement, & les bigots, dont le nombre eſt plus conſidérable en France qu'en Allemagne, m'ont paru des obſtacles invincibles pour réhabiliter Morival dans ſa patrie. Je vous ai promis d'être ſa dernière reſſource, & je vous tiendrai parole: il n'a qu'à venir ici, il aura brevet & penſion de capitaine ingénieur, métier dans lequel il trouvera occaſion de ſe perfectionner ici, & le fanatiſme frémira vainement de dépit, en voyant que Voltaire & moi, pauvre individu, nous ſauvons de ſes griffes un jeune garçon qui n'a pas obſervé le *punctilio* & le cérémonial eccléſiaſtique.

Vous me faites trembler en m'annonçant vos maladies. Je crains pour votre nièce que je ne connais point, mais que je regarde comme un ſecours indiſpenſable pour vous dans votre retraite. Je ſuis encore accablé d'affaires; dans une couple de jours je ſerai au courant & pourrai m'entretenir plus librement avec vous. Votre impératrice ſe ſignale à Moſcou par ſes bienfaits & par la douceur dont elle traite le reſte des adhérens de Pugatſchew: c'eſt un bel exemple pour les ſouverains; j'eſpère, plus que je ne le crois, qu'il ſera imité. Adieu, mon cher Voltaire, conſervez un homme que toute l'Europe trouverait à dire, moi ſur-tout, s'il n'exiſtait plus; & n'oubliez pas le ſolitaire de Sans-Souci.

LETTRE CCCCXXVIII.

De M. de Voltaire.

Ce 21 juin 1775.

Sire,

Tandis que V. M. fait probablement manœuvrer trente ou quarante mille guerriers, je crois ne pouvoir mieux prendre mon temps pour lui préſenter la bataille de Rosbach, deſſinée par d'Étallonde.

Il brûle d'envie de ſe trouver à une pareille bataille. La bonté extrême que vous avez eue de nous envoyer la conſultation de vos premiers magiſtrats, ne lui laiſſe d'autre idée que de verſer ſon ſang pour votre ſervice; la reconnaiſſance qu'il vous doit, & l'honneur d'être au nombre de vos officiers, l'emporte ſur tous les autres projets: il ne veut plus aucune grâce en France; il en était déjà bien dégoûté; vos dernières bontés ferment ſon cœur à tout autre objet que celui de mourir pruſſien; il voudrait au moins paraître parmi les braves gens dont V. M. fait des revues. On lui a dit que ſon régiment pourrait bien faire l'exercice en votre préſence cette année; à cette nouvelle, je crois voir un amant à qui ſa maîtreſſe a donné un rendez-vous; il ne me parle que de ſon départ, je ne puis le retenir. J'ai beau lui

dire qu'il n'a point reçu d'ordre & qu'il faut attendre; il dit qu'il n'attendra rien. Je ne suis pas fait pour contredire les grandes passions, & sur-tout une passion si belle. S'il retourne à Vésel dans quelques jours, il ne me reste, Sire, qu'à me jeter à vos pieds du fond de ma retraite & du bord de mon tombeau, à remercier V. M. de ce qu'elle a daigné faire pour lui, & à me flatter qu'elle voudra bien l'honorer des emplois dont elle le croira capable; il n'y a qu'un héros philosophe qui puisse être servi par un tel officier.

Ma lettre arrivera peut-être mal-à-propos au milieu de vos immenses occupations, mais les plus petites affaires vous sont présentes comme les grandes. M. de Catinat disait que son héros était celui qui jouerait une partie de quilles au sortir d'une bataille gagnée ou perdue. Vous ne jouez point aux quilles; vous faites des vers un jour de bataille; vous prenez votre flûte, lorsque vos tambours battent aux champs; vous daignez m'écrire des choses charmantes, en fesant une promotion d'officiers généraux. Je vous admire de toutes les façons, &, en vous admirant, j'attends tout de votre grand cœur.

On mande que le sacre du roi très-chrétien n'a pas été aussi brillant que l'espéraient les Français, accoutumés à la magie de Servandoni & à la musique de Gluck. C'est un spectacle bien étrange que ce sacre. *On fait cou-*

cher tout de son long un pauvre roi en chemise devant des prêtres, qui lui font jurer de maintenir tous les droits de l'Église, & on ne lui permet d'être vêtu que lorsqu'il a fait son serment. Il y a des gens qui prétendent que c'est aux rois à se faire prêter serment par les prêtres; il me semble que Fréderic-le-Grand en use ainsi en Silésie & dans la Prusse occidentale.

Je fais serment, Sire, devant votre portrait, que mon cœur sera votre sujet tant que j'aurai un reste de vie.

LETTRE CCCCXXIX.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 7 juillet 1775.

Sire,

Morival s'occupait à mesurer le lac de Genève, & à construire sur ses bords une citadelle imaginaire, lorsque je lui ai appris qu'il pourrait en tracer de réelles dans la Prusse occidentale ou dans vos autres États. Il a senti vos bienfaits, avec une respéctueuse reconnaissance égale à sa modestie. Vous êtes son seul roi, son seul bienfaiteur. Puisque vous permettez qu'il vienne se jeter à vos pieds dans Potsdam, voudriez-vous bien avoir la bonté de me dire à qui il faudra qu'il s'adresse pour être présenté à V. M.

Permettez que je me joigne à lui dans la

reconnaissance dont il ne cessera d'être pénétré ; je ne peux pas aspirer, comme lui, à l'honneur d'être tué sur un bastion ou sur une courtine ; je ne suis qu'un vieux poltron fait pour mourir dans mon lit. Je n'ai que de la sensibilité, & je la mets toute entière à vous admirer & à vous aimer.

Votre alliée l'impératrice Catherine fait, comme vous, de grandes choses. Elle fait surtout du bien à ses sujets ; mais le roi de France l'emporte sur tous les rois, puisqu'il fait des miracles. Il a touché à son sacre deux mille quatre cents malades d'écrouelles, & il les a sans doute guéris. Il est vrai qu'il y eut une des maîtresses de Louis XIV, qui mourut de cette maladie, quoiqu'elle eût été très bien touchée, mais un tel cas est très-rare.

V. M. avait eu la bonté de me mander qu'après ses revues elle se délasserait un moment à entendre Le Kain & Aufresne ; mais je vois bien que vos héros guerriers qui marchent sous vos drapeaux l'emportent sur vos héros de théâtre. V. M. les passe en revue dans quatre cents lieues de pays pendant un mois. C'était à peu-près avec cette rapidité qu'un de vos prédécesseurs, nommé Jules-César, parcourait notre petit pays des Velches. Il fesait des vers aussi ce Jules ou Julius, car les véritablement grands hommes font de tout.

Je suis plus que jamais l'adorateur & l'ad-

mirateur des gens de ce caractère, qui sont en si petit nombre.

Agréez, Sire, avec bonté, le profond respect, la reconnaissance & l'attachement inviolable de ce vieux malade du Mont-Jura.

LETTRE CCCCXXX.

Du Roi.

Potsdam, ce 12 juillet 1775.

VOus croyez, mon cher patriarche, que j'ai toujours l'épée au vent. Cependant votre lettre m'a trouvé la plume à la main, occupé à corriger d'anciens Mémoires que vous vous ressouviendrez peut-être d'avoir vus autrefois peu corrects & peu soignés. Je lèche mes petits, je tâche de les polir (*a*). Trente années de différence rendent plus difficile à se satisfaire: & quoique cet ouvrage soit destiné à demeurer enfoui pour toujours dans quelqu'archive poudreuse, je ne veux pourtant pas qu'il soit mal fait. En voilà assez pour mes occupations.

Quant à Morival d'Étallonde, je vois bien que vos bonnes intentions n'ont pas été suffisantes pour déraciner les préjugés du fanatisme

---

(*a*) Ce sont l'*Histoire de mon Temps* & l'*Histoire de la Guerre de sept Ans*, qui forment les quatre premiers Volumes de cette Collection.

des têtes de vos préſidens-à-mortier. Il eſt plus difficile de faire entendre raiſon à un docteur en droit que de compoſer la Henriade. Si Morival ne veut pas faire amende honorable le cierge au poing, il peut venir ici ; je le placerai dans le génie, à votre recommandation. Il vaut mieux étudier Vauban & Cohorn que de s'avilir, ſur-tout lorſqu'on eſt innocent. Il me ſemble que les progrès de la raiſon ſe font ſentir plus rapidement en Allemagne qu'en France. La raiſon en eſt, que beaucoup d'eccléſiaſtiques & d'évêques catholiques en Allemagne commencent à avoir honte de leurs ſuperſtitieux uſages, au-lieu qu'en France le clergé fait corps de l'État ; & toute grande compagnie reſte attachée aux anciens uſages, quand même elle en connaît l'abus.

On n'a parlé ici que du ſacre de Reims, des cérémonies bizarres qui s'y obſervent, & de la ſainte Ampoule, dont l'hiſtoire eſt digne des Lapons. Un prince ſage & éclairé pourrait abolir & la ſainte Ampoule & le ſacre même.

J'ai vu ici deux jeunes Français bien aimables: l'un eſt un M. de Laval Montmorency, & l'autre un Clermont Gallerande. Ce dernier ſur-tout a de la vivacité d'eſprit, à laquelle eſt jointe une conduite meſurée & ſage. Au-lieu d'aſſiſter au ſacre, ils voyagent. Ils ont été avec moi en Pruſſe, d'où ils ſe ſont rendus à Varſovie dans le deſſein d'aller à Vienne.

Le Kain eft venu ici ; il jouera Œdipe, Orofmane & Mahomet. Je fais qu'il a été à Ferney : il fera obligé de me conter tout ce qu'il fait & ne fait pas de celui qui rend ce bourg fi célèbre. J'ai vu jouer Aufrefne l'année paffée. Je vous dirai auquel des deux je donne la préférence, quand j'aurai vu jouer celui-ci.

J'ai toute la maifon pleine de nièces, de neveux & de petits-neveux : il faut leur donner des fpectacles qui les dédommagent de l'ennui qu'ils peuvent gagner en la compagnie d'un vieillard. Il faut fe rendre juftice & fe rendre fupportable à la jeuneffe. Ceci me regarde. Vous aurez le privilège exclufif de ne jamais vieillir ; & quand même quelques infirmités attaquent votre corps, votre efprit triomphe de leurs atteintes, & femble acquérir tous les jours des forces nouvelles.

Que Minerve & Apollon, que les Mufes & les Grâces veillent fur leur plus bel ouvrage, & qu'ils confervent encore long-temps celui dont des fiècles ne pourraient réparer la perte. Voilà les vœux que l'hermite de Sans-Souci fait pour le patriarche de Ferney. *Vale.*

LETTRE CCCCXXXI.

Du Roi.

Potsdam, ce 24 juillet 1775.

JE viens de voir Le Kain. Il a été obligé de me dire comme il vous a trouvé, & j'ai été bien aife d'apprendre de lui que vous vous promenez dans votre jardin, que votre fanté eft affez bonne, & que vous avez encore plus de gaieté dans votre converfation que dans vos ouvrages. Cette gaieté que vous confervez, eft la marque la plus sûre que nous vous pofféderons encore long-temps. Ce feu élémentaire, ce principe vital, eft le premier qui s'affaiblit lorfque les années minent & fapent la méchanique de notre exiftence. Je ne crains donc plus maintenant que le trône du Parnaffe devienne fi-tôt vacant; je vous nommerai hardiment mon exécuteur teftamentaire: ce qui me fait grand plaifir.

Le Kain a joué les rôles d'Œdipe, de Mahomet & d'Orofmane: pour l'Œdipe nous l'avons entendu deux fois. Ce comédien eft très-habile; il a un bel organe, il fe préfente avec dignité, il a le gefte noble, & il eft impoffible d'avoir plus d'attention pour la pantomime qu'il en a. Mais vous dirai-je naïvement l'impreffion qu'il a faite fur moi? Je le voudrais un peu moins outré, & alors je le croirais parfait.

L'année paſſée j'ai entendu Aufreſne : peut-être lui faudrait-il un peu du feu que l'autre a de trop. Je ne conſulte en ceci que la nature, & non ce qui peut être en uſage en France. Cependant je n'ai pu retenir mes larmes ni dans Œdipe, ni dans Zaïre : c'eſt qu'il y a des morceaux ſi touchans dans la dernière, & de ſi terribles dans la première, qu'on s'attendrit dans l'une, & qu'on frémit dans l'autre. Quel bonheur pour le patriarche de Ferney d'avoir produit ces chef-d'œuvres, & d'avoir formé celui dont l'organe les rend ſi ſupérieurement ſur la ſcène !

Il y a eu beaucoup de ſpectateurs à ces repréſentations : ma ſœur Amélie, la princeſſe Ferdinand, la landgrave de Heſſe, & la princeſſe de Wirtemberg votre voiſine, qui eſt venue ici de Montbelliard pour entendre Le Kain. Ma nièce de Montbelliard m'a dit qu'elle pourrait bien entreprendre un jour le voyage de Ferney pour voir l'auteur dont les ouvrages ſont les délices de l'Europe. Je l'ai fort encouragée à ſatisfaire cette digne curioſité. Oh, que les belles-lettres ſont utiles à la ſociété ! Elles délaſſent de l'ouvrage de la journée, elles diſſipent agréablement les vapeurs politiques qui entêtent, elles adouciſſent l'eſprit, elles amuſent juſqu'aux femmes, elles conſolent les affligés, & ſont enfin l'unique plaiſir qui reſte à ceux que l'âge a courbés ſous ſon faix, & qui ſe

trouvent heureux d'avoir contracté ce goût dès leur jeunesse.

Nos Allemands ont l'ambition de jouir à leur tour des avantages des beaux arts : ils s'efforcent d'égaler Athènes, Rome, Florence & Paris. Quelqu'amour que j'aie pour ma patrie, je ne saurais dire qu'ils réussissent jusqu'ici ; deux choses leur manquent, la langue & le goût. La langue est trop verbeuse : la bonne compagnie parle français, & quelques cuistres de l'école & quelques professeurs ne peuvent lui donner la politesse & les tours aisés qu'elle ne peut acquérir que dans la société du grand monde. Ajoutez à cela la diversité des idiomes ; chaque province soutient le sien : & jusqu'à présent rien n'est décidé sur la préférence. Pour le goût, les Allemands en manquent sur tout ; ils n'ont pas encore pu imiter les auteurs du siècle d'Auguste : ils font un mélange vicieux du goût romain, anglais, français & tudesque ; ils manquent encore de ce discernement fin qui saisit les beautés où il les trouve, & fait distinguer le médiocre du parfait, le noble du sublime, & les appliquer chacun à leurs endroits convenables. Pourvu qu'il y ait beaucoup d'r dans les mots de leur poésie, ils croient que leurs vers sont harmonieux ; & pour l'ordinaire ce n'est qu'un galimatias de termes ampoulés. Dans l'histoire, ils n'omettraient pas la moindre circonstance, quand même elle serait inutile.

Leurs meilleurs ouvrages ſont ſur le droit public. Quant à la philoſophie, depuis le génie de Leibnitz, & la groſſe monade de Wolf, perſonne ne s'en mêle plus. Ils croient réuſſir au théâtre ; mais juſqu'ici rien de parfait n'a paru. L'Allemagne eſt actuellement comme était la France du temps de François I. Le goût des lettres commence à ſe répandre : il faut attendre que la nature faſſe naître de vrais génies, comme ſous les miniſtères des Richelieu & des Mazarin. Le ſol qui a produit un Leibnitz en peut produire d'autres.

Je ne verrai pas ces beaux jours de ma patrie, mais j'en prévois la poſſibilité. Vous me direz que cela peut vous être très-indifférent, & que je fais le prophète tout à mon aiſe en étendant, le plus que je le peux, le terme de ma prédiction. C'eſt ma façon de prophétiſer, & la plus ſûre de toutes, puiſque perſonne ne me donnera le démenti.

Pour moi je me conſole d'avoir vécu dans le ſiècle de Voltaire ; cela me ſuffit. Qu'il vive, qu'il digère, qu'il ſoit de bonne humeur, & ſur-tout qu'il n'oublie pas le ſolitaire de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCXXXII.

Du Roi.

Potsdam, ce 27 juillet 1775.

JE pars dans quinze jours pour faire la tournée de la Siléſie : je ne peux être de retour que le 6 de ſeptembre. Si Morival veut ſe rendre vers ce temps-ci, il pourra s'adreſſer au colonel Cocceji, qui me le préſentera. J'ai ſaiſi avec empreſſement cette occaſion de vous faire plaiſir, & en même temps de fixer le ſort d'un homme qu'une étourderie de jeuneſſe a perdu pour jamais dans ſa patrie. Comme les hommes abuſent de tout, les loix qui devaient conſtater la ſûreté & la liberté des peuples, infectées en France du poiſon du fanatiſme, ſont devenues cruelles & barbares. Mais la France eſt un pays civiliſé ! Comment concilier un pareil contraſte ?

Comment ce ſol qui a produit des de Thou, des Gaſſendi, des Deſcartes, des Fontenelle, des Voltaire, des d'Alembert, a-t-il produit des furieux aſſez imbécilles pour condamner à mort des jeunes gens qui ont manqué de faire la révérence devant la ſtatue d'un garçon charpentier juif ? La poſtérité trouvera cette énigme plus difficile à deviner que celle du ſphinx qu'Œdipe expliqua. Je vous avoue de même que la ſainte Ampoule & ſes ôtages, & la gué-

rifon des écrouelles, ne font guère honneur au dix-huitième fiècle.

On parlait ces jours derniers de ces foi-difant miracles opérés par les rois très-chrétiens, & milord Maréchal conta que pendant fa miffion en France il y avait vu des étrangers qui lui paraiffaient Efpagnols; que par attachement pour cette nation, où il avait paffé une partie de fa vie, il leur avait demandé ce qu'ils venaient faire à Paris; que l'un d'eux lui répondit: Nous avons fu, monfieur, que le roi de France a le don de guérir les écrouelles, nous fommes venus pour nous faire toucher par fa majefté; mais, pour notre malheur, nous avons appris qu'il eft actuellement en péché mortel, & nous voilà obligés de nous en retourner infructueufement.

Vous aurez déjà reçu une longue lettre au fujet de Le Kain. Il doit partir dans peu pour jouer à Verfailles une tragédie de M. Guibert, le tacticien. Je n'ai point vu ce drame. Le Kain prétend que la reine de France protège la pièce; ce qui doit en affurer le fuccès. Ce M. Guibert veut aller à la gloire par tous les chemins; recueillir les applaudiffemens des armées, des théâtres & des femmes, c'eft un moyen fûr d'aller à l'immortalité.

Sans doute que ce qu'il a vu à Ferney, l'a encouragé dans cette carrière périlleufe, où, de mille qui l'enfilent, un feul à peine rem-

porte la palme. Il eſt louable de ſe propoſer de grands exemples & un grand but : & M. Guibert en retirera infailliblement quelqu'avantage. On ne connaît ſes propres talens qu'après en avoir fait l'eſſai.

Vos preuves ſont faites depuis long-temps ; il ne vous faut qu'un peu ménager l'huile de la lampe, pour qu'elle brûle long-temps encore. C'eſt à quoi je m'intéreſſe plus que madame Denis & votre ménagère Suiſſe qui vous fait quitter l'ouvrage quand elle craint qu'il ne nuiſe à votre ſanté. Elles n'ont qu'une idée confuſe de ce que vaut le patriarche de Ferney, & j'en ai une préciſe. Pour trouver un Voltaire dans l'antiquité, il faut raſſembler le mérite de cinq ou ſix grands hommes : d'un Cicéron, d'un Virgile, d'un Lucien & d'un Salluſte ; & dans la renaiſſance des lettres, c'eſt la même choſe : il faut englober un Guichardin, un Taſſe, un Arétin, un Dante, un Arioſte, & encore ce n'eſt pas aſſez : dans le ſiècle de Louis XIV, il manquera toujours pour l'épopée quelqu'un qui rende l'aſſemblage complet.

Voilà comme on penſe de vous ſur les bords de la Mer-Baltique, où l'on vous rend plus de juſtice que dans votre ingrate patrie.

N'oubliez pas ces bons Germains qui ſe ſouviennent toujours avec plaiſir de vous avoir poſſédé autrefois, & qui vous célèbrent autant qu'il eſt en eux. *Vale.*

P. S.

P. S. Je viens de recevoir la *Diatribe à l'auteur des Éphémérides.* On dit que cet ouvrage vient de Ferney ; & je crois y reconnaître l'auteur, au style qu'il ne saurait déguiser.

LETTRE CCCCXXXIII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 29 juillet 1775.

SIRE,

IL n'y a point de vertu ; soit tranquille ; soit agissante, soit douce, soit fière, soit humaine, soit héroïque ; qui ne soit à votre usage. Vous voilà occupé du soin d'amuser votre famille après avoir donné une cinquantaine de batailles. Vous faites paraître devant vous Le Kain & Aufresne. Paul Émile disait que le même esprit servait à ordonner une fête, & à battre le roi Persée. Vous êtes supérieur à tout dans la guerre & dans la paix.

Je vous remercie de vouloir bien occuper un petit coin de votre immensité à protéger d'Étallonde Morival, & à réparer le crime de ses assassins, cela était digne de V. M. Le grand Julien, le premier des hommes après Marc-Aurèle, en usait à peu-près ainsi : & d'ailleurs il ne vous valait pas.

La bonté que vous avez pour Morival est

un grand exemple que vous donnez à notre nation. Elle commence à se débarbouiller : presque tout notre ministère est composé de philosophes. L'abbé Galliani a soutenu que Rome ne pourrait jamais reprendre un peu de splendeur, que quand il y aurait un pape athée. Du moins, il est bien certain qu'un athée, successeur de S. Pierre, vaudrait beaucoup mieux qu'un pape superstitieux.

Nous espérons en France que la philosophie qui est auprès du trône sera bientôt dessus ; mais ce n'est qu'une espérance : elle est souvent trompeuse. Il y a tant de gens intéressés à soutenir l'erreur & la sottise, il y a tant de dignités & de richesses attachées à ce métier, qu'il est à craindre que les hypocrites ne l'emportent toujours sur les sages. Votre Allemagne, elle-même, n'a-t-elle pas fait des souverains de vos principaux ecclésiastiques ? quel est l'électeur & l'évêque parmi vous qui prendra le parti de la raison contre une secte qui lui donne quatre ou cinq millions de rente ? Il faudrait bouleverser la terre entière pour la mettre sous l'empire de la philosophie. La seule ressource qui reste donc aux sages, c'est d'empêcher que les fanatiques ne deviennent trop dangereux : c'est ce que vous faites par la force de votre génie, & par la connaissance que vous avez des hommes.

Vivez long-temps, Sire, & donnez de nouveaux exemples à la terre.

Des gazettes ont dit que Poelnitz était mort, c'eſt dommage ; cela me fait craindre pour milord Maréchal qui vaut mieux que lui, & qui ne s'éloigne pas de ſon âge. Pour moi, je ſuis ſoutenu par les conſolations que vous daignez me donner : & ma plus grande, en mourant, ſera de ſonger que je vous laiſſe dans le monde plein de vie & de gloire.

Je ſupplie V. M. de daigner me mander, ſi je dois renvoyer Morival à Véſel ou l'adreſſer à Potsdam.

Qu'elle daigne agréer mes remerciemens, mon admiration & mon reſpect.

LETTRE CCCCXXXIV.

De M. de Voltaire.

Ce 3 auguſte 1775.

LE Kain dans vos jours de repos
Vous donne une volupté pure ;
On le prendrait pour un héros :
Vous les aimez même en peinture.
C'eſt ainſi qu'Achille enchanta
Les beaux jours de votre jeune âge ;
Marc-Aurèle enfin l'emporta ;
Chacun ſe plaît dans ſon image.

Le plus beau des ſpectacles, Sire, eſt de voir un grand homme entouré de ſa famille, quitter un moment tous les embarras du trône

pour entendre des vers, & en faire le moment d'après de meilleurs que les nôtres. Il me paraît que vous jugez très-bien l'Allemagne, & cette foule de mots qui entrent dans une phrase, & cette multitude de syllabes qui entrent dans un mot, & ce goût qui n'est pas plus formé que la langue ; les Allemands sont à l'aurore : ils seraient en plein jour, si vous aviez daigné faire des vers tudesques.

C'est une chose assez singulière que Le Kain & mademoiselle Clairon soient tous deux à la fois auprès de la maison de Brandebourg. Mais tandis que le talent de réciter du français vient obtenir votre indulgence à Sans-Souci, Gluck vient nous enseigner la musique à Paris. Nos Orphées viennent d'Allemagne, si nos Roscius vous viennent de France. Mais la philosophie, d'où vient-elle ? de Potsdam, Sire, où vous l'avez logée, & d'où vous l'avez envoyée dans la plus grande partie de l'Europe.

Je ne sais pas encore si notre roi marchera sur vos traces, mais je sais qu'il a pris pour ses ministres des philosophes, à un seul près qui a le malheur d'être dévot (a).

Nous perdons le goût, mais nous acquérons la pensée ; il y a sur-tout un M. Turgot, qui serait digne de parler avec V. M. Les prêtres sont au désespoir. Voilà le commencement d'une

(a) M. de Mui.

grande révolution. Cependant on n'ose pas encore se déclarer ouvertement ; on mine en secret le vieux palais de l'imposture fondé depuis 1775 années : si on l'avait assiégé dans les formes, on aurait cassé hardiment l'infame arrêt qui ordonna l'assassinat du chevalier de La Barre & de Morival. On en rougit, on en est indigné, mais on s'en tient là, on n'a pas eu le courage de condamner ces exécrables juges à la peine du talion. On s'est contenté d'offrir une grâce, dont nous n'avons point voulu. Il n'y a que vous de vraiment grand. Je remercie V. M. avec des larmes d'attendrissement & de joie. J'ai demandé à V. M. ses derniers ordres, & je les attends pour renvoyer à ses pieds ce Morival, dont j'espère qu'elle sera très-contente.

Daignez conserver vos bontés pour ce vieillard qui ne se porte pas si bien que Le Kain le dit.

LETTRE CCCCXXXV.

Du Roi.

Potsdam, ce 13 auguste 1775.

C'Est à vous qu'il faut attribuer tout le bien qu'on aurait voulu faire à Morival. Le protecteur des Calas & des Sirven méritait de réussir de même en faveur du premier. Vous avez eu

le rare avantage de réformer, de votre retraite, les sentences cruelles des juges de votre patrie, & de faire rougir ceux qui, placés près du trône, auraient dû vous prévenir. Pour moi, je me borne dans mon pays à empêcher que le puissant n'opprime le faible, & d'adoucir les sentences qui quelquefois me paraissent trop rigoureuses. Cela fait une partie de mes occupations. Lorsque je parcours les provinces, tout le monde vient à moi; j'examine par moi-même & par d'autres toutes les plaintes, & je me rends utile à des personnes dont j'ignorais l'existence avant d'avoir reçu leurs mémoires. Cette révision rend les juges plus attentifs, & prévient les procédés trop durs & trop rigoureux.

Je félicite votre nation du bon choix que Louis XVI a fait de ses ministres. *Les peuples*, a dit un ancien, *ne seront heureux que lorsque les sages seront rois*. Vos ministres, s'ils ne sont pas rois tout-à-fait, en possèdent l'équivalent en autorité. Votre roi a les meilleures intentions : il veut le bien; rien n'est plus à craindre pour lui que ces pestes de cours qui tâcheront de le corrompre & de le pervertir avec le temps. Il est bien jeune; il ne connaît pas les ruses & les raffinemens dont les courtisans se serviront pour le faire tourner à leur gré, afin de satisfaire leur intérêt, leur haine & leur ambition. Il a été dans son enfance à l'école du fanatisme & de l'imbécillité:

cela doit faire appréhender qu'il manque de résolution pour examiner par lui-même ce qu'on lui a appris à adorer ftupidement.

Vous avez prêché la tolérance : après Bayle, vous êtes fans contredit un des fages qui ait fait le plus de bien à l'humanité. Mais fi vous avez éclairé tout le monde, ceux que leur intérêt attache à la fuperftition, ont rejeté vos lumières ; & ceux-là dominent encore fur les peuples.

Pour moi, en fidèle difciple du patriarche de Ferney, je fuis actuellement en négociation avec mille familles mahométanes, auxquelles je procure des établiffemens & des mofquées dans la Pruffe occidentale. Nous aurons des ablutions légales, & nous entendrons chanter *hilli*, *halla*, fans nous fcandalifer. C'était la feule fecte qui manquât dans ce pays.

Le vieux Poelnitz eft mort comme il a vécu, c'eft-à-dire en frippönnant encore la veille de fon décès. Perfonne ne le regrette que fes créanciers. Pour notre refpectable & bon milord, il fe porte à merveille ; fon ame honnête eft gaie & contente. Je me flatte que nous le conferverons encore long-temps. Sa douce philofophie ne l'occupe que du bien. Tous les Anglais qui paffent ici, vont chez lui en pélerinage. Il loge vis-à-vis de Sans-Souci, aimé & eftimé de tout le monde. Voilà une heureufe vieilleffe.

Tout ce que vous dites de nos évêques Teutons n'eſt que trop vrai. Ce ſont des porcs engraiſſés des dîmes de Sion. Mais vous ſavez auſſi que dans le ſaint Empire Romain, l'ancien uſage, la bulle d'or, & telles autres antiques ſottiſes, font reſpecter les abus établis. On les voit : on lève les épaules, & les choſes continuent leur train.

Si l'on veut diminuer le fanatiſme, il ne faut pas d'abord toucher aux évêques ; mais ſi l'on parvient à diminuer les moines, ſur-tout les ordres mendians, le peuple ſe refroidira ; celui-là moins ſuperſtitieux permettra aux puiſſances de ranger les évêques ſelon qu'il conviendra au bien de leurs États. C'eſt la ſeule marche à ſuivre. Miner ſourdement & ſans bruit l'édifice de la déraiſon, c'eſt l'obliger à s'écrouler de lui-même. Le pape, vu la ſituation où il ſe trouve, eſt obligé de donner des brefs & des bulles tels que ſes chers fils les exigent de lui. Ce pouvoir fondé ſur le crédit idéal de la foi, perd à meſure que celle-ci diminue. S'il ſe trouve à la tête des nations quelques miniſtres au-deſſus des préjugés vulgaires, le ſaint-père fera banqueroute. Déjà ſes lettres de change & ſes billets au porteur ſont à demi-décrédités. Sans doute que la poſtérité jouira de l'avantage de pouvoir penſer librement, qu'elle ne verra point, comme nous, des horreurs telles qu'en a produit Toulouſe, Abbeville, &c. Les Mo-

rival de cet heureux ſiècle n'auront point à craindre les barbaries exercées ſur les Morival d'aujourd'hui. Vous n'avez qu'à me l'envoyer directement ici : je le conſidère comme une victime échappée au glaive du ſacrificateur, ou, pour mieux dire, du bourreau.

Je pars pour la Siléſie. Je ne pourrai être de retour ici que le 4 ou le 5 du mois prochain : ainſi il aura tout le temps d'arranger ſon voyage. Dans quelque lieu que je me trouve, mes vœux ſeront les mêmes pour le patriarche de Ferney, & faute de pouvoir l'entendre, chemin feſant, je m'entretiendrai avec ſes ouvrages. *Vale.*

P. S. Vous voyagerez avec moi ſans vous en appercevoir, & vous me ferez plaiſir ſans qu'il vous en coûte, & je vous bénirai en chemin comme de coutume.

LETTRE CCCCXXXVI.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 31 auguſte 1775.

Sire,

Je renvoie aujourd'hui aux pieds de V. M. votre brave & ſage officier d'Étallonde Morival, que vous avez daigné me confier pendant dix-huit mois. Je vous réponds qu'on ne lui trouvera pas à Potsdam l'air évaporé & avanta-

geux de nos prétendus marquis Français. Sa conduite, & ſon application continuelle à l'étude de la tactique & à l'art du génie, ſa circonſpection dans ſes démarches & dans ſes paroles, la douceur de ſes mœurs, ſon bon eſprit, ſont d'aſſez fortes preuves contre la démence auſſi exécrable qu'abſurde de la ſentence de trois juges de village, qui le condamna, il y a dix ans, avec le chevalier de La Barre, à un ſupplice que les Buſiris n'auraient pas oſé imaginer.

Après ces Buſiris d'Abbeville il trouve en vous un Solon. L'Europe ſait que le héros de la Pruſſe a été ſon légiſlateur; & c'eſt comme légiſlateur que vous avez protégé la vertu livrée aux bourreaux par le fanatiſme. Il eſt à croire qu'on ne verra plus en France de ces atrocités affreuſes, qui ont fait juſqu'ici un contraſte ſi étrange & ſi fréquent avec notre légèreté; on ceſſera de dire : *Le peuple le plus gai eſt le plus barbare.*

Nous avons un miniſtère très-ſage, choiſi par un jeune roi non moins ſage & qui veut le bien. C'eſt ce que V. M. remarque dans ſa dernière lettre du 13. La plupart de nos fautes & de nos malheurs ſont venus juſqu'ici de notre aſſerviſſement à d'anciennes coutumes honorées du nom de loix, malgré notre amour pour la nouveauté. Notre juriſprudence criminelle, par exemple, eſt preſque toute fondée ſur ce

qu'on appelle *le droit canon*, & ſur les anciennes procédures de l'inquiſition. Nos loix ſont un mélange de l'ancienne barbarie mal corrigée par de nouveaux réglemens. Notre gouvernement a toujours été juſqu'à préſent ce qu'eſt la ville de Paris, un aſſemblage de palais & de mazures, de magnificence & de misères, de beautés admirables & de défauts dégoûtans. Il n'y a qu'une ville nouvelle qui puiſſe être régulière.

V. M. daigne me mander qu'elle daigne voyager avec mes faibles ouvrages. Je voudrais bien être à leur place malgré mes quatre-vingt-deux ans. Je ſuis obligé de vous dire que pluſieurs de ces enfans qu'on baptiſe de mon nom, ne ſont pas de moi. Je ſais que vous avez une édition de Lauſanne en quarante-deux volumes, entrepriſe par deux magiſtrats & deux prêtres qui ne m'ont jamais conſulté. Si par haſard le vingt-troiſième volume tombait ſous votre main, vous y verriez une trentaine de petites pièces de vers tout-à-fait dignes du cocher de Vertamon. On n'eſt pas obligé d'avoir autant de goût à Lauſanne qu'à Potsdam.

Ce qui eſt de moi ne mérite guère plus vos regards. La manie des éditeurs m'a enſeveli dans des monceaux de papier. Ces gens-là ſe ruinent par excès de zèle. Je leur ai écrit cent fois qu'on ne va pas à la poſtérité avec un ſi lourd bagage. Ils n'en ont tenu compte, ils

ont défiguré vos lettres & les miennes qui ont couru dans le monde. Me voilà en in-folio rongé des rats & des vers comme un père de l'Église.

V. M. verra donc mes éternelles querelles avec les Larcher, & frère Nonotte, & frère Fréron, & frère Paulian, ces illuftres ex-jéfuites. Ces belles difputes doivent étrangement ennuyer le vainqueur de tant de nations & l'hiftorien de fa patrie. Les jéfuites m'ont déclaré la guerre dans le temps même que vos frères les rois de France & d'Efpagne les puniffaient. C'étaient des foldats difperfés après leur défaite, qui volaient un pauvre paffant pour avoir de quoi vivre.

Les jéfuites devaient me perfécuter en confcience ; car, avant qu'on les chafsât de France & d'Efpagne, je les avais chaffés de mon voifinage. Ils s'étaient emparés, fur la frontière de Berne, du bien de fept gentilshommes, nommés meffieurs de Craffi, tous frères, tous au fervice du roi de France, tous mineurs, tous très-pauvres. J'eus le bonheur de configner l'argent néceffaire pour les faire rentrer dans leur terre ufurpée par les jéfuites. S. Ignace ne m'a point pardonné cette impiété. Depuis ce temps Fréron refait la Henriade avec La Beaumelle. Paulian écrit contre l'empereur Julien & contre moi. Nonotte m'accufe en deux gros volumes d'avoir trouvé mauvais que le

grand Constantin ait autrefois assassiné son beau-père, son beau-frère, son neveu, son fils & sa femme. J'ai eu la faiblesse de répondre quelquefois à ces animaux-là; les éditeurs ont eu la sottise de réimprimer ces pauvretés dont personne ne se soucie.

Je prie V. M. de faire de ces fatras ce que je lui ai vu faire de tant de livres; elle prenait des ciseaux, coupait toutes les pages qui l'ennuyaient, conservait celles qui pouvaient l'amuser, & réduisait ainsi trente volumes à un ou deux; méthode excellente pour nous guérir de la rage de trop écrire.

Voilà donc, Sire, le baron de Poelnitz mort; il écrivait aussi. C'est par-là qu'il faut que nous finissions tous, les Fréron, les Nonotte & moi. Il n'en restera rien du tout. Il n'y a que certains noms qui se sauveront du néant, comme, par exemple, un Gustave-Adolphe, & un autre très-supérieur, à mon avis, dont je baise de loin les mains victorieuses, qui ont écrit des choses si ingénieuses & si utiles, qui protègent l'innocence, & qui répandent les bienfaits.

LETTRE CCCCXXXVII.

Du Roi.

Potsdam, ce 8 feptembre 1775.

JE vous fuis très-obligé du plaifir que vous m'avez fait en mon voyage de Siléfie. Il faut avouer que vous êtes de bonne compagnie, & qu'on s'inftruit en s'amufant avec vous. Voltaire & moi nous avons fait tout le tour de la Siléfie, & nous fommes revenus enfemble.

Quant à Le Kain:

Dans ces beaux vers qu'il nous déclame,
Avec plaifir je reconnais
La force, la nobleffe & l'ame
De l'auteur de ces grands portraits.
Il fait, par d'invincibles charmes,
Me communiquer fes alarmes:
Il émeut, il perce le cœur
Par la pitié, par la terreur;
Et mes yeux fe fondent en larmes.
Ah! malheur au cœur inhumain
Que rien n'ébranle & rien ne touche:
Le mortel ou vain ou farouche
Ne voit nos maux qu'avec dédain.
Eft-on fait pour être impaffible?
J'exifte par le fentiment,
Et j'aime à fentir vivement
Que mon cœur eft encor fenfible.

Voilà dans l'exacte vérité le plaifir que m'ont fait les repréfentations de vos tragédies. Le

Kain a ſans doute aidé dans le récit & dans l'action; mais quand même un moins bon acteur les eût repréſentées, le fond l'aurait emporté ſur la déclamation. Je pourrais ſervir de ſouffleur à vos pièces : il y en a beaucoup que je ſais par cœur. Si je ne fais pas autrement fortune en ce monde, ce métier ſera ma dernière reſſource. Il eſt bon d'avoir plus d'une corde à ſon arc.

Je ne ſuis pas au fait de la cour de Verſailles, & je ne ſais qu'en gros ce qui s'y paſſe. Je ne connais ni les Turgot, ni les Malleſherbe : s'ils ſont de vrais philoſophes, ils ſont à leur place. Il ne faut ni préjugé ni paſſion dans les affaires ; la ſeule qui ſoit permiſe, eſt celle du bien public. Voilà comme penſait Marc-Aurèle, & comme doit penſer tout ſouverain qui veut remplir ſon devoir.

Pour votre jeune roi, il eſt ballotté par une mer bien orageuſe ; il lui faut de la force & du génie pour ſe faire un ſyſtême raiſonné, & pour le ſoutenir. Maurepas eſt chargé d'années ; il aura bientôt un ſucceſſeur, & il faudra voir alors ſur qui le choix du monarque tombera, & ſi le vieux proverbe ſe dément : *Dis-moi qui tu hantes, & je dirai qui tu es.*

Je viens de voir en Siléſie un monſieur de Laval-Montmorency & un Clermont Gallerande qui m'ont dit que la France commençait à connaître la tolérance, qu'on penſait à rétablir

l'édit de Nantes si long-temps supprimé. Je leur ai répondu tout uniment que c'était moutarde après dîné. Vous me prendrez pour d'Argenson-la-Paix, qui s'exprimait en proverbes triviaux en traitant d'affaires; mais une lettre n'est pas une négociation, & il est permis de se dérider quelquefois en société. Vous ne voudriez pas sans doute que j'affectasse l'air empesé de vos robins, ou de nos graves députés de Ratisbonne. Les uns sont les bourreaux des La Barre, les autres font des sottises d'un autre genre avec leurs visitations.

Vous avez raison de dire que nos bons Germains en sont encore à l'aurore des connaissances. L'Allemagne est au point où se trouvaient les beaux-arts du temps de François I. On les aime, on les recherche; des étrangers les transplantent chez nous: mais le sol n'est pas encore assez préparé pour les produire de lui-même. La guerre de *trente ans* a plus nui à l'Allemagne que ne le croient les étrangers. Il a fallu commencer par la culture des terres, ensuite par les manufactures, enfin par un faible commerce. A mesure que ces établissemens s'affermissent, naît un bien-être qui est suivi de l'aisance, sans laquelle les arts ne sauraient prospérer. Les muses veulent que les eaux du Pactole arrosent les pieds du Parnasse. Il faut avoir de quoi vivre pour s'instruire & penser librement. Aussi Athènes l'emporta-t-elle sur Sparte

Sparte en fait de connaiſſances & de beaux-arts.

Le goût ne ſe communiquera en Allemagne que par une étude réfléchie des auteurs claſſiques tant Grecs que Romains & Français. Deux ou trois génies rectifieront la langue, la rendront moins barbare, & naturaliſeront chez eux les chef-d'œuvres des étrangers.

Pour moi, dont la carrière tend à ſa fin, je ne verrai pas ces heureux temps. J'aurais voulu contribuer à leur naiſſance; mais qu'a pu faire un être tracaſſé les deux tiers de ſa courſe par des guerres continuelles, obligé de réparer les maux qu'elles ont cauſés, & né avec des talens trop médiocres pour d'auſſi grandes entrepriſes. La philoſophie nous vient d'Épicure; Gaſſendi, Newton & Locke l'ont rectifiée; je me fais honneur d'être leur diſciple, mais pas davantage.

C'eſt vous qui deſſillant les yeux de l'univers,
Rempliſſez dignement cette vaſte carrière,
    Soit en proſe, ou ſoit en vers.
Vous avez dans la nuit fait briller la lumière,
Délivré les mortels de leur vaine terreur:
La Raiſon dans vos mains a confié ſon foudre;
    Vous avez réduit en poudre
    Et le Fanatiſme & l'Erreur.

C'eſt à Bayle, votre précurſeur, & à vous, ſans doute, que la gloire eſt due de cette révolution qui ſe fait dans les eſprits. Mais diſons la vérité: elle n'eſt pas complète, les dévots

ont leur parti, & jamais on ne l'achevera que par une force majeure; c'eſt du gouvernement que doit partir la ſentence qui écraſera l'*Infame.* Des miniſtres éclairés peuvent y contribuer beaucoup, mais il faut que la volonté du ſouverain s'y joigne. Sans doute cela ſe fera avec le temps; mais ni vous, ni moi ne ſerons ſpectateurs de ce moment tant déſiré.

J'attends ici d'Étallonde. Vous aurez à préſent reçu mes réponſes, & je le crois en chemin. Je ferai pour lui, ou pour vous, ce qui dépendra de moi. C'eſt un martyr de la ſuperſtition, qui mérite d'être ſanctifié par la philoſophie.

Ne me tirez point de l'erreur où je ſuis, j'en crois Le Kain; je veux, j'eſpère, je déſire que nous vous conſervions le plus long-temps poſſible. Vous ornez trop votre ſiècle pour que je puiſſe être indifférent ſur votre ſujet. Vivez, & n'oubliez pas le ſolitaire de Sans-Souci. *Vale.*

P. S. J'ai honte de vous envoyer des vers; c'eſt jeter une goutte d'eau bourbeuſe dans une claire fontaine. Mais j'effacerai mes ſolécismes en feſant du bien à *divus Etallundus* martyr de la philoſophie.

LETTRE CCCCXXXVIII.

Du Roi.

Potsdam, ce 29 feptembre 1775.

LA meilleure recommandation de Morival fera s'il m'apprend qu'il a laiffé le patriarche de Ferney en parfaite fanté. Morival fera longuement interrogé fur ce fujet, car il y a des êtres privilégiés de la nature, dont les moindres détails deviennent intéreffans. J'apprendrai de lui les progrès de la foire qui s'établit là-bas, l'augmentation du commerce des montres, l'édification d'un nouveau théâtre, & tout ce qu'il fait du philofophe chez lequel il a paffé dix-huit mois; temps le plus remarquable & le plus précieux de la vie de Morival.

Enfuite je viendrai à fa propre hiftoire, dont je ne fais que ce qui fe trouve dans un mémoire de Loifeau. Il eft vrai que ce jugement d'Abbeville révolte l'humanité, que l'inquifition de Rome aurait été moins févère; mais les hommes fe croient tout permis, quand ils penfent combattre pour la gloire de Dieu: ils fouillent les autels d'un être bienfefant du fang de victimes innocentes.

Si ces horreurs peuvent s'excufer, c'eft dans l'effervefcence de quelque nouveau fanatifme: mais ces fureurs deviennent plus atroces en-

core, quand elles se commettent de sang-froid, & dans le silence des passions. La postérité aura peine à croire que le dix-huitième siècle ait vu le fanatisme le plus absurde étouffer les cris de la raison, de la nature & de l'humanité. Morival est heureux d'être échappé des griffes de ces antropophages sacrés : il vaut mieux habiter avec une horde de Lapons qu'avec ces monstres d'Abbeville. Un roi dont les vues sont droites, un ministère sage comme celui que vous avez présentement en France, empêcheront sans doute l'exécution des jugemens iniques. Ils ne voudront pas que les loix de la France & de la Tauride soient les mêmes. Cependant ils auront toujours contre eux le clergé armé du saint nom de la religion catholique, apostolique & romaine. Il me semble voir sortir un évêque de cette troupe de prêtres, qui, s'adressant au seizième des Louis, lui dit :

» Sire, vous êtes le seul roi dans l'univers
» qui portiez le titre de très-chrétien ; le glaive
» dont Dieu arma votre bras, vous est donné
» pour défendre l'Eglise. La religion est ou-
» tragée, elle réclame votre assistance. Il faut
» que le sang du coupable soit versé en expia-
» tion de l'offense, & pour le premier & le
» plus ancien royaume du monde «.

Je vous assure, quand même tous les encyclopédistes se trouveraient présens à cette harangue, qu'ils n'arracheraient pas des mains

des prêtres la victime que ces barbares auraient résolu d'immoler.

Si d'aussi horribles scandales se commettent moins ailleurs qu'en France, il faut l'attribuer à la vivacité de votre nation qui se porte toujours aux extrêmes. Ce n'est pas seulement en France où l'on trouve un mélange d'objets dont les uns excitent l'admiration, & les autres le blâme; je crois qu'il en est de même par-tout: l'homme étant imparfait lui-même, comment produirait-il des ouvrages parfaits?

Votre royaume a été subjugué par les Romains, les Saliens, les Francs, les Anglais, & par la superstition: ces conquérans ont tous promulgué des loix; ce qui a fait un cahos de votre jurisprudence. Pour bien faire, il faudrait détruire & réédifier. Ceux qui l'entreprendront trouveront contre eux la coutume, les préjugés, & tout le peuple attaché aux anciens usages sans savoir les apprécier, & qui croit qu'y toucher & bouleverser le royaume c'est la même chose.

Vous approuvez, à ce que je crois, le gouvernement de la Pensilvanie tel qu'il est établi à présent: il n'existe que depuis un siècle; ajoutez-en encore cinq ou six à sa durée, & vous ne le reconnaîtrez plus; tant l'instabilité est une des loix permanentes de cet univers. Que des philosophes fondent le gouvernement le plus sage, il aura le même sort. Ces philo-

fophes mêmes ont-ils toujours été à l'abri de l'erreur? N'en ont-ils pas débité auffi? Témoin les formes fubftantielles d'Ariftote, le galimatias de Platon, les tourbillons de Defcartes, les monades de Leibnitz. Que ne dirais-je pas des paradoxes dont Jean-Jacques a régalé l'Europe? Si cependant on peut compter parmi les philofophes celui qui a bouleverfé la cervelle de quelques bons pères de famille au point de donner à leurs enfans l'éducation d'Émile.

Il réfulte de tous ces exemples que, malgré les bonnes intentions & les peines qu'on fe donne, les hommes ne parviendront jamais à la perfection en quelque genre que ce foit.

Mais je me fuis abandonné au flux de ma plume : j'ai la *logodiarrhée*, & je barbouille inutilement du papier pour vous dire des chofes que vous favez mieux que moi. Je n'ai qu'une feule excufe : c'eft que, fi on ne devait vous écrire que des chofes que vous ignorez, on n'aurait rien à vous dire. Cependant en voici une :

Vous voulez favoir de quoi nous nous fommes entretenus en voyageant en Siléfie : vous faurez donc que vous m'avez récité Mérope & Mahomet, & que lorfque les cahots de la voiture étaient trop violens, j'ai appris par cœur les morceaux qui m'ont le plus frappé. C'eft ainfi que je me fuis occupé en route, en m'écriant par fois : Que béni foit cet heu-

reux génie, qui, présent ou absent, me cause toujours un égal plaisir !

Il y a long-temps que j'ai lu & relu vos Œuvres. Les pièces polémiques qui s'y trouvent, peuvent avoir été nécessaires dans les temps qu'elles ont été écrites ; mais les Desfontaine, les Fréron, les Paulian, les La Beaumelle, n'empêcheront jamais que la Henriade, Œdipe, Brutus, Zaïre, Alzire, Mérope, Sémiramis, le comte de Foix, Oreste, Mahomet, n'aillent grandement à la postérité ; & qu'on ne les mette au nombre des ouvrages classiques, dont Athènes, Rome, Florence & Paris ont embelli la littérature. C'est une vérité dont tous les connaisseurs conviennent, & non pas un compliment que je vous fais. *Vale.*

LETTRE CCCCXXXIX.

Du Roi.

Potsdam, ce 22 octobre 1775.

LA goutte m'a tenu lié & garrotté pendant quatre semaines : s'entend que je l'ai eue aux deux pieds, aux deux genoux, aux deux mains, &, par surcroît de faveur, au coude. A présent la fièvre & les douleurs ont cessé, & je ne souffre plus que d'un grand épuisement de force. Pendant cet accès j'ai reçu de Ferney deux lettres charmantes ; mais eussent-elles été du

grand Demiourgos, je n'aurais pu même dicter la réponse. J'ai lié connaissance avec Apollon, dieu de la médecine ; mais Apollon, dieu du Parnasse, si jamais il m'inspire, ne me communiquera ses dons qu'après que mon corps aura repris assez de forces pour en communiquer à mon cerveau.

Divus Etallundus vient d'arriver : c'est un enfant arraché aux griffes de l'*Infame*, & aux flammes de l'inquisition. Il a été très-bien reçu, parce qu'il m'a assuré que les médecins donnaient encore dix années de vie à son généreux défenseur, au sage du Mont-Jura, qui fait rougir les Velches de leurs loix & de leurs procédures barbares. D'Étallonde assure que vous avez plus d'huile dans votre lampe, que n'en avaient toutes les Vierges de l'Évangile. Puisse-t-elle durer toujours, & puisse au moins votre corps subsister à proportion de ce que durera votre réputation. Vous toucheriez à l'immortalité.

J'attends le retour de mes forces & de mes pensées pour vous écrire d'un style moins laconique, en vous assurant que le malade de Sans-Souci aimera toujours le patriarche de Ferney. *Vale.*

LETTRE CCCCXL.

Du Roi.

Ce 24 octobre 1775.

CEs jours passés le hasard m'a fait tomber entre les mains une critique de la Henriade dont la Beaumelle & Fréron sont les auteurs. J'ai eu la patience de parcourir leurs remarques, qui respirent plutôt l'amour de nuire que celui de la justice & de l'impartialité. Je croyais que ces Zoïles avaient épuisé tout leur venin dans ces notes : mais quelle fut ma surprise, lorsque je trouvai des moitiés de chants de leur composition, qu'ils prétendaient insérer dans ce poëme ! Ces vers d'un style sec & décharné ne méritent pas d'être lus par les honnêtes gens. Moi qui suis bien loin de posséder les connaissances des d'Olivet, je me trouve en état d'en faire une bonne critique, tant leur versification est détestable. La bêtise, la basse jalousie & la méchanceté de ces insectes du Parnasse me firent imaginer la fable que voici :

Un beau jour certain âne en paissant dans les bois
Entendit préluder la tendre Philomèle,
Qui célébrait l'amour dans la saison nouvelle ;
Admirateur jaloux des charmes de sa voix,
L'âne ose imaginer de l'emporter sur elle ;
Sa voix rauque aussi-tôt se prépare à chanter ;
(Tout jusqu'à l'âne même incline à se flatter,)

Mais comment réussit son désir téméraire ?
Tout s'envola d'abord quand il se mit à braire...
Petits auteurs, apprenez tous
A demeurer dans votre sphère,
Ou l'on se moquera de vous.

Peut-être que mes vers ne valent guère mieux que ceux de messieurs vos critiques ; ils contiennent cependant quelques vérités qui pourraient leur faire rabattre de leur amour-propre excessif ; mais laissons ces avortons de Zoïle.

Je me flatte d'être le premier qui vous félicite de l'intendance du pays de Gex dont on vient de vous revêtir, & sur l'érection en marquisat de votre terre de Ferney. A force de mérite vous forcez votre patrie à vous témoigner sa reconnaissance. Je prends part à tout ce qui arrive d'avantageux à notre bon patriarche, & je le prie de se souvenir quelquefois du solitaire de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCXLI.

Du Roi.

Potsdam, ce 4 décembre 1775.

AUcune de vos lettres ne m'a fait autant de plaisir que celle que je viens de recevoir : elle me tire des inquiétudes que la nouvelle de votre maladie m'avait causées. Il faut que le patriarche

de Ferney vive longues années pour la gloire des lettres, & pour honorer le dix-huitième ſiècle. J'ai ſurvécu vingt-ſix ans à une attaque d'apoplexie que j'eus l'année 1749: j'eſpère que vous en ferez de même. Ce qu'on appelle ſemi-apoplexie n'eſt pas ſi dangereux; & en obſervant un bon régime, en renonçant aux ſoupers, j'eſpère que nous pourrons vous conſerver encore pour la ſatisfaction de tous ceux qui penſent.

Vous me demandez ce que c'eſt que l'*eſprit*: hélas! je vous dirai tout ce qu'il n'eſt pas; j'en ai ſi peu moi-même, que je ſerais bien embarraſſé de le définir. Si cependant vous voulez, pour vous amuſer, que je faſſe mon roman comme un autre, je m'en tiendrai aux notions que l'expérience m'a données.

Je ſuis très-certain que je ne ſuis pas double: delà je me conſidère comme un être unique. Je ſais que je ſuis un animal matériel, animé, organiſé, & qui penſe; d'où je conclus que la matière animée peut penſer, ainſi qu'elle a la propriété d'être électrique.

Je vois que la vie de l'animal dépend de la chaleur & du mouvement: je ſoupçonne donc qu'une parcelle de feu élémentaire pourrait bien être la cauſe de l'un & l'autre de ces phénomènes. J'attribue la penſée aux cinq ſens que la nature nous a donnés; les connaiſſances qu'ils nous communiquent s'impriment dans

les nerfs qui en font les meffagers. Ces impreffions, que nous appellons *mémoire*, nous fourniffent les idées ; la chaleur du feu élémentaire, qui tient le fang dans une agitation perpétuelle, réveille ces idées, occafionne l'imagination. Selon que ce mouvement eft vif & facile, les penfées fe fuccèdent rapidement ; fi le mouvement eft lent & embarraffé, les penfées ne viennent que de loin en loin. Le fommeil confirme cette opinion : quand il eft parfait, le fang circule fi doucement, que les idées font comme engourdies, que les nerfs de l'entendement fe détendent, & l'ame demeure comme anéantie. Si le fang circule avec trop de véhémence dans le cerveau, comme chez les ivrognes ou dans les fièvres chaudes, il confond, il bouleverfe les idées ; fi quelque légère obftruction fe forme dans les nerfs du cerveau, elle occafionne la folie ; fi une goutte d'eau fe dilate dans le crâne, la perte de la mémoire s'enfuit ; fi enfin une goutte de fang extravafé preffe le cerveau & les nerfs de l'entendement, voilà la caufe de l'apoplexie.

Vous voyez que j'examine *l'ame* plutôt en médecin qu'en métaphyficien. Je m'en tiens à ces vraifemblances, en attendant mieux. Je me contente de jouir des fruits de votre entendement, de votre imagination renaiffante, de votre beau génie, fans m'embarraffer fi ces dons admirables nous viennent d'idées innées, ou fi

Dieu vous inſpire toutes vos penſées, ou ſi vous êtes une horloge dont le cadran montre Henri IV, tandis que votre carrillon ſonne la Henriade.

Qu'un autre ſe faſſe un labyrinthe pour s'y égarer, je me délecte dans vos ouvrages, & je bénis l'Être des êtres, de ce qu'il m'a rendu votre contemporain.

Je n'ai pu vous écrire de long-temps : je ſors de mon quatorzième accès de goutte. Jamais elle ne m'a plus maltraité ; je ſuis à demi perclus de tous mes membres. Cela ne m'a pas empêché de voir Morival, & de m'entretenir longuement ſur votre ſujet. Il faut bien que nous fêtions nos martyrs ; ils ſouffrent pour la vérité, & les autres n'ont été que les victimes de l'erreur & de la ſuperſtition. Je m'attends de jour à autre que Morival fera des miracles. Le plus célèbre ſerait de confondre & de cauſer des remords à ſes juges iniques qui l'ont condamné à ſubir une mort affreuſe.

J'ai participé à la faveur que le roi de France a faite à M. de Saint-Germain. Ce brave officier m'eſt connu de long-temps ; il ne ſe rendra pas indigne de la place qu'il a obtenue. Il a tout le mérite qu'il faut pour la remplir, & un zèle bien louable pour le bien public ; ce qui doit le rendre recommandable à tous les honnêtes gens.

Je vous félicite en même temps, mon cher

Voltaire ; on m'assure que vous êtes devenu directeur des impôts dans le pays de Gex ; que vous réduisez toutes les taxes sous un seul titre ; & que l'exemple que vous donnerez de cette simplification sera introduit dans toute la France. Les bons esprits sont propres à tous les emplois. Un raisonnement juste, des idées nettes, & un peu de travail, servent également d'instrument pour les arts, pour la guerre, pour les finances & pour le commerce.

Il sera donc dit que celui, dont l'imagination enfanta la Henriade, l'Œdipe, & tant d'autres admirables tragédies, que le traducteur de Newton, l'auteur de l'Essai sur les mœurs & l'esprit des nations, l'oracle de la tolérance, l'émule de l'Arioste, aura encore instruit sa nation dans l'art de soulager les peuples dans la perception des impôts.

Nous ne connaissons pas trop Homère ; mais Virgile n'était que poëte. Racine n'écrivait pas bien en prose ; Milton n'avait été que l'esclave du tyran de sa patrie : il n'y a que vous seul qui ayez réuni tant de genres si différens. Vivez donc pour éclairer votre patrie dans cette nouvelle carrière : elle vous devra son goût, sa raison, & les laboureurs leur conservation. Quel bien de plus vous reste-t-il à faire, sinon de ne pas oublier le solitaire de Sans-Souci, qui vous admire trop pour que vous ne l'aimiez pas un peu. *Vale.*

LETTRE CCCCXLII.

Du Roi.

Potsdam, ce 5 décembre 1775.

JE vous ai mille obligations de la ſemence que vous avez bien voulu m'envoyer. Qui aurait dit que notre correſpondance roulerait ſur l'art de Triptolème, & qu'il s'agirait entre nous deux, de qui cultiverait le mieux ſon champ ? C'eſt cependant le premier des arts, & ſans lequel il n'y aurait ni marchands, ni rois, ni courtiſans, ni poëtes, ni philoſophes. Il n'y a de vraies richeſſes que celles que la terre produit. Améliorer ſes terres, défricher des champs incultes, ſaigner des marais, c'eſt faire des conquêtes ſur la Barbarie, & procurer de la ſubſiſtance à des colons qui, ſe trouvant en état de ſe marier, travaillent gaiement à perpétuer l'eſpèce, & augmentent le nombre des citoyens laborieux.

Nous avons imité ici les prairies artificielles des Anglais; ce qui réuſſit très-bien, & a fait augmenter nos beſtiaux d'un tiers. Leur charrue & leur ſemoir n'ont pas eu le même ſuccès: la charrue, parce qu'en partie nos terres ſont trop légères; le ſemoir, parce qu'il eſt trop cher pour le peuple & pour les payſans.

En revanche nous ſommes parvenus à cul-

tiver la rhubarbe dans nos jardins ; elle conſerve toutes ſes propriétés & ne diffère point, pour l'uſage, de celle qu'on fait venir des pays orientaux.

Nous avons gagné cette année dix mille livres de ſoie, & l'on a augmenté les ruches à miel d'un tiers.

Ce ſont-là les hochets de ma vieilleſſe, & les plaiſirs qu'un eſprit, dont l'imagination eſt éteinte, peut goûter encore. Il n'eſt pas donné à tout le monde d'être immortel comme vous. Notre bon patriarche eſt toujours le même. Pour moi j'ai déjà envoyé une partie de ma mémoire, le peu d'imagination que j'avais, & mes jambes, ſur les bords du Cocyte. Le gros bagage prend les devans, en attendant que le corps de bataille le ſuive. C'eſt une diſpoſition d'arrière-garde, à laquelle Feuquières & M. de St-Germain donneraient leur approbation.

J'eſpère que vous continuerez de me donner de bonnes nouvelles de votre ſanté, qui certainement ne m'eſt pas indifférente, & que vous vous ſouviendrez quelquefois du ſolitaire de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE

LETTRE CCCCXLIII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 21 décembre 1775.

SIRE,

IL n'y a jamais eu ni de roi ni de goutteux plus philosophe que vous. Il faut que vous soyiez comme celui qui disait : *Non, la goutte n'est point un mal.* Vos réflexions sur cette machine qui a, je ne sais comment, la faculté d'éternuer par le nez & de penser par la cervelle, valent mieux que tout ce que les docteurs en grec & en hébreu ont jamais dit sur cette matière.

V. M. est actuellement dans le cas de Xénophon, qui s'occupait de l'agriculture dans le loisir de la paix. Mais ce n'est pas après une retraite de dix mille, c'est après des victoires de cinquante mille.

Je crois que vous aurez un peu de peine à faire produire à votre sablonnière du Brandebourg d'aussi riches moissons que celles des plaines de Babylone, quoiqu'à mon avis, vous valiez beaucoup mieux que tous les rois de ce pays-là. Mais du moins vos soins rendront la Marche & la nouvelle Marche & la Poméranie plus fertiles que le pays de Salomon, qu'on appella si mal-à-propos la terre-promise,

& qui était encore plus fablonneux que le chemin de Berlin à Sans-Souci.

V. M. eſt trop bonne de daigner jeter les yeux fur mes petits travaux ruſtiques : elle m'encourage en m'approuvant. Je n'ai qu'un petit coin de terre à défricher, & encore eſt-il un des plus mauvais de l'Europe. Vous daignez encourager de même ma chétive faculté intellectuelle, en me perfuadant qu'une demi-apoplexie n'eſt qu'une bagatelle : je ne favais pas que V. M. eût jamais eu affaire à un pareil ennemi. Vous l'avez vaincu comme tous les autres, & vous triomphez enfin de la goutte qui eſt plus formidable. Vous tendez une main protectrice du haut de votre génie à ma petite machine penfante : je ferai affez hardi, dans quelque temps, pour mettre à vos pieds des lettres affez fcientifiques, affez ridicules, que j'ai pris la liberté d'écrire à M. Paw fur fes Chinois, fes Égyptiens & fes Indiens.

La barbare aventure du général Lalli, le défaſtre & les fripponneries de notre compagnie des Indes m'ont mis à portée de me faire inſtruire de bien des chofes concernant l'Inde & les anciens Brachmanes. Il m'a paru évident que notre fainte religion chrétienne eſt uniquement fondée fur l'antique religion de Brama. Notre chûte des anges qui a produit le diable ; & le diable qui a produit la damnation du genre humain, & la mort de Dieu pour une pomme,

ne font qu'une misérable & froide copie de l'ancienne théologie indienne. J'ose assurer que V. M. trouvera la chose démontrée.

Je ne connais point M. Paw. Mes lettres sont d'un petit bénédictin tout différent de M. Pernetti Je trouve ce M. Paw un très-habile homme, plein d'esprit & d'imagination : un peu systématique à la vérité, mais avec lequel on peut s'amuser & s'instruire.

J'espère mettre dans un mois ou deux ce petit ouvrage de S. Benoît à vos pieds.

On me mande qu'on a imprimé à Berlin une traduction fort bonne d'Ammien-Marcellin, avec des notes instructives : comme cet Ammien-Marcellin était contemporain du grand Julien, que nos misérables prêtres n'osent plus appeller *apostat*, souffrez, Sire, que je prenne une liberté avec celui auquel il n'a manqué, selon moi, pour être en tout très-supérieur à ce Julien, que de faire à peu-près ce qu'il fit, & que je n'ose pas dire.

Cette liberté est de supplier V. M. d'ordonner qu'on m'envoie par les Michelet & Gérard un exemplaire de cet ouvrage. Je vous demande très-humblement pardon de mon impudence : tout ce qui regarde ce Julien m'est précieux, mais vos bontés me le sont bien davantage.

Je me mets à vos pieds plus que jamais ; je me flatte qu'ils ne sont plus enflés du tout.

LETTRE CCCCXLIV.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 17 janvier 1776.

SIRE,

IL y avait autrefois vers le cinquante-troisième degré de latitude un bel aigle, dont le vol était admiré dans toutes les latitudes du monde. Un petit rat était forti de fa fouricière pour aller contempler l'aigle, & il fut épris d'une violente paffion pour ce roi des oifeaux; le rat vieillit depuis dans fa retraite, & fut réduit à ronger des livres; encore les rongeait-il fort mal, parce qu'il n'avait plus de dents. L'aigle conferva toujours fon beau bec, mais il eut mal à fes royales pattes.

Ce qu'on ne croira jamais, c'eft que cet aigle, pendant fa maladie, s'amufait quelquefois à faire de fort jolis vers, qu'il daignait envoyer au rat. Puifque les chênes de Dodone parlaient, pourquoi un aigle ne ferait-il pas des vers? Le rat devenu décrépit ne pouvait plus faire que de la profe; il prit la liberté d'envoyer à fon ancien patron l'aigle quelques feuillets d'un ancien livre qu'il avait trouvé dans une bibliothèque; ces fragmens commençaient à la page 86.

Les chôfes dont il eft parlé dans ces frag-

mens ſont très-vraies & très-ſingulières. Le rat s'imagina qu'elles pourraient amuſer l'aigle. S'il ſe trompa, on peut lui pardonner, car, dans le fond, il n'avait que de bonnes intentions; il ne voyait pas la vérité avec un coup-d'œil d'aigle; mais il l'aimait tant qu'il pouvait. C'était même pour cultiver cette vérité, & pour la contempler de plus près, qu'il avait fait autrefois un voyage dans la moyenne région de l'air pour ſe mettre ſous la protection de ſon aigle, auquel il reſta attaché bien reſpectueuſement & bien tendrement juſqu'à ce qu'il fût mangé des chats.

P. S. Si par haſard ſa majeſté l'aigle pouvait s'amuſer de ces chiffons, ſon vieux vaſſal le rat lui enverrait tout l'ouvrage par les chariots de poſte, dès qu'il ſera imprimé.

LETTRE CCCCXLV.

Du Roi.

Potsdam, ce 13 février 1776.

LA fable du rat & de l'aigle vaut bien celle de l'âne & du roſſignol. L'aigle troquerait volontiers avec le rat, ſi par ce troc il pouvait s'approprier les rares talens du dernier. Mais il n'eſt pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe, de même que n'eſt pas Protée qui veut.

Dans la Fable, jadis en la Grèce inventée ;
Nous admirons fur-tout le grand art de Protée ;
Qui toujours à propos fachant fe transformer,
A tous les cas divers pouvait fe conformer ;
Mais, bien plus merveilleux encor que cette fable,
Voltaire la rendit de nos jours véritable.

En effet, il n'y a point de mutation dont vous ne foyez fufceptible ; & pour vous rendre entiérement univerfel, il ne nous manque de vous qu'un ouvrage fur la tactique. Je l'attends inceffamment comme devant éclore de votre univerfalité.

J'ai lu la brochure que vous m'avez envoyée, & j'efpère bien que vous voudrez y joindre la continuation, qui contiendra fans doute des découvertes & des combinaifons curieufes.

Je viens d'effuyer encore un violent accès de goutte qui me met bien bas. Il faut que la belle faifon vienne à mon fecours pour me rendre mes forces. En attendant, le marquis de Ferney, intendant du pays de Gex, foulagera les peuples du fardeau des impôts ; il réglera les corvées, & donnera l'échantillon de ce qui pourra fervir à établir le bonheur des Velches. Je finirai ma lettre comme Boileau, Épître à Louis XIV : *J'admire, & je me tais. Vale.*

LETTRE CCCCXLVI.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 11 mars 177[illegible]

SIRE,

L'Infatigable Achille fera-t-il toujours pris par le pied? L'ingénieux & sage Horace souffrira-t-il toujours de cette main qui a écrit de si belles choses? Vos fréquens accès de goutte alarment ce pauvre vieillard qui vous dit autrefois qu'il voudrait mourir à vos pieds, & qui vous le dit encore. La saison où nous sommes est bien mal saine; notre printemps n'est pas celui que les Grecs ont tant chanté; nous avons cru nous autres pauvres habitans du septentrion que nous avions aussi un printemps, parce que les Grecs en avaient un, mais nous n'avons en effet que des vents, du froid & des orages. V. M. brave tout cela dès qu'elle est quitte de sa goutte: il n'en est pas de même des octogénaires qui ne peuvent remuer, & à qui la nature n'a laissé qu'une main pour avoir l'honneur de vous écrire, & un cœur pour regretter le temps où il était auprès de vous.

Puisque V. M. m'ordonne de lui envoyer la correspondance d'un bénédictin avec M. Paw, je la mets à vos pieds; j'en retranche un fatras de pièces étrangères qui grossissaient cet inu-

tile volume ; j'y laiſſe ſeulement un petit ouvrage de Maxime de Madaure, célèbre païen, ami de S. Auguſtin, célèbre chrétien. Il me ſemble que ce Maxime penſait à peu-près comme le héros de nos jours, & qu'il avait l'eſprit plus conſéquent & plus ſolide que M. l'évêque d'Hippone. Le paquet eſt un peu gros pour partir par la poſte, mais V. M. l'ordonne.

Je lui ſouhaite la ſanté & la longue vie du maréchal Keit : je lui ſouhaite un doux repos qu'il a bien mérité par ſon activité en tout genre. Je ſuis au déſeſpoir de mourir loin de lui ; j'oſe lui demander avec autant de reſpect & de tendreſſe la continuation de ſes bontés.

LETTRE CCCCXLVII.

Du Roi.

Potsdam, ce 19 mars 1776.

IL eſt vrai, comme vous le dites, que les chrétiens ont été les plagiaires groſſiers des fables qu'on avait inventées avant eux. Je leur pardonne encore les Vierges en faveur de quelques beaux tableaux que les peintres en ont faits ; mais vous m'avouerez cependant que jamais l'antiquité, ni quelqu'autre nation que ce ſoit, n'a imaginé une abſurdité plus atroce & plus blaſphématoire que celle de manger ſon

Dieu. C'eſt le dogme le plus révoltant, le plus injurieux à l'Être-Suprême, le comble de la folie & de la démence. Les gentils, il eſt vrai, feſaient jouer à leurs dieux des rôles aſſez ridicules, en leur prêtant toutes les paſſions & les faibleſſes humaines. Les Indiens font incarner trente fois leur *Sommona-Codom*, à la bonne heure : mais tous ces peuples ne mangeaient point les objets de leur adoration. Il n'aurait été permis qu'aux Égyptiens de dévorer leur dieu Apis. Et c'eſt ainſi que les chrétiens traitent l'Autocrateur de l'univers.

Je vous abandonne, ainſi qu'à l'abbé Paw, les Chinois, les Indiens & les Tartares. Les nations Européanes me donnent tant d'occupations, que je ne ſors guère, avec mes méditations, de cette partie la plus intéreſſante de notre globe. Cela n'empêche pas que je n'aie lu avec plaiſir les diſſertations que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Comment recevrait on autrement ce qui ſort de votre plume ! L'abbé Paw prétend ſavoir que l'empereur Kien-Long eſt mort, que ſon fils gouverne à préſent, & que le défunt empereur a exercé d'énormes cruautés envers les jéſuites. Peut-être veut-il que je prenne fait & cauſe contre Kien-Long, d'autant plus qu'il ſait combien je protège les débris du troupeau de S. Ignace. Mais je demeure neutre, plus occupé d'apprendre ſi la colonie de Penn continuera de pratiquer ſes

vertus pacifiques, ou si, tous quakers qu'ils sont, ils voudront défendre leur liberté & combattre pour leurs foyers. Si cela arrive, comme il est apparent, vous serez obligé de convenir qu'il est des cas où la guerre devient nécessaire, puisque les plus humains de tous les peuples la font.

Ammien-Marcellin doit être bien près de Ferney, à compter le temps qu'on vous l'a expédié. Nos académiciens conviennent tous que c'est un des auteurs de l'antiquité les plus difficiles à traduire, à cause de son obscurité. Il est sûr que si d'ailleurs nous ne surpassons pas les anciens en autre chose, du moins écrit-on mieux dans ce siècle qu'à Rome après les douze Césars. La méthode, la clarté, la netteté règnent dans tous les ouvrages, & l'on ne s'égare pas dans des épisodes, comme les Grecs en avaient l'habitude.

Je n'aime point les auteurs qu'on admire en bâillant, fussent-ils même empereurs de la Chine: mais j'aime ceux qu'on lit & qu'on relit toujours volontiers, comme les ouvrages d'un certain patriarche de Ferney, dont l'antiquité nous fournit quelques-uns de la même trempe.

Il faut par toutes ces raisons que vous ne mouriez point, & que, tandis que le parlement qui radote vous brûle à Paris, vous preniez de nouvelles forces pour confondre les tuteurs des rois, & ceux qui empoisonnent les ames du venin de la superstition. Ce sont les

vœux d'un pauvre goutteux qui ſe réjouit de ſa convaleſcence, jouiſſant par-là du plaiſir de vous admirer encore. *Vale.*

LETTRE CCCCXLVIII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 30 mars 1776.

SIRE,

SI votre camarade l'empereur Kien-Long eſt mort, comme on vous l'a dit, j'en ſuis très-fâché. V. M. ſait aſſez combien j'aime & révère les rois qui ſont des vers; j'en connais un qui en fait aſſurément de bien meilleurs que Kien-Long, & à qui je ſerai bien attaché juſqu'à ce que j'aille faire ma cour là-bas à feu l'empereur Chinois.

Nous avons actuellement en France un jeune roi qui, à la vérité, ne fait point de vers, mais qui fait d'excellente proſe. Il a donné en dernier lieu ſept beaux ouvrages, qui ſont tous en faveur du peuple. Les préambules de ces édits ſont des chef-d'œuvres d'éloquence, car ce ſont des chef-d'œuvres de raiſon & de bonté. Le parlement de Paris lui a fait des remontrances ſéduiſantes: c'était un combat d'eſprit; s'il avait fallu donner un prix au meilleur diſcours, les connaiſſeurs l'auraient donné au roi ſans difficulté.

Ce droit d'enregiſtrer & de remontrer, que

vous ne connaiſſez pas dans votre royaume, eſt fondé ſur l'ancien exemple d'un prévôt de Paris du temps de S. Louis, & de votre Conrad Hohenzollern II, lequel prévôt s'aviſa de tenir un regiſtre de toutes les ordonnances royales, en quoi il fut imité par un greffier du parlement, nommé Jean Montluc, en 1313. Les rois trouvèrent cette invention fort utile. Philippe de Valois fit enregiſtrer au parlement ſes droits de *régale*. Charles V prit la même précaution pour le fameux édit de la majorité des rois à quatorze ans. Des traités de paix furent ſouvent enregiſtrés ; on ne ſavait pas dans ce temps-là ce que c'était que des remontrances. Les premières remontrances ſur les finances furent faites ſous François I pour une grille d'argent maſſif, qui entourait le tombeau de S. Martin. Ce ſaint n'ayant nullement beſoin de ſa grille, & François I ayant grand beſoin d'argent comptant, il prit la grille qui lui fut cédée par les chanoines de Tours, & dont le prix devait être rembourſé ſur les domaines de la couronne. Le parlement repréſenta au roi l'irrégularité de ce marché. Voilà l'origine de toutes les remontrances qui ont depuis tant embarraſſé nos rois, & qui ont enfin produit la guerre de la Fronde dans la minorité de Louis XIV. Nous n'avons pas de Fronde à craindre ſous Louis XVI ; nous avons encore moins à craindre les horreurs ridicules

des jésuites, des jansénistes & des convulsionnaires. Il est vrai que nos dettes sont aussi immenses que celles des Anglais ; mais nous goûtons tous les biens de la paix, d'un bon gouvernement, & de l'espérance. V. M. a bien raison de me dire que les Anglais ne sont pas aussi heureux que nous ; ils se sont lassés de leur félicité. Je ne crois pas que mes chers quakers se battent ; mais ils donneront de l'argent, & on se battra pour eux. Je ne suis pas grand politique, V. M. le sait bien ; mais je doute beaucoup que le ministère de Londres vaille le nôtre. Nous étions ruinés, les Anglais se ruinent aujourd'hui : chacun son tour.

Pour vous, Sire, vous bâtissez des villes & des villages ; vous encouragez tous les arts, & vous n'avez plus pour ennemi que la goutte ; j'espère qu'elle fera sa paix avec V. M., comme ont fait tant d'autres puissances.

Quant aux jésuites que vous aimez tant, la protection que vous leur donnez est bien noble dans un excommunié tel que vous avez l'honneur de l'être ; j'ai quelque droit en cette qualité de me flatter aussi de la même protection. Je ne crois point comme M. Paw, que l'empereur Kien-Long ait traité cruellement les jésuites qui étaient dans son empire. Le père Amiot avait traduit son poëme ; on aime toujours son traducteur, & je maintiens qu'un monarque qui fait des vers ne peut être cruel.

J'oserais demander une grâce à V. M. ; c'eſt de daigner me dire, lequel eſt le plus vieux de milord maréchal ou de moi ; je ſuis dans ma quatre-vingt-troiſième année, & je penſe qu'il n'en a que quatre-vingt-deux. Je ſouhaite que vous ſoyez un jour dans votre cent-douzième.

LETTRE CCCCXLIX.

Du Roi.

Potsdam, ce 8 avril 1776.

J'Ai lu avec plaiſir les lettres curieuſes que vous avez bien voulu m'envoyer. J'ai beaucoup ri de l'anecdote ſur Alexandre rapportée par Oléarius. L'abbé Paw eſt tout vain de ce que ces lettres lui ſont adreſſées ; il croit n'avoir aucune diſpute avec vous, pour le fond des choſes : il croit qu'il ne diffère de vos opinions ſur les Chinois que de quelques nuances ; il croit que l'empire de la Chine remonte à la plus haute antiquité, qu'on y connaît les principes de la morale, que les loix y ſont équitables : mais il eſt auſſi très-perſuadé qu'avec ces loix & cette morale les hommes ſont les mêmes à Pékin, qu'à Paris, à Londres & à Naples.

Ce qui le révolte le plus contre cette nation, c'eſt l'uſage barbare d'expoſer les enfans,

c'eſt la fripponnerie invétérée dans ce peuple, ce ſont les ſupplices plus atroces que ceux dont on ne ſe ſert encore que trop en Europe.

Je lui dis : Mais ne voyez-vous pas que le patriarche de Ferney ſuit l'exemple de Tacite ? Ce Romain pour animer ſes compatriotes à la vertu, leur propoſait pour modèle de candeur & de frugalité, nos anciens Germains qui certainement ne méritaient alors d'être imités de perſonne. De même M. de Voltaire ſe tue de dire à ſes Velches : Apprenez des Chinois à récompenſer les actions vertueuſes; encouragez comme eux l'agriculture, & vous verrez vos landes de Bordeaux & votre Champagne pouilleuſe, fécondées par vos travaux, produire d'abondantes moiſſons : faites de vos encyclopédiſtes des mandarins, & vous ſerez bien gouvernés. Si les loix ſont uniformes & les mêmes dans tout le vaſte empire de la Chine, ô Velches! n'êtes-vous pas honteux de ce que dans votre petit royaume, vos loix changent à chaque poſte, & qu'on ne ſait jamais par quelle coutume on eſt jugé ?

L'abbé me répond que vous faites fort bien ; mais il prétend que la Chine n'eſt ni ſi heureuſe, ni ſi ſage que vous le ſoutenez, & qu'elle eſt rongée par des abus plus intolérables que ceux dont on ſe plaint dans notre Occident.

Il me ſemble donc que votre diſpute ſe réduit à ceci : Eſt-il permis d'employer des menſonges

officieux pour parvenir à de bonnes fins? On pourra ſoutenir le pour & le contre, & ſur cette queſtion les avis ne ſe réuniront jamais.

Pour moi, pauvre Achille, ſi tant y a, je ne ſuis invulnérable ni aux talons, ni aux genoux, ni aux mains. La goutte s'eſt promenée ſucceſſivement dans tout mon corps, & m'a donné une bonne leçon de patience. Il n'y a que ma tête qui eſt demeurée hors d'atteinte. A préſent j'ai fait divorce avec cette harpie, & j'eſpère au moins d'en être délivré pour un temps. Il faut bien que notre frêle machine ſoit détruite par le temps qui abſorbe tout. Mes fondemens ſont déjà ſapés; je défends encore la citadelle, & j'abandonne les ouvrages extérieurs à la force majeure qui bientôt m'achèvera par quelqu'aſſaut bien préparé.

Mais tout cela ne m'embarraſſe guère, pourvu que j'apprenne que le Protée de Ferney a eu quelques ſuccès contre l'*Infame*, qu'il éclaire encore la littérature, la raiſon, les finances, &c. &c. Cela me ſuffit, & j'eſpère qu'il n'oubliera pas l'ex-jéſuite de Sans-Souci. *Vale.*

P. S. Je reçois une lettre de ma nièce de Hollande, qui me marque qu'un mandarin Chinois étant arrivé à La Haye, elle avait eu la curioſité de le voir & de lui parler par le moyen d'un interprète; qu'il paſſait pour être fort ignorant & pour avoir peu d'eſprit. L'abbé Paw triomphe
de

de cette nouvelle. Je lui ai répondu qu'une hirondelle ne fait pas l'été, & qu'il faut nécessairement, selon les loix éternelles de la nature, que sur une population de cent soixante millions d'ames, dont vous gratifiez la Chine, il y ait au moins quatre-vingt-dix millions de bêtes & d'imbécilles; & que la mauvaise étoile de la Chine a voulu que précisément un être de cette espèce eût fait le voyage de Hollande. Si je ne l'ai pas assez réfuté, je vous abandonne le reste.

LETTRE CCCCL.

Du Roi.

Potsdam, ce 20 avril 1776.

L'Abbé Paw marque une foi sincère pour toutes les relations des jésuites de la Chine de la mort de l'empereur Kien-Long, parce qu'ils l'ont annoncée. Pour moi, en qualité de rigide pyrrhonien, je crois qu'il n'est ni mort, ni vivant. La curiosité s'affaiblit avec l'âge; l'on se resserre dans une sphère plus bornée. Walpole disait: *J'abandonne l'Europe à mon frère, & ne me réserve que l'Angleterre.* Moi, je me contente de ce qui s'est fait, de ce qui se fait, & de ce qui pourra arriver dans notre Europe.

Louis XVI attire bien autrement ma curiosité que l'empereur Kien-Long. J'ai lu un placet,

ou plutôt un remerciement du pays de Gex, adressé à ce monarque ; & dans l'intérieur de mon ame, j'ai béni le bien que ce souverain a fait, ainsi que ceux qui lui ont donné d'aussi bons conseils. Le parlement aurait dû applaudir aux édits de son souverain, au-lieu de lui faire des remontrances ridicules. Mais le parlement est composé d'hommes, & la fragilité des vertus humaines se cache moins dans les délibérations des grands corps que dans les résolutions prises entre peu de personnes.

Si notre espèce n'abusait pas de tout généralement, il n'y aurait point de meilleure institution que celle d'une compagnie qui eût droit de faire des représentations aux souverains sur les injustices qu'ils feraient au moment de commettre. Nous voyons en France combien peu cette compagnie pense au bien du royaume. M. Turgot a même trouvé dans les papiers de ses prédécesseurs les sommes qu'il en a coûté à Louis XV pour corrompre les conseillers de son parlement, afin de leur faire enregistrer, sans opposition, je ne sais quels édits.

Comme vos Français sont possédés de la manie anglicane, ils ont imité, en se laissant corrompre, ce qu'il y a de plus blâmable en Angleterre. Les républicains prétendent avoir le droit de vendre leur voix : mais des juges ! mais des gens de justice ! mais ceux qui se disent les tuteurs des rois !...

Pour nous autres Obotrites, nous ſommes en comparaiſon de l'Europe ce qu'eſt une fourmillière pour le parc de Verſailles. Nous accommodons nos petites demeures, nous nous pourvoyons de vivres pour l'hiver, nous travaillons & végétons dans le ſilence. Ma voiſine la fourmi (le bon milord Maréchal dont vous me demandez des nouvelles) a préſentement quatre-vingt-ſix ans paſſés : il lit l'ouvrage du P. Sanchez, *De Matrimonio*, pour s'amuſer, & il ſe plaint que ce livre réveille en lui des idées qui le tracaſſent quelquefois. Comme il a quatre années de plus que le protecteur des capucins de Ferney, je me flatte que ce dernier pourrait bien encore nous donner de ſa progéniture, pour peu qu'il le voulût.

L'ex-jéſuite de Sans-Souci eſt toujours occupé à recouvrer ſes forces qui ne reviennent que lentement. Il a reçu des remarques ſur la Bible, un ouvrage de morale, & un autre ſur les loix : il ſoupçonne d'où ce préſent peut lui venir. Ce ne ſera qu'après la lecture de ces livres qu'il pourra juger, s'il a bien rencontré, ou s'il a mal deviné : & les remerciemens s'enſuivront comme de raiſon.

J'implore tous mes ſaints, Ignace, Xavier, Lainez, &c. &c. pour qu'ils protègent le protecteur des capucins à Ferney, que leurs ſaintes prières prolongent ſes jours, afin qu'il conſomme le bel ouvrage qu'il a entrepris dans le

pays de Gex, qu'il éclaire long-temps encore la France & l'univers, & qu'il n'oublie point l'ex-jéſuite de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCLI.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 21 mai 1776.

SIRE,

VOus allez être étonné en jetant les yeux ſur la petite brochure que j'envoie à V. M. : devineriez-vous qu'elle eſt de M. le landgrave de Heſſe ? Son génie s'eſt déployé depuis qu'il eſt devenu votre neveu, & qu'il a lu vos ouvrages. Je ne ſais pas poſitivement s'il avoue ce petit livre ; mais je ſais certainement qu'il eſt de lui ; c'eſt un tableau qu'on reconnaîtra aiſément pour être d'un peintre de votre école. Vous avez fait naître un nouveau ſiècle, vous avez formé des hommes & des princes. Dans combien de genres votre nom n'étonnera-t-il pas la poſtérité !

Nous avons grand beſoin que V. M. philoſophique règne long-temps ; nous avions chez les Velches deux miniſtres philoſophes, les voilà tous deux à la fois exclus du miniſtère ; & qui ſait ſi les ſcènes des La Barre & des d'Étallonde ne ſe renouvelleront pas dans notre malheureux pays ? La raiſon commence à ſe

faire un parti si nombreux, que ses ennemis se mettent sous les armes, & on sait combien ces armes sont dangereuses. Il faudra que cette malheureuse raison vienne se réfugier dans vos États avec ses disciples, comme les protestans vinrent chercher un asyle chez le roi votre grand-père. Depuis que je suis au monde, je n'ai vu cette raison que persécutée ; je la laisserai sans doute dans le même état ; mais je me consolerai en me flattant qu'elle a un appui inébranlable dans le héros qui a dit :

Mais quoiqu'admirateur d'Alexandre & d'Alcide,
J'eusse aimé mieux pourtant les vertus d'Aristide.

Je me mets aux pieds de l'Alcide & de l'Aristide de nos jours.

LETTRE CCCCLII.

Du Roi.

Potsdam, ce 18 juin 1776.

JE reviens après avoir visité mes demi-sauvages de la Prusse : & pour me corroborer, j'ai trouvé ici la lettre que vous avez bien voulu m'écrire.

Je vous remercie du *Catéchisme des Souverains*, production que je n'attendais pas de la plume de M. le landgrave de Hesse. Vous me faites trop d'honneur de m'attribuer son édu-

cation. S'il était ſorti de mon école, il ne ſe ſerait point fait catholique, & il n'aurait pas vendu ſes ſujets aux Anglais, comme on vend du bétail pour le faire égorger. Ce dernier trait ne s'aſſimile point avec le caractère d'un prince qui s'érige en précepteur des ſouverains. La paſſion d'un intérêt ſordide eſt l'unique cauſe de cette indigne démarche. Je plains ces pauvres Heſſois qui termineront auſſi malheureuſement qu'inutilement leur carrière en Amérique.

Nous avons appris également ici le déplacement de quelques miniſtres Français. Je ne m'en étonne point. Je me repréſente Louis XVI comme une jeune brebis entourée de vieux loups : il ſera bien heureux s'il leur échappe. Un homme qui a toute la routine du gouvernement trouverait de la beſogne en France ; épié, ſéduit par des détours fallacieux, on lui ferait faire des faux pas : il eſt donc tout ſimple qu'un jeune monarque ſans expérience, ſe ſoit laiſſé entraîner par le torrent des intrigues & des cabales. Mais je ne croirai jamais que la patrie de Voltaire redevienne de nos jours l'aſyle, ou le dernier retranchement de la ſuperſtition. Il y a trop de connaiſſances & trop d'eſprit en France pour que la barbarie ſuperſtitieuſe du clergé puiſſe commettre déſormais des atrocités, dont les temps paſſés fourmillent d'exemples. Si Hercule a dompté le lion de Némée, un fort athlète, nommé Voltaire,

a écrasé sous ses pieds l'hydre du fanatisme.

La raison se développe journellement dans notre Europe ; les pays les plus stupides en ressentent les secousses. Je n'en excepte que la Pologne. Les autres États rougissent des bêtises où l'erreur a entraîné leurs pères : l'Autriche, la Westphalie, tous, jusqu'à la Bavière, tâchent d'attirer sur eux quelques rayons de lumière. C'est vous, ce sont vos ouvrages qui ont produit cette révolution dans les esprits. L'hélépole de la bonne plaisanterie a ruiné les remparts de la superstition que la bonne dialectique de Bayle n'a pu abattre.

Jouissez de votre triomphe ; que votre raison domine longues années sur les esprits que vous avez éclairés, & que le patriarche de Ferney, le coryphée de la vérité, n'oublie pas le vieux solitaire de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCLIII.

Du Roi.

Potsdam, ce 7 septembre 1776.

ON me fait bien de l'honneur de parler de moi en Suisse, & les gazetiers doivent prodigieusement manquer de matière, puisqu'ils emploient mon nom pour remplir leurs feuilles.

J'ai été malade, il est vrai, l'hiver passé ; mais depuis ma convalescence je me porte à

peu-près comme auparavant. Il y a peut-être des gens au monde au gré desquels je vis trop long-temps, & qui calomnient ma santé dans l'espérance qu'à force d'en parler, je pourrais peut-être faire le saut périlleux aussi vîte qu'ils le désirent. Louis XIV & Louis XV lassèrent la patience des Français : il y a trente-six ans que je suis en place ; peut-être qu'à leur exemple j'abuse du privilège de vivre, & que je ne suis pas assez complaisant pour décamper quand on se lasse de moi.

Quant à ma méthode de ne me point ménager, elle est toujours la même. Plus on se soigne, & plus le corps devient délicat & faible. Mon métier veut du travail & de l'action ; il faut que mon corps & mon esprit se plient à leur devoir. Il n'est pas nécessaire que je vive, mais bien que j'agisse. Je m'en suis toujours bien trouvé. Cependant je ne prescris cette méthode à personne, & me contente de la suivre.

Enfin j'ai pu assister à toutes les fêtes qu'on a données au grand-duc. Ce jeune prince est le digne fils de son auguste mère. On a fait ce qu'on a pu pour adoucir la fatigue & l'ennui d'un long voyage, & pour lui rendre ce séjour agréable. Il a paru content ; nous le savons de retour à Pétersbourg, en parfaite santé. Sa promise y sera le 12 de ce mois ; & après quelques simagrées en l'honneur de S. Nicolas, les noces se célébreront.

Grimm a passé ici pendant le séjour du grand-duc : il vous a vu malade, cela m'a inquiété. Ensuite, après avoir supputé le temps, j'ai conclu que vous étiez entiérement remis. Nous avons de mauvaises gazettes à Berlin, comme vous en avez à Ferney : elles assurent que notre vieux patriarche s'était fait moine de Cluni. En tout cas vous ne garderez pas long-temps votre abbé. Mais je m'intéresse peu à ce dernier, & beaucoup au sort du prétendu moine.

Me voici de retour de la Silésie, où j'ai fait l'économe comme vous à Ferney. J'ai bâti des villages, défriché des marais, établi des manufactures, & rebâti quelques villes brûlées. Il s'est présenté à Breslaw un M. de Ferière, ingénieur du cabinet ; il prétend vous connaître : il sait sans doute que cela vaut une recommandation auprès de moi. Il a été employé en Alsace, il a servi en Corse, actuellement il est à la suite de M. de Breteuil, à Vienne. Vous l'aurez vu, & peut-être oublié ; car parmi ce peuple innombrable qui se présente à votre cour, des passe-volans doivent vous échapper. Des imbécilles fesaient autrefois des pélerinages à Jérusalem ou à Lorette ; à présent quiconque se croit de l'esprit va à Ferney, pour dire en revenant chez soi : *Je l'ai vu.*

Jouissez long-temps de votre gloire, marquis de Ferney, moine de Cluni, ou intendant du pays de Gex, sous quel titre il vous plaira ;

mais n'oubliez pas qu'au fond de l'Allemagne il est un vieillard qui vous a possédé autrefois, & qui vous regrettera toujours. *Vale.*

LETTRE CCCCLIV.

Du Roi.

Ce 22 octobre 1776.

VOici près de deux mois qu'aucune goutte de rosée du ciel de Ferney n'est tombée sur le rivage de La Baltique : les soi-disantes muses & les habitans de notre Parnasse sablonneux desséchent à vue-d'œil, & ils seraient déjà diaphanes si certain commentaire sur je ne sais quelle bible, ne leur était tombé entre les mains. C'est à cet ouvrage qu'ils doivent l'existence & la vie. Tout le monde a ri, parce que par Nazareth il fallait entendre l'Égypte ; & par l'Égypte, Nazareth. Cet éclat de rire s'est porté par l'écho depuis le Mansfeld jusqu'à Mémel : il a dissipé les humeurs noires, & rapporté la joie dans nos contrées.

Que le Ciel bénisse le plaisant commentateur de ce profond ouvrage ! Je le crois aussi habile à expliquer les traités entre les nations que les visions hébraïques ; & peut-être que si les Français & les Anglais se fussent servis de lui pour régler leurs anciens démêlés sur le Canada, qu'il les aurait accordés. On se ferait

épargné la dernière guerre, ce qui n'eût pas été une bagatelle.

Voici des vers qu'un rêve-creux avait fabriqués ici avant l'arrivée du divin commentaire; ceux qu'il fera à préfent feront plus gais. Il fe propofe de démontrer que quatre-vingts ans & vingt font la même chofe, & cela par l'exemple de perfonnes qui ne vieilliffent point, & dont l'hiver des ans reffemble au printemps de leur jeuneffe.

Vos Velches fe préparent à faire la guerre fur mer à je ne fais qui; ils ont acheté beaucoup de bois dans mes chantiers, dont Dieu les béniffe. Voilà comme la chaîne des événemens lie enfemble différens objets. Il fallait que les Portugais fiffent les impertinens dans le Paraguay, pour que dom Carlos fe mît en colère; il fallait qu'un pacte de famille obligeât par conféquent Louis XVI à fe fâcher & à faire raccommoder fa flotte; & que pour avoir du bois & des mâtures, il en fît chercher dans nos chantiers. Voilà du Wolf tout pur. Vous l'avez auffi commenté du temps de madame du Châtelet, fans adopter cependant tous les brillans écarts de Leibnitz.

Oh çà, commentez, ou ne commentez pas, felon votre bon plaifir; mais faites-moi au moins favoir quelques nouvelles de la fanté du vieux patriarche. Je n'entends pas raillerie fur fon compte; je me flatte que le quart-d'heure

de Rabelais fonnera pour nous deux la même minute, & que nous pourrons aller métapyfiquer enfemble là-bas ; ou du moins je n'aurai pas le chagrin de lui furvivre & d'apprendre fa perte qui en fera une pour toute l'Europe. Ceci eft férieux : ainfi je vous recommande à la fainte garde d'Apollon, des Grâces qui ne vous quittent jamais, & des Mufes qui veillent autour de vous.

LETTRE CCCCLV.

De M. de Voltaire.

Ce 8 novembre 1776.

SIRE,

VOus m'avez envoyé un ouvrage bien rare, car tout y eft vrai. C'eft au philofophe d'Alembert à remercier en vers V. M. philofophique (*a*). Hélas ! ce ne font pas mes quatre-vingt-deux ans qui m'empêchent de vous dire en vers que vous avez raifon ; c'eft que j'éprouve depuis plus de deux mois ce que vous dites dans votre belle Épître :

Et la pourpre & la bure éprouvent le malheur ;
L'un pleure fur le trône, & l'autre en fa chaumière.

Si je ne pleure pas dans ma chaumière,

(*a*) Voyez l'Épître à M. d'Alembert, ci-devant tome VI, page 143.

attendu que je ſuis trop ſec, j'ai du moins de quoi pleurer; meſſieurs de Nazareth ne rient point comme meſſieurs du rivage de la Mer-Baltique; ils perſécutent les gens ſourdement & cruellement; ils déterrent un pauvre homme dans ſa tannière, & le puniſſent d'avoir ri autrefois à leurs dépens. Tous les malheurs qui peuvent accabler un pauvre homme, ont fondu ſur moi à la fois, procès, pertes de biens, tourmens du corps, tourmens de ce qu'on appelle ame; je ſuis abſolument *l'autre* dans ſa chaumière; mais pardieu, Sire, vous n'êtes pas *l'un* qui pleurez ſur le trône, vous tâtâtes un moment de l'adverſité, il y a bien des années; mais avec quel courage, avec quelle grandeur d'ame vous avalâtes le calice! Comme ces épreuves ſervirent à votre gloire! comme dans tous les temps vous avez été par vous-même au-deſſus du reſte des hommes! Je n'oſe lever les yeux vers vous du ſein de ma décrépitude & du fond de ma misère. Je ne ſais plus où j'irai mourir. M. le duc de Wirtemberg régnant, oncle de la princeſſe que vous venez de marier ſi bien, me doit quelqu'argent qui aurait ſervi à me procurer une ſépulture honnête; il ne me paie point, ce qui m'embarraſſera beaucoup quand je ſerai mort. Si j'oſais, je vous demanderais votre protection auprès de lui, mais je n'oſe pas, j'aimerais mieux avoir V. M. pour caution.

Sérieusement parlant, je ne sais pas où j'irai mourir. Je suis un petit Job ratatiné sur mon fumier de Suisse ; & la différence de Job à moi, c'est que Job guérit, & finit par être heureux. Autant en arriva au bon-homme Tobie, égaré comme moi dans un canton Suisse du pays des Mèdes ; & le plaisant de l'affaire est, qu'il est dit dans la sainte Écriture que ses petits-enfans l'enterrèrent avec alégresse ; apparemment qu'ils trouvèrent une bonne succession.

Pardonnez-moi, Sire, si étant devenu presqu'aveugle comme Tobie, & misérable comme Job, je n'ai pas eu l'esprit assez libre pour oser vous écrire une lettre inutile.

Il est venu dans ma cabane un jeune baron ou comte Saxon, qui s'appelle, je crois, Gesdorf. Il est très-aimable, plein d'esprit & de grâces, poli, circonspect. On dit que V. M. a pris la peine de l'élever elle-même pour s'amuser. Il y paraît ; c'est Achille qui élève Phénix, au-lieu qu'autrefois Phénix fut le précepteur d'Achille.

Je me mets aux pieds de V. M., *de profundis.*

LETTRE CCCCLVI.

Du Roi.

Ce 25 novembre 1776.

J'Ai été affligé de votre lettre, & je ne faurais deviner les fujets de chagrin que vous avez. Les gazettes font muettes ; les lettres de Genève & de la Suiffe n'ont fait aucune mention de votre perfonne ; de forte que je devine en gros que l'*Infame*, plus infame que jamais, s'acharne à perfécuter vos vieux jours. Mais vous avez Genève, Laufanne, Neuchâtel dans le voifinage, qui font autant de ports contre l'orage.

Je ne devine pas les procès perdus. Vous avez la plupart de vos fonds placés à Cadix: il eft fûr que la jurisdiction de l'évêque d'Annecy ne s'étend pas jufques-là.

Vous aurait-on chagriné pour les changemens que vous avez introduits dans le pays de Gex ? La valetaille de Plutus fe ferait-elle liguée avec les charlatans de la Meffe pour vous fufciter des affaires ? Je n'en fais rien ; mais voilà tout ce que l'art conjectural me permet d'entrevoir.

En attendant j'ai écrit dans le Wirtemberg pour vous donner affiftance pour une dette qui m'eft connue. Je crois cependant vous devoir

avertir que je ne suis pas trop bien en cour chez son altesse sérénissime. On fera néanmoins ce qu'on pourra. Il est singulier que ma destinée ait voulu me rendre le consolateur des philosophes. J'ai donné tous les lénitifs de ma boutique pour soulager la douleur de d'Alembert (*a*). Je vous en donnerais volontiers de même, si je connaissais votre mal à fond. Mais j'ai appris d'Hippocrate qu'il ne faut pas se mêler de guérir un mal avant de l'avoir bien examiné & étudié. Ma pharmacie est à votre service : il vaudrait mieux que vous n'en eussiez pas besoin. En attendant je fais des vœux sincères pour votre contentement & votre longue conservation. *Vale.*

P. S. Bon Dieu ! quelle cruauté de persécuter la vieillesse d'un homme qui illustre sa patrie, & sert de plus grand ornement à notre siècle ! Quels barbares !

(*a*) Voyez leurs Correspondances ci-après, tomes XVII, XVIII & XIX.

LETTRE

LETTRE CCCCLVII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 9 décembre 1776.

SIRE,

IL n'eſt pas étonnant qu'un homme qui a paſſé ſa vie à barbouiller du papier contre ceux qui trompent les hommes, qui les volent & qui les perſécutent, ſoit un peu pourſuivi par ces gens-là ſur la fin de ſes jours. Il eſt encore moins étonnant que le Marc-Aurèle de notre ſiècle prenne pitié de ce vieil Épictète. V. M. daigne me conſoler d'un trait de plume des cris de la canaille ſuperſtitieuſe & implacable.

J'ai pris la liberté de dépoſer à vos pieds les raiſons qui m'avaient privé long-temps de l'honneur de vous écrire, & parmi ces raiſons, la première a été la néceſſité où je ſuis réduit, d'être un petit Libanius qui répond aux Grégoire de Nazianze & aux Cyrille.

La fourmillière que je fais bâtir dans ma retraite, & qui eſt rongée par les rats de la finance françaiſe, était le ſecond motif de ma douleur & de mon ſilence, & l'oubli de votre ancien pupille M. le duc de Wirtemberg était le troiſième.

Dans le cahos des petites affaires qui dérangent les petites têtes, je n'oſais pas à mon

âge écrire à V. M.; je tremblais de radoter devant le maître de l'Europe.

La même main qui inftruit les rois & qui confole d'Alembert, daigne auffi s'étendre pour moi. V. M. eft trop bonne d'avoir bien voulu écrire un mot en ma faveur dans le Wirtemberg; c'eft malheureufement dans le comté de Montbéliard qu'eft ma dette, & cette principauté de Montbéliard reffortit au parlement de Befançon, ce font des affaires qui ne finiffent point; & moi je vais bientôt finir. M. le duc de Wirtemberg me donne aujourd'hui fa parole de me fatisfaire dans le courant de l'année prochaine; fa régence me doit cent mille francs; cela ruine un homme qui fe ruinait déjà à faire bâtir une petite ville. Mais il faut que je prenne patience, & que j'attende le paiement de M. le duc de Wirtemberg, ou la mort qui paie tout.

Je mets mes misères aux pieds de V. M. puifqu'elle daigne me l'ordonner. La poftérité rira fi elle fait jamais qu'un chétif Parifien a conté fes affaires à Fréderic-le-Grand, & que Fréderic-le-Grand a daigné les entendre.

On vient d'imprimer à Paris un livre affez curieux fur la littérature de la Chine, fa religion & fes ufages. La plus grande partie de ce livre eft compofée par un Chinois que les jéfuites dérobèrent à fes parens dans fon enfance, & qui a été élevé par eux à leur collège

de Paris : il parle français parfaitement ; mais malheureusement c'est un jésuite lui-même, & c'est le plus insolent énergumène qui soit parmi eux, il a la rage du *contrains-les d'entrer*. Le scélérat est capable de bouleverser l'Empire. Je me flatte que si votre écolier en poésie, & votre très-plat écolier Kien-Long est instruit enfin de ce fanatisme qui couve dans sa ville capitale, il enverra bientôt tous ces convertisseurs en Occident.

Daignez conserver, Sire, vos bontés pour ma vieille ame qui va bientôt quitter son vieux corps.

LETTRE CCCCLVIII.

Du Roi.

Potsdam, ce 26 décembre 1776.

Pour écrire à Voltaire il faut se servir de sa langue : celle des dieux. Faute de me bien exprimer dans ce langage, je bégaierai mes pensées.

Serez-vous donc toujours en butte
Au dévot qui vous persécute ?
A l'envieux obscur, ébloui de l'éclat
Dont vos rares talens offusquent son état ?
Quelqu'odieux que soit cet indigne manège,
Les exemples en sont nombreux ;
On a poussé le sacrilège
Jusqu'au point d'insulter les Dieux :

Ces Dieux dont les bienfaits enrichiſſent la terre
Ont été déchirés par des blaſphémateurs.
Eſt-il donc étonnant que l'immortel Voltaire
Ait à gémir des traits des calomniateurs!

Je ne m'en tiens pas à ces mauvais vers: j'ai fait écrire dans le Wirtemberg pour ſolliciter vos arrérages....

Au reſte, je crois que pour vous ſouſtraire à l'âcreté du zèle des bigots, vous pourriez vous réfugier en Suiſſe, où vous ſeriez à l'abri de toute perſécution & des déſagrémens dont vous vous plaignez. A l'égard de vos nouveaux établiſſemens de Ferney, je les attribue à l'eſprit de vengeance des commis de vos financiers, qui vous haïſſent à cauſe du bien que vous avez voulu faire au pays de Gex, en le dérobant un temps à la voracité de ces gens-là.

Quant à ce point, je vous avoue que je ſuis embarraſſé d'y trouver un remède, parce qu'on ne ſaurait inſpirer des ſentimens raiſonnables à des drôles qui n'ont ni raiſon ni humanité. Toutefois ſoyez perſuadé que ſi la terre de Ferney appartenait à Apollon même, cette race maudite ne l'eût pas mieux traitée. Quelle honte pour la France de perſécuter un homme unique qu'un deſtin favorable a fait naître dans ſon ſein! Un homme dont dix royaumes ſe diſputeraient à qui pourrait le compter parmi ſes citoyens, comme jadis tant de villes de la Grèce ſoutenaient qu'Homère était né chez elles. Mais

quelle lâcheté plus révoltante de répandre l'amertume ſur vos derniers jours ! Ces indignes procédés me mettent en colère, & je ſuis fâché de ne pouvoir vous donner des ſecours plus efficaces que le ſouverain mépris que j'ai pour vos perſécuteurs. Mais Maurepas n'eſt pas dévot ; M. de Vergennes ſe contente d'entendre la Meſſe, quand il ne peut pas ſe diſpenſer d'y aller ; Necker eſt hérétique : de quelle main peut donc partir le coup qui vous accable ? L'archevêque de Paris eſt connu pour ce qu'il eſt, & j'ignore ſi ſon mentor ex-jéſuite eſt encore auprès de lui ; perſonne ne connaît le nom du confeſſeur du roi : le diable incarné dans la perſonne de l'évêque du Puy aurait-il excité cette tempête ? Enfin plus j'y penſe, & moins je devine l'auteur de cette tracaſſerie.

Je n'ai point vu cet ouvrage ſur la Chine dont vous me parlez. J'ajoute d'autant moins de foi à ce qui nous vient de contrées auſſi éloignées, qu'on eſt ſouvent bien embarraſſé de ce qu'on doit croire des nouvelles de notre Europe.

Cependant ſoyez ſûr que le plus grand crève-cœur que vous puiſſiez faire à vos ennemis, c'eſt de vivre en dépit d'eux. Je vous prie de leur bien donner ce chagrin-là, & d'être perſuadé que perſonne ne s'intéreſſe plus à la conſervation du vieux patriarche de Ferney que le ſolitaire de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCLIX.

Du Roi.

Potsdam, ce 10 février 1777.

IL vaut mieux que vous ayez terminé vous-même votre affaire avec le duc de Wirtemberg que s'il avait fallu recourir à mon assistance. Je vous félicite d'avoir cet embarras de moins, & je me réjouirai si j'apprends que tous vos sujets de chagrin sont dissipés.

L'âge où vous êtes devrait rendre votre personne sacrée & inviolable. Je m'indigne, je me mets en colère contre les malheureux qui empoisonnent la fin de vos jours. Je me suis dit souvent : Comment se peut-il que ce Voltaire, qui fait l'honneur de la France & de son siècle, soit né dans une patrie assez ingrate pour souffrir qu'on le persécute ? Quel découragement pour la race future ! où sera le Français qui voudra désormais vouer ses talens à la gloire d'une nation qui méconnaît les grands hommes qu'elle produit, & qui les punit au-lieu de les récompenser ?

Le mérite persécuté me touche, & je vole à son secours, fût-ce jusqu'au bout du monde. S'il faut renoncer à revoir l'immortel Voltaire, du moins pourrai-je m'entretenir cet été avec le sage Anaxagore. Nous philosopherons en-

femble ; votre nom fera mêlé dans tous nos entretiens, & nous gémirons du trifte deftin des hommes qui par faibleffe ou par ftupidité retombent dans le fanatifme.

Deux dominicains qui ont le roi d'Efpagne à leurs pieds, difpofent de tout le royaume : leur faux zèle fanguinaire a rétabli dans toute fa fplendeur cette inquifition que M. d'Aranda avait fi fagement abolie. Selon que le monde va, les fuperftitieux l'emportent fur les philofophes, parce que le gros des hommes n'a l'efprit ni cultivé, ni jufte, ni géométrique. Le peuple fait qu'avec des préfens on appaife ceux qu'on a offenfés ; il croit qu'il en eft de même à l'égard de la Divinité, & qu'en lui donnant à flairer la fumée qui s'élève d'un bûcher où l'on brûle un hérétique, c'eft un moyen infaillible de lui plaire. Ajoutez à cela des cérémonies, des déclamations de moines, les applaudiffemens des amis, & la dévotion ftupide de la multitude, vous trouverez qu'il n'eft pas furprenant que les Efpagnols aveuglés aient encore de l'attachement pour ce culte digne des antropophages.

Les philofophes pouvaient profpérer chez les Grecs & chez les Romains, parce que la religion des gentils n'avait point de dogmes ; mais les dogmes de notre *Infame* gâtent tout. Les auteurs font obligés d'écrire avec une circonfpection gênante pour la vérité. La prê-

traille venge la moindre égratignure que souffre l'orthodoxie ; l'on n'ose montrer la vérité à découvert ; & les tyrans des ames veulent que les idées des citoyens soient toutes moulées dans le même moule.

Vous aurez toutefois eu l'avantage de surpasser tous vos prédécesseurs dans le noble héroïsme avec lequel vous avez combattu l'erreur. Et de même qu'on ne reproche pas au fameux Boerhaave de n'avoir pas détruit la fièvre-chaude, ni l'étisie, ni le haut-mal, mais qu'il s'est borné à guérir de son temps quelques-uns de ses contemporains ; aussi peu pourra-t-on reprocher au savant médecin des ames de Ferney de n'avoir pu détruire la superstition ni le fanatisme, & de n'avoir appliqué son remède qu'à ceux qui étaient guérissables.

Mon individu qui s'est mis à son régime, le bénit mille fois en lui souhaitant longue vie & prospérité, c'est dans ces sentimens que le solitaire de Sans-Souci salue le patriarche des incrédules. *Vale.*

LETTRE CCCCLX.

Du Roi.

Potsdam, ce 26 mars 1777.

DEs trois raifons qui vous ont empêché de me répondre, la première & la feconde font une fuite des loix de la nature, mais la troifième eft un effet de la méchanceté des hommes, qui me les ferait haïr, fi par bonheur pour l'humanité, il n y avait encore des ames vertueufes en faveur defquelles on fait grâce à l'efpèce. Mais quelle cruelle méchanceté de perfécuter un vieillard & de prendre plaifir à empoifonner les derniers jours de fa vie ! Cela fait horreur, & me révolte de telle forte contre les bourreaux tonfurés qui vous perfécutent, que je les exterminerais de la face de la terre fi j'en avais le pouvoir. Le pauvre Morival, qui jeune encore a effuyé leurs perfécutions, en a eu le cœur fi navré, & principalement de l'inhumanité de fes parens, qu'il a été, ces jours paffés, attaqué d'apoplexie On efpère cependant qu'il s'en remettra. C'eft un bon & honnête garçon, qui mérite qu'on lui veuille du bien par fon application & le défir qu'il a de bien faire. Je fuis perfuadé que vous compatirez à fa fituation.

Ceux qui vous ont parlé du gouvernement français, ont, ce me femble, un peu exagéré

les chofes. J'ai eu occafion de me mettre au fait des revenus & des dettes de ce royaume : fes dettes font énormes, les reffources épuifées, & les impôts multipliés d'une manière exceffive. Le feul moyen de diminuer, avec le temps, le fardeau de ces dettes, ferait de refferrer les dépenfes, & de retrancher tout le fuperflu. C'eft à quoi on ne parviendra jamais; car au-lieu de dire : J'ai tant de revenu, &je puis dépenfer tant; on dit : Il me faut tant, trouvez des reffources.

Une forte faignée faite à ces faquins tonfurés pourrait procurer quelques reffources : cependant cela ne fuffirait pas pour éteindre en peu les dettes, & procurer au peuple les foulagemens dont il a le plus grand befoin. Cette fituation fâcheufe a fa fource dans les règnes précédens qui ont contracté des dettes, & ne les ont jamais acquittées.

C'eft ce dérangement des finances qui influe maintenant fur toutes les branches du gouvernement; il a arrêté les fages projets de M. de Saint-Germain qui ne font pas même exécutés à demi; il empêche le miniftère de reprendre cet afcendant dans les affaires de l'Europe, dont la France était en poffeffion depuis Henri IV. Enfin, pour ce qui eft de votre parlement, en qualité de penfeur, j'ai condamné fon rappel, parce qu'il était contraire aux principes de la dialectique & du bon fens.

Tenez, voilà comme on découvre & comme on voit les fautes des autres, tandis que l'on eſt aveugle ſur ſes propres défauts. Je ferais bien mieux de régler mes actions & de m'empêcher de faire des folies, que de diſſéquer les reſſorts qui meuvent les grandes monarchies.

Vous me parlez d'un auteur Allemand qui ſe mêle auſſi de diriger la politique européane: je puis vous aſſurer que c'eſt un rêve-creux qui règle des partages à l'inſtar de ceux qui ſe firent en Pologne. Ce grand homme ignore que ces ſortes de partages ſont rares, & ne ſe répètent jamais durant la vie des mêmes hommes. Le peu de vérités qu'il y a dans les aſſertions de ce grand politique, ſe réduit à la poſſibilité de nouveaux troubles qui s'élèvent en Crimée entre la Ruſſie & la Porte, & à l'envie démeſurée de l'empereur de s'agrandir vers Andrinoble. Ce prince eſt jeune & ambitieux; mes ſoixante-cinq ans paſſés doivent mettre mes intentions hors de ſoupçon. Ai-je le temps encore de faire des projets?

Je vous envoie ci-joint, au-lieu de mauvais vers que j'aurais pu faire, un choix des meilleures pièces de Chaulieu & de madame Deshoulières que j'ai fait imprimer à mon uſage & à celui de mes amis.

Pour en revenir au divin patriarche des incrédules, je crois qu'il fera bien de tromper ſes ennemis: leur intention eſt de le chagriner,

il ne doit leur oppofer que de l'indifférence & du mépris. Et s'il fe voit obligé de fe retirer en Suiffe, il pourra les régaler, dans ce pays libre, d'une pièce qui démafquera leur turpitude & leur fcélérateffe. Que la nature conferve *divus Voltarius*, & que j'aie encore longtemps la fatisfaction de recevoir de fes nouvelles. *Vale.*

P.S. Vous me prendrez pour un vieux fou politique en lifant ma lettre ; je ne fais comment je me fuis avifé de me conftituer miniftre du très-chrétien roi des Velches.

LETTRE CCCCLXI.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, avril 1775.

Quoi, c'eft donc cet heureux vainqueur
Et de l'Autriche & de la France,
C'eft ce grave légiflateur
De qui la fublime éloquence
Parut égal à fa valeur ;
C'eft ce généreux défenfeur
De la raifon, qu'à toute outrance
La fanatique extravagance
Perfécute avec tant d'ardeur ;
C'eft ce héros mon protecteur
Qui s'eft fait, dit-on, l'imprimeur
Des idylles de Deshoulière.
Seigneur, je ne m'attendais guère

De voir César ou Cicéron
Sortir de sa brillante sphère
Pour devenir un Céladon.

Mais il faut que tous les goûts entrent dans votre ame universelle, elle sent mieux que personne qu'il y a dans les ouvrages de madame Deshoulières, quoiqu'un peu faibles, des morceaux naturels & même philosophiques qui méritent d'être conservés ; pour Chaulieu, il a fait quatre ou cinq pièces dignes de Fréderic-le-Grand.

Puisque vous protégez les philosophes après leur mort, V. M. les protégera aussi pendant leur vie ; la rage des pédans fanatiques en robe longue vient de condamner au bannissement perpétuel un jeune-homme, nommé *de Lisle*, pour avoir fait un livre intitulé : *La Philosophie de la Nature*. C'est, dit-on, un savant plein d'imagination, beaucoup plus vertueux que hardi. M. d'Alembert est, je crois, instruit de son mérite & de son malheur.

Pour moi, si ces ennemis des sages me persécutent à quatre-vingt-trois ans, j'ai ma bière toute prête en Suisse à une lieue de la France. J'ai quelque ressemblance avec Morival ; je fus attaqué, il y a un mois, d'une espèce d'apoplexie dont les suites me tourmentent plus que les fanatiques ne me tourmenteront. J'emploierai, si je puis, mes derniers momens à rendre exécrables les assassins juridiques de Morival

d'Etallonde, du chevalier de La Barre, du général Lalli, de la maréchale d'Ancre, & de tant d'autres.

Tout ce que V. M. daigne me dire fur notre gouvernement & fur nos finances, eft bien vrai; c'eft à Newton à parler de mathématiques; c'eft à Frédéric-le-Grand à parler de gouverner les hommes : je ferais étonné fi la France attaquait aujourd'hui les Anglais fur mer, comme je ferais très-furpris fi notre puiffance ou impuiffance ofait attaquer V. M. fans avoir difcipliné fes troupes pendant vingt années.

Daignez, Sire, me conferver vos bontés jufqu'à mon dernier moment.

LETTRE CCCCLXII.

Du Roi.

Potsdam, ce 17 juin 1777.

LE talent eft un don des Dieux
Qu'en nos jours leur main trop avare
Rend plus eftimable & plus rare
Qu'au temps des Quinault, des Chaulieux.
Né fur les bords de La Baltique,
Sous un ciel chargé de frimats,
Admirateur du chant lyrique,
Mon ame épaiffe & flegmatique
En s'efforçant n'en produit pas.
Que me reftait-il donc à faire ?
Ne pouvant être un bon auteur,

Je me rendis l'humble éditeur
D'Epicure & de Deshoulière.

Si j'étais Voltaire ou Apollon, j'aurais peut-être resserré le volume en le réduisant à moins de pages; mais m'aurait-il convenu d'être aussi sévère censeur, ne pouvant surpasser ceux que j'aurais ainsi mutilés. Il me serait arrivé comme à La Beaumelle & à Fréron: ils jugèrent la Henriade, ils voulurent y substituer des vers; & il n'y eut à y critiquer que ce qu'ils avaient ajouté à ce poëme.

J'en viens à vos chagrins & à vos peines: souvenez-vous bien que l'intention de ceux qui vous persécutent, est d'abréger vos jours. Jouez-leur le tour de vivre à leur dam, & de vous porter mieux qu'eux.

Nous sommes ici tranquilles & aussi pacifiques que les quakres. Nous entendons parler du général Howe, dont chaque chien en aboyant prononce le nom. Nous lisons dans les gazettes ce qu'on raconte des hauts faits des *insurgens* d'Amérique. Les uns vantent la force de la flotte anglaise; d'autres disent que la France & l'Espagne ont plus de vaisseaux que ces insulaires.

Actuellement la politique des gazetiers se repose: il n'est plus question que du séjour du comte de Falkenstein à Paris. Ce jeune prince y jouit des suffrages du public; on applaudit à son affabilité; & l'on est surpris de trouver

tant de connaiſſances dans un des premiers ſouverains de l'Europe. Je vois avec quelque ſatisfaction que le jugement que j'avais porté de ce prince eſt ratifié par une nation auſſi éclairée que la françaiſe. Ce ſoi-diſant comte retournera chez lui par la route de Lyon & de la Suiſſe. Je m'attends qu'il paſſera par Ferney, & qu'il voudra voir & entendre l'homme du ſiècle, le Virgile & le Cicéron de nos jours. Si cela arrive, vous l'emporterez en tout ſur JESUS. Il n'y eut que des rois, ou je ne ſais quels mages, qui vinrent à ſon étable de Bethléem, & Ferney recevra les hommages d'un empereur.

Pour rendre le parallèle parfait, je ſubſtitue à l'étoile qui guidait les mages, les lumières de la raiſon qui conduit notre jeune monarque. Si cette viſite a lieu, je me flatte que les nouvelles connaiſſances ne vous feront pas oublier les anciennes, & que vous vous ſouviendrez que parmi la foule de vos admirateurs il exiſte un ſolitaire à Sans-Souci, qu'il faut ſéparer de la multitude. *Vale.*

P. S. J'ai lu cet ouvrage de de Lisle : il y a ſans doute de bonnes choſes, mais peu de méthode, & ſur la fin beaucoup de ce que les Italiens appellent *concetti.*

LETTRE

LETTRE CCCCLXIII.

Du Roi.

Ce 9 juillet 1777.

Oui, vous verrez cet empereur
Qui voyage, afin de s'inſtruire,
Porter ſon hommage à l'auteur
De Henri-Quatre & de Zaïre.
Votre génie eſt un aimant
Qui, tel que le ſoleil, attire
A ſoi les corps du firmament,
Par ſa force victorieuſe
Amène les eſprits à ſoi:
Et Thérèſe la ſcrupuleuſe
Ne peut renverſer cette loi.

Joſeph a bien paſſé par Rome
Sans qu'il fût jamais introduit
Chez le prêtre que Jurieu nomme
Très-civilement l'Ante-Chriſt.
Mais à Genève qu'on renomme,
Joſeph plus fortement ſéduit,
Révérera le plus grand homme
Que tous les ſiècles aient produit.

Cependant les Autrichiens ont juſqu'à préſent encore mal profité des leçons de tolérance que vous avez données à l'Europe. Voilà en Moravie, dans le cercle de Préraw, quarante villages qui ſe déclarent tous à la fois proteſtans. La cour, pour les ramener au giron de l'Église, a fait marcher des convertiſſeurs avec

des argumens à poudre & à balle, qui ont fusillé une douzaine de ces malheureux, en attendant qu'on brûle les autres. Ces faits, que nous vous communiquons, sont par malheur peu consolans pour l'humanité.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'il y a un levain de férocité dans le cœur de l'homme, qui reparaît souvent quand on croit l'avoir détruit. Ceux que les sciences & les arts ont décrassés, sont comme ces ours que les conducteurs ont appris à danser sur les pattes de derrière ; les ignorans sont comme les ours qui ne dansent point. Les Autrichiens (j'en excepte l'empereur) pourraient bien être de cette dernière classe.

Il est bien fâcheux que les Français, d'ailleurs si aimables, si polis, ne puissent pas dompter cette fougue barbare qui les porte si souvent à persécuter les innocens. En vérité, plus on examine les fables absurdes sur lesquelles toutes les religions sont fondées, plus on prend en pitié ceux qui se passionnent pour ces balivernes.

Voici un rêve que je vous envoie qui peut-être vous amusera un moment. Vous donner de tels ouvrages d'une imagination tudesque, c'est jeter une goutte d'eau dans la mer.

Je vous remercie du beau projet de politique dont vous me faites l'ouverture ; ce serait une chose à exécuter si j'avais vingt ans. Le pape

& les moines finiront sans doute ; leur chûte ne sera pas l'ouvrage de la raison ; mais ils périront à mesure que les finances des grands potentats se dérangeront. En France, quand on aura épuisé tous les expédiens pour avoir des espèces, on sera forcé de séculariser des abbayes & des couvens. Cet exemple sera imité, & le nombre des *cuculati* réduit à peu de chose. En Autriche, le même besoin d'argent donnera l'idée d'avoir recours à la conquête facile des États du saint-siège pour avoir de quoi fournir aux dépenses extraordinaires : & l'on fera une grosse pension au saint-père.

Mais qu'arrivera-t-il ? La France, l'Espagne, la Pologne, en un mot toutes les puissances catholiques, ne voudront pas reconnaître un vicaire de JESUS, subordonné à la main impériale. Chacun alors créera un patriarche chez soi. On assemblera des conciles nationaux. Petit à petit chacun s'écartera de l'unité de l'Église, & l'on finira par avoir dans son royaume sa religion, comme sa langue à part.

Comme je ne fixe aucune époque à cette prophétie, personne ne pourra me reprendre. Cependant il est très-probable qu'avec le temps, les choses prendront le tour que je viens d'indiquer.

Je suis fort sensible aux marques de votre souvenir, & des vieux temps dont vous rappellez la mémoire. Hélas ! que retrouveriez-

vous à Sans-Souci, s'il était possible que je puisse espérer de vous y revoir?

Un vieillard glacé par les ans,
Froid, taciturne & flegmatique,
Dont le propos soporifique
Fait bâiller tous les assistans.
Au-lieu de mots assez plaisans,
Assaisonnés d'un sel attique,
Qu'il débitait dans son bon temps;
Un radotage politique,
Et d'obscure métaphysique,
Plus ennuyeux, plus révoltans
Que ne sont les nouveaux romans.
Ainsi quand le tendre zéphyre
Des airs cède l'immense empire
Au fougueux souffle d'aquilon,
La Nature aux abois expire.
Le champ qui portait la moisson
A perdu sa belle parure;
L'arbre est dépouillé de verdure;
Les jardins sont privés de fleurs;
L'homme ainsi ressent les rigueurs
Du temps qui vient miner son être.
Si, jeune il se nourrit d'erreurs,
Dès qu'il juge & qu'il fait connaître,
L'âge, les maux & les langueurs
Le font pour toujours disparaître.

Toutes ces variations sont pour le commun de l'espèce, mais non pour le divin Voltaire. Il est comme madame Sara qui fesait tourner la tête aux roitelets Arabes à l'âge de cent soixante ans. Son esprit rajeunit au-lieu de vieillir; pour lui le temps n'a point d'ailes;

mais il eſt à craindre que la nature n'ait perdu le moule où elle l'a jeté. On nous conte que Jupiter prolongea la nuit qu'il coucha avec Alcmène pour ſe donner le temps de fabriquer Hercule : je ſuis perſuadé que ſi l'on examinait les phénomènes de l'année 1694, pareille merveille s'y trouverait. Enfin, jouiſſez long-temps des prodigalités de la nature ; perſonne ne s'intéreſſe plus à votre conſervation que le ſolitaire de Sans-Souci. *Vale.*

P. S. Il fallait les charmes de l'enchanteur de Ferney pour tirer des vers de ma vieille & ſtérile cervelle.

LETTRE CCCCLXIV.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, auguſte 1777.

MOnſieur le grand rêveur, perſonne n'a jamais fait un plus beau ſonge que vous. Si Nabuchodonoſor avait rêvé ainſi, il n'aurait jamais oublié un pareil ſonge, & n'aurait point propoſé à ſes mages de les faire pendre, s'ils ne devinaient pas ce qu'il avait oublié. L'empereur Julien, tout grand philoſophe, tout homme d'eſprit, & tout apoſtat qu'il était, n'eut pas le bonheur de raiſonner auſſi-bien étant éveillé, que vous étant endormi. On reproche à ce

grand homme d'avoir fait enchérir les bœufs & les vaches par ses fréquens sacrifices, dans le temps qu'il se moquait du saint Sacrifice de la Messe, & des autres facéties des christicoles. Pour vous, Monsieur, vous vous moquez de toute la terre, & vous avez grande raison. Il y a même quelqu'apparence que vous la corrigerez de ses ridicules avant qu'il soit trois ou quatre mille ans, & en vérité vous méritez de vivre jusqu'à cette heureuse révolution. Je ne désespère pas que vous ne montriez ce nouveau prodige au monde. En effet, s'il y a quelque secret pour l'opérer, c'est le beau précepte que vous rapportez à la fin de votre rêve : **Réjouis-toi, car tu n'es pas sûr d'en faire autant demain.**

Si vos productions de la nuit m'ont fait un si grand plaisir, celles du jour ne m'en font pas moins. Vos petits vers sont délicieux ; mais vous n'avez pas prophétisé aussi juste sur moi que sur le reste de l'univers. Je n'ai point vu M. le comte de Falkenstein (*a*), & vous verrez pourquoi dans la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire avant celle-ci, & que je mets à la suite. Je vous y demande une grâce singulière, mais qui me paraît nécessaire, & dont il peut résulter un très-grand bien.

Je me jette à vos pieds, &c.

(*a*) C'est le nom que l'empereur Joseph II avait pris pour voyager.

LETTRE CCCCLXV.

Du Roi.

Ce 13 août 1777.

JE reçois vos deux jolies lettres la veille de mon départ pour la Siléfie, de forte que je me hâte de vous répondre. J'avais cru que les oracles étant dans leur origine rendus en vers, Apollon inſpirait tous les poëtes; mais il n'inſpire que les Voltaire & les Virgile, & les poëtes Obotrites prédiſent de travers, comme il m'eſt quelquefois arrivé. Je dis, tant pis pour l'empereur, s'il ne vous a pas vu: des ports de mer, des vaiſſeaux, des arſenaux ſe trouvent par-tout; mais il n'y a qu'un Voltaire que notre ſiècle ait produit, & quiconque a pu l'entendre & ne l'a pas fait, en aura des regrets éternels; mais j'ai appris de bonne part de Vienne que l'impératrice a défendu à ſon fils de voir le vieux patriarche de la tolérance.

Les Suiſſes ſont ſagement de réformer leurs loix, ſi elles ſont trop ſévères; cela eſt déjà fait chez nous: j'ai auſſi médité ſur cette matière pour ma propre direction; j'ai même barbouillé quelque bagatelle ſur le gouvernement, que je vous enverrai à mon retour ſous le ſceau du ſecret. S'il s'agit de contribuer au bien public, aux progrès de la raiſon, je m'y prêterai

avec plaifir. La banque vous fera paffer par Neuchâtel l'argent néceffaire pour le prix propofé par meffieurs les Suiffes. Tout homme doit s'intéreffer au bien de l'humanité.

Vous favez que je ne me fuis jamais rendu garant du duc de Wirtemberg ; je le connais pour ce qu'il eft ; fi vous croyez que mon interceffion puiffe vous être utile, j'écrirai volontiers à ce prince, quoique vous fachiez tout comme moi, qu'à l'exemple des grandes puiffances il a embrouillé le fyftême de fes finances de telle forte, que peut-être fes arrière-héritiers feront occupés à payer fes dettes. J'attends votre réponfe fur cet article.

Je parts pour la Siléfie, où je m'occuperai de la juftice, qui veut être veillée & furveillée ; j'aurai des arrangemens de finance à prendre, des défrichemens à examiner, des affaires de commerce à décider, des troupes à voir & des malheureux à foulager : je ne pourrai finir ma tournée que vers le 4 ou 5 du mois prochain, vers lequel temps je me flatte d'avoir votre réponfe. Si ma lettre eft courte, ne l'attribuez qu'au voyage que je dois faire. Il faudrait avoir le cerveau bien defféché & bien ftérile pour manquer de matière quand on écrit à Voltaire, fur-tout quand on chérit fes ouvrages & l'eftime autant que le fait le philofophe de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCLXVI.

Du Roi.

Potsdam, ce 5 septembre 1777.

VOus aurez sûrement reçu à présent le prix destiné en Suisse à celui qui aura le mieux apprécié la justesse des punitions : mais il me semble que M. Beccaria n'a guère laissé à glaner après lui. Il n'y a qu'à s'en tenir à ce qu'il a si judicieusement proposé. Dès que les peines sont proportionnées au délit, tout est en règle.

Je ne m'étonne point de ce qu'on fait en Espagne : on y rétablit l'inquisition, on se gendarme contre le bon sens, en un mot on y fait des sottises. Au-lieu du philosophe d'Aranda, c'est un confesseur, ou capucin ou cordelier, qui gouverne le roi : *Ex ungue leonem.*

Je reviens de la Silésie dont j'ai été très-content : l'agriculture y fait des progrès très-sensibles ; les manufactures prospèrent ; nous avons débité à l'étranger pour cinq millions de toile, & pour un million deux cent mille écus de draps. On a trouvé une mine de cobolt dans les montagnes, qui fournit à toute la Silésie. Nous fesons du vitriol aussi bon que l'étranger. Un homme fort industrieux y fait de l'indigo tel que celui des Indes ; on change le fer en acier avec avantage, & bien plus sim-

plement que de la façon que Réaumur le propose Notre population est augmentée depuis 1756 (qui était l'année de la guerre) de cent quatre-vingt mille ames. Enfin tous les fléaux qui avaient abymé ce pauvre pays, sont comme s'ils n'avaient jamais été ; & je vous avoue que je ressens une douce satisfaction à voir une province revenir de si loin.

Ces occupations ne m'ont point empêché de barbouiller mes idées sur le papier ; & pour épargner la peine de les transcrire, j'ai fait imprimer six exemplaires de mes rêveries : je vous en envoie un. Je n'ai eu que le temps de faire une esquisse ; cela devrait être plus étendu ; mais c'est à de vrais savans à y mettre la dernière main. Messieurs les encyclopédistes ne seront peut-être pas toujours de mon avis : chacun peut avoir le sien. Toutefois si l'expérience est le plus sûr des guides, j'ose dire que mes assertions sont uniquement fondées sur ce que j'ai vu, & sur ce que j'ai réfléchi (a).

Vivez, patriarche des êtres pensans, & continuez, comme l'astre de la lumière, à éclairer l'univers. *Vale.*

(a) Voyez l'Essai sur les formes du Gouvernement & sur les devoirs des Souverains, ci-devant tome VI.

LETTRE CCCCLXVII.

Du Roi.

Potsdam, ce 24 septembre 1777.

SI j'exécute votre commiſſion, j'aurai opéré un miracle plus grand que celui de Jean-Jacques à Veniſe : j'aurai, comme Bacchus ou Moïſe, fait jaillir une fontaine d'un rocher. Mais ce rocher ſur lequel je dois faire mes opérations eſt plus dur que le diamant. Et vous voulez que j'en faſſe ſortir les eaux du Pactole ! Je crains que mon ſoi-diſant pupille ne me perde de réputation ; & qu'il ne m'arrive comme à ces prophètes des Cévènes qui voulurent à Londres reſſuſciter un mort, & qui n'en purent venir à bout. Cependant j'ai repaſſé tout mon Cicéron & tout mon Démoſthènes pour compoſer une lettre bien pathétique à ſon alteſſe ſéréniſſime, où par une belle péroraiſon je m'efforce d'amollir ſes entrailles d'airain, lui repréſentant que le grand homme auquel il doit, a mérité la reconnaiſſance de toute l'Europe, & qu'ainſi c'eſt une double dette dont il doit s'acquitter envers lui. Je lui parle d'une vieilleſſe reſpectable qu'il faut honorer & ſoulager, & de la réputation qui réjaillira ſur lui d'avoir aidé à tranquilliſer ſur la fin de ſa carrière ce patriarche des êtres penſans, & un homme dont

le nom durera plus long-temps que celui de la Forêt-Noire & du Wirtemberg. Enfin si des phrases peuvent trouver quelque chose dans des bourses vides, peut-être en ferai-je sortir les derniers écus. Mais je n'en réponds pas, car *de nihilo nihil*, &c. comme vous savez.

Grimm est arrivé ici de Pétersbourg. Nous avons beaucoup parlé de votre pantocratrice, de ses loix, des grandes mesures qu'elle prend pour civiliser sa nation. Grimm est devenu colonel : je vous en avertis pour ne pas omettre ce titre qui de philosophe l'a rendu militaire. Apparemment que nous entendrons parler de ses hauts faits d'armes en Crimée, si le délire porte les Turcs à déclarer la guerre à l'impératrice.

Mais l'incertitude où je suis de ce que deviendra mon miracle, m'occupe plus que tout ceci. Je crains quelque mauvais tour de mon pupille qui, jaloux de ma réputation, me fera manquer mon miracle. Vivez, vivez cependant, & conservez-vous pour la consolation des êtres pensans, & pour le grand contentement du solitaire de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCLXVIII.

Du Roi.

Ce 11 octobre 1777.

JE fuis très-perfuadé que fi Marc-Aurèle s'était avifé d'écrire fur le gouvernement, fon ouvrage aurait été bien fupérieur à ma brochure; l'expérience qu'il avait acquife en gouvernant cet immenfe Empire Romain, devait être bien au-deffus des notions que peut avoir réfumées un chef des Obotrites & des Vandales; & Marc-Aurèle perfonnellement était fi fupérieur par fa morale pratique aux fouverains, & j'ofe dire aux philofophes mêmes, que toute comparaifon qu'on fait avec lui eft téméraire. Laiffons donc Marc-Aurèle, en l'admirant tous deux, fans pouvoir atteindre à fa perfection; & en nous mettant au niveau de notre médiocrité, rabaiffons-nous à la ftérilité de notre fiècle, qui s'épuifant pour donner Voltaire au monde, n'a pas eu la force de lui fournir des émules.

Je vois donc que les Suiffes penfent férieufement à réformer leurs loix. Ce Code Carolin m'eft connu; j'ai fourré le nez dans ces anciennes législations, lorfque j'ai cru néceffaire de réformer les loix des habitans des bords de la Baltique. Ces loix étoient des loix de

ſang, ainſi qu'on nommait celles de Dracon ; & à meſure que les peuples ſe civiliſent, il faut adoucir leurs loix. Nous l'avons fait & nous nous en ſommes bien trouvés. J'ai cru, en ſuivant les ſentimens des plus ſages légiſlateurs, qu'il valait mieux empêcher & prévenir les crimes que de les punir ; cela m'a réuſſi, & pour vous en donner une idée nette, il faut vous mettre au fait de notre population, qui ne va qu'à cinq millions deux cent mille ames. Si la France a vingt millions d'habitans, cela fait à peu-près le quart ; depuis donc que nos loix ont été modérées, nous n'avons, année commune, que quatorze, tout au plus quinze arrêts de mort ; je puis vous en répondre d'autant plus affirmativement, que perſonne ne peut être arrêté ſans ma ſignature, ni perſonne juſticié, à moins que je n'aie ratifié la ſentence. Parmi ces délinquans, la plupart ſont des filles qui ont tué leurs enfans ; peu de meurtres, encore moins de vols de grands chemins. Mais parmi ces créatures qui en uſent ſi cruellement envers leur poſtérité, ce ne ſont que celles dont on a pu avérer le meurtre qui ſont exécutées. J'ai fait ce que j'ai pu pour empêcher ces malheureuſes de ſe défaire de leur fruit. Les maîtres ſont obligés de dénoncer leurs ſervantes dès qu'elles ſont enceintes ; autrefois on avait aſſujetti ces pauvres filles à faire dans les égliſes des pénitences publiques,

je les en ai dispensées ; il y a des maisons dans chaque province où elles peuvent accoucher, & où l'on se charge d'élever leurs enfans. Nonobstant toutes ces facilités, je n'ai pas encore pu parvenir à déraciner de leur esprit le préjugé dénaturé qui les porte à se défaire de leurs enfans ; je suis même maintenant occupé de l'idée d'abolir la honte jadis attachée à ceux qui épousaient des créatures qui étaient mères sans être mariées ; je ne sais si peut-être cela ne me réussira pas. Pour la question, nous l'avons entiérement abolie, & il y a plus de trente ans qu'on n'en fait plus usage ; mais dans des états républicains, il y aura peut-être quelque exception à faire pour les cas qui sont des crimes de haute trahison ; comme, par exemple, s'il se trouvait à Genève des citoyens assez pervers pour former un complot avec le roi de Sardaigne, pour lui livrer leur patrie. Supposé qu'on découvrît un des coupables, & qu'il fallût s'éclaircir nécessairement de ses complices pour trancher la racine de la conjuration, dans ce cas, je crois que le bien public voudrait qu'on donnât la question au délinquant. Dans les matières civiles il faut suivre la maxime qui veut qu'on sauve un coupable, plutôt que de punir un innocent. Après tout, dans l'incertitude sur l'innocence d'un homme, ne vaut-il pas mieux le tenir arrêté que l'exécuter ? La vérité est au fond d'un puits ; il faut du temps

pour l'en tirer, & elle eſt ſouvent tardive à paraître ; mais en ſuſpendant ſon jugement jusqu'à ce qu'on ſoit entiérement éclairci du fait, on ne perd rien, & l'on aſſure la tranquillité de ſa conſcience, ce à quoi chaque honnête homme doit penſer. Pardon de mon bavardage de légiſte. C'eſt vous qui m'avez mis ſur cette matière ; je ne l'aurais pas haſardé de moi-même. Ces ſortes de matières ſont mes occupations journalières ; je me ſuis fait des principes d'après leſquels j'agis, & je vous les expoſe.

J'oublie dans ce moment que j'écris à l'auteur de la Henriade ; je crois adreſſer ma lettre à feu le préſident de Lamoignon ; mais vous réuniſſez toutes ces connaiſſances ; ainſi nulle matière ne vous eſt étrangère. Si vous voulez encore du Cujas & du Barthole des Obotrites, vous n'avez qu'à parler ; je vous donnerai toutes les notions que vous déſirez. C'eſt en faiſant des vœux pour la conſervation du patriarche de la tolérance, que le ſolitaire de Sans-Souci eſpère qu'il ne l'oubliera pas. *Vale.*

LETTRE

LETTRE CCCCLXIX.

Du Roi.

Potsdam, ce 9 novembre 1777.

MOnſieur Bitaubé doit ſe trouver fort heureux d'avoir vu le patriarche de Ferney. Vous êtes l'aimant qui attirez à vous tous les êtres qui penſent: chacun veut voir cet homme unique qui fait la gloire de notre ſiècle. Le comte de Falkenſtein a ſenti la même attraction; mais dans ſa courſe, l'aſtre de Thérèſe lui imprima un mouvement centrifuge qui, de tangente en tangente, l'attira à Genève. Un traducteur d'Homère ſe croit gentilhomme de la chambre de Melpomène, ou marmiton dans les offices d'Apollon; & muni de ce caractère, il ſe préſente hardiment à la cour de l'auteur de la Henriade: & celui-là fait abaiſſer ſon génie pour ſe mettre au niveau de ceux qui lui rendent leurs hommages.

Bitaubé vous a dit vrai: j'ai fait conſtruire à Berlin une bibliothèque publique. Les Œuvres de Voltaire étaient trop mauſſadement logées auparavant; un laboratoire chymique qui ſe trouvait au rez-de-chauſſée menaçait d'incendier toute notre collection. Alexandre-le-Grand plaça bien les Œuvres d'Homère dans la caſſette la plus précieuſe qu'il avait trouvée parmi

les dépouilles de Darius : pour moi qui ne suis ni Alexandre, ni grand, ni qui n'ai dépouillé personne, j'ai fait, selon mes petites facultés, construire le plus bel étui possible pour y placer les Œuvres de l'Homère de nos jours.

Si pour compléter cette bibliothèque vous vouliez bien y ajouter ce que vous avez composé sur les loix, vous me ferez plaisir, d'autant plus que je ne crains pas les ports. Je crois vous avoir donné, dans ma dernière lettre, des notions générales à l'égard de nos loix, & du nombre des punitions qui se font annuellement. Je dois cependant y ajouter nécessairement que la bonne police empêche autant de crimes que la douceur des loix. La police est ce que les moralistes appellent le principe réprimant. Si l'on ne vole point, si l'on n'assassine point, c'est qu'on est sûr d'être incontinent découvert & saisi. Cela retient les scélérats timides. Ceux qui sont plus aguerris vont chercher fortune dans l'Empire, où la proximité des frontières de tant de petits États leur offre des asiles en assez grand nombre.

Vous voyez que dans l'Empire on ne restitue pas même l'argent qu'on a emprunté des philosophes. Je vous envoie ci-jointe la copie de la réponse que j'ai reçue de M. le duc de Wirtemberg. Ce prince, qui tend au sublime, veut imiter en tout les grandes puissances : & comme la France, l'Angleterre, la Hollande & l'Au-

triche font furchargées de dettes, il veut ranger le duché de Wirtemberg dans la même cathégorie. Et s'il arrive que quelqu'une de ces puiffances faffe banqueroute, je ne garantirais pas que, piqué d'honneur, il n'en fît autant. Cependant je ne crois pas que maintenant vous ayiez à craindre pour votre capital, vu que les États de Wirtemberg ont garanti les dettes de fon alteffe férénifiime, & qu'au demeurant il vous refte libre de vous adreffer aux parlemens de Lorraine & d'Alface. J'avais bien prévu que fon alteffe féréniffime ferait récalcitrante fur le fait des rembourfemens, & je vous affure de plus que ce foi-difant pupille n'a jamais écouté mes avis ni fuivi des confeils.

Que ces misères ne troublent point la férénité de vos jours ; tranquille, du palais des fages vous pouvez contempler de cette élévation les défauts & les faibleffes du genre-humain, les égaremens des uns, & les folies des autres : heureux dans la poffeffion de vous-même, vous vous conferverez pour ceux qui favent vous admirer, au nombre defquels, & en première ligne, vous compterez comme je l'efpère, le folitaire de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCLXX.

Du Roi.

Potsdam, ce 18 novembre 1777.

J'Attends votre ouvrage inſtructif ſur les abus de la légiſlation, & avec impatience, perſuadé que j'y trouverai l'utile & l'agréable. Il paraît que l'Europe eſt à préſent en train de s'éclairer ſur tous les objets qui influent le plus au bien de l'humanité, & il faut vous rendre le témoignage que vous avez plus contribué qu'aucun de vos contemporains à l'éclairer au flambeau de la philoſophie. Pour vos Velches, ſur leſquels vous gloſez, je croirais qu'en les prenant en maſſe, ils ſont à peu-près ſemblables aux autres habitans de ce globe : ils ont peut-être quelque choſe de trop impétueux dans leur vivacité, qui dégénère même en férocité. D'ailleurs l'homme eſt une eſpèce aſſez méchante, à laquelle il faut par-tout des principes réprimans, ou ſa méchanceté foncière renverſerait toutes les bornes de l'honnêteté & même de la bienſéance. Souvenez-vous que ſi vos Français vont de l'échafaud au ſpectacle, Cicéron, Atticus, Varron, Catulle aſſiſtaient au ſpectacle barbare des combats de gladiateurs, & qu'enſuite ils allaient entendre les tragédies d'Ennius & les comédies de Térence. L'habi-

tude gouverne les hommes : la curiosité les attire à l'exécution d'un coupable, & l'ennui les promène à l'opéra, faute de pouvoir autrement tuer le temps.

Il y a des fainéans dans toutes les grandes villes, & peu de gens qui aient acquis assez de connaissances pour se former le goût. Quelques personnes, qui passent pour habiles, décident du sort des pièces ; & des ignorans, incapables de juger par eux-mêmes, répètent ce que les autres ont dit. Ces jugemens ne se bornent pas aux pièces de théâtre, ils se font remarquer universellement, & constituent ce qu'on appelle la réputation des hommes. Et voilà les solides appuis sur lesquels est fondée la renommée. Vanité des vanités !

Vous voulez savoir ce que sont devenus les jésuites chez nous ? J'ignorais l'anecdote du régiment levé de cet ordre, & qui probablement aura eu sa part à l'aventure des chèvres (*a*) : mais, comme ces animaux sont très-rares en Silésie, je ne crois pas que nos bons pères se soient avilis en fréquentant cette espèce. J'ai conservé cet ordre tant bien que mal, tout hérétique que je suis, & puis encore incrédule. En voici les raisons.

(*a*) Allusion à une armée levée par le pape & les jésuites contre Henri IV ; elle amena des chèvres à sa suite, & fit connaître en France cette turpitude jusques-là ignorée des Velches. C'est, avec la théologie, la seule chose que Rome moderne ait pu enseigner.

On ne trouve dans nos contrées aucun catholique lettré, ſi ce n'eſt parmi les jéſuites ; nous n'avions perſonne capable de tenir les claſſes ; nous n'avions ni pères de l'oratoire ni puriſtes ; le reſte des moines eſt d'une ignorance craſſe : il fallait donc conſerver les jéſuites ou laiſſer périr toutes les écoles : il fallait donc que l'ordre ſubſiſtât pour fournir des profeſſeurs à meſure qu'il venait à en manquer ; & la fondation pouvait fournir la dépenſe à ces frais. Elle n'aurait pas été ſuffiſante pour payer des profeſſeurs laïcs. De plus, c'était à l'univerſité des jéſuites que ſe formaient les théologiens deſtinés à remplir les cures. Si l'ordre avait été ſupprimé, l'univerſité ne ſubſiſterait plus, & l'on aurait été néceſſité d'envoyer les Siléſiens étudier la théologie en Bohème ; ce qui aurait été contraire aux principes fondamentaux du gouvernement.

Toutes ces raiſons valables m'ont fait le paladin de cet ordre. Et j'ai ſi bien combattu pour lui que je l'ai ſoutenu, à quelques modifications près, tel qu'il ſe trouve à préſent : ſans général, ſans troiſième vœu, & décoré d'un nouvel uniforme que le pape lui a conféré. Le malheur de cet ordre a influé ſur un général qui en avait été dans ſa jeuneſſe : ce M. de Saint-Germain avait de grands & de beaux deſſeins très-avantageux à vos Velches ; mais tout le monde l'a traverſé, parce que les réformes qu'il ſe pro-

posait de faire, auraient obligé des freluquets à une exactitude qui leur répugnait. Il lui fallait de l'argent pour supprimer la maison du roi ; on le lui a refusé. Voilà donc quarante mille hommes dont la France pouvait augmenter ses forces sans payer un sou de plus, perdus pour vos Velches, afin de conserver dix mille fainéans bien chamarrés & bien galonnés. Et vous voulez que je n'estime pas un homme qui pense si juste? Le mépris ne peut tomber que sur les mauvais citoyens qui l'ont contrecarré.

Souvenez-vous, je vous prie, du P. Tournemine votre nourrice (vous avez sucé chez lui le doux lait des muses), & réconciliez-vous avec un ordre qui a porté, & qui, le siècle passé, a fourni à la France des hommes du plus grand mérite. Je sais très-bien qu'ils ont cabalé & se sont mêlés d'affaires ; mais c'est la faute du gouvernement. Pourquoi l'a-t-il souffert? Je ne m'en prends pas au père Le Tellier, mais à Louis XIV.

Mais tout cela m'embarrasse moins que le patriarche de Ferney : il faut qu'il vive, qu'il soit heureux, & qu'il n'oublie pas les absens. Ce sont les vœux du solitaire de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCLXXI.

De M. de Voltaire.

Ce 25 novembre 1772.

GRand homme en tout, & fans rival
Depuis Paris jufqu'à la Mecque,
Vous fondez donc un hôpital
Pour la langue latine & grecque !
Vous placez leur bibliothèque
Vis-à-vis de votre arfenal.
Vous avez paffé votre vie
Entre le dieu des grenadiers
Et le dieu de la poéfie :
Tous deux épris de jaloufie
Vous ont accablé de lauriers.
Vous les avez aimés en fage ;
Vous les careffez tour-à-tour ;
Et l'on pourra douter un jour
Qui des deux vous plut davantage.

J'apprends, Sire, que M. d'Alembert vous a propofé un des martyrs de la philofophie pour un de vos bibliothécaires. C'eft ce de Lisle (*a*), dont V. M. a entendu parler, qui a été tout près d'être condamné comme Morival par un fanhédrin de barbares imbécilles. Ce de Lisle eft affez favant pour un bel efprit ; il eft très-laborieux ; il a autant de véritable vertu, que les bigots en affectent de fauffe. Je le crois très-

(*a*) Auteur de la Philofophie de la Nature, 6 vol.

digne de servir V. M. dans toutes les parties de la littérature ; votre vocation est de réparer nos sottises & nos injustices.

J'ai mis aux chariots de poste des exemplaires du *Prix de la justice & de l'humanité*, pour lequel vous avez contribué si généreusement, ils arriveront quand il plaira à Dieu.

J'ai aujourd'hui quatre-vingt-quatre ans. J'ai plus d'aversion que jamais pour l'Extrême-Onction & pour ceux qui la donnent. En attendant je suis à vos pieds, & je vous invoque comme mon consolateur dans cette vie & dans l'autre.

LE VIEUX MALADE.

LETTRE CCCCLXXII.

Du Roi.

Potsdam, ce 17 décembre 1777.

IL est agréable d'avoir le monument de toutes les pensées des hommes, qu'on a pu recueillir : pour les ouvrages d'imagination, je prévois qu'il faudra s'en tenir à Homère, Virgile, le Tasse, Voltaire & l'Arioste. Il semble qu'en tout pays les cervelles se dessèchent & ne produisent plus ni fleurs ni fruits. Pour les ouvrages historiques, il faudrait, pour les rendre utiles, les purger, si l'on pouvait, de l'esprit de parti, des fausses anecdotes & des mensonges.

Quant aux métaphysiciens, on n'apprend chez eux que l'incompréhensibilité de nombre d'objets que la nature a mis hors de la portée de notre esprit; & quant à tout le fatras théologique d'auteurs hypocondriaques & fanatiques, il ne mérite pas qu'on perde son temps à lire les chimères ineptes qui leur ont passé par le cerveau; je ne dis rien de messieurs les géomètres qui carrent éternellement des courbes inutiles : je les laisse avec leurs points sans étendue & leurs lignes sans profondeur, ainsi que messieurs les médecins qui s'érigent en arbitres de notre vie, & qui ne sont que les témoins de nos maux. Que vous dirai-je des chymistes qui, au-lieu de créer de l'or, le dissipent en fumée par leurs opérations?

Il ne reste donc pour notre utilité & pour notre consolation que les belles-lettres qu'on a nommées à juste titre *les lettres humaines*; & c'est à elles que je m'en tiens. Le reste peut être utile dans une capitale où des amateurs mal partagés des dons de la fortune ne peuvent pas vérifier des citations qu'ils ont trouvées en d'autres livres, & dont ils trouvent là les originaux : & voilà à quoi cette bibliothèque est destinée. Mais les Œuvres de Voltaire y occupent la place la plus brillante; la belle édition in-4to y est étalée dans toute sa pompe.

Vous me proposez un M. de Lisle pour bibliothécaire: mais je dois vous apprendre que

nous en avons déjà trois ; & que, selon l'axiome des nominaux, il ne faut pas multiplier les êtres sans nécessité. Je crois qu'il faudra nous en tenir au nombre que nous en avons.

Pour mon très-indigne pupille, le duc de Wirtemberg, je suis bien loin de vouloir excuser ses mauvais procédés. Il ne faut pas le rebuter ; on gagne plus avec lui en l'importunant qu'en le convainquant de son droit. Et j'espère encore de pouvoir ériger un trophée à *Voltaire, vainqueur du Duc.*

Je suis sur le point d'aller à Berlin, donner le carnaval aux autres sans y participer moi-même. Il s'y trouve un comte de Montmorency-Laval, très-aimable garçon que j'ai vu en Siléfie. Je me dispute avec lui : il veut apprendre l'allemand ; je lui dis que cela n'en vaut pas la peine, parce que nous n'avons pas de bons auteurs, & qu'il ne veut apprendre cette langue que pour nous faire la guerre. Il entend raillerie, & n'est certainement pas ennemi des Prussiens.

Puisse la nature fortifier les fibres du vieux patriarche ! je ne m'intéresse qu'à son corps ; car son esprit est immortel. *Vale.*

LETTRE CCCCLXXIII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 6 janvier 1778.

SIRE, GRAND-HOMME,

QUe vous m'inftruifez, que vous me confolez, que vous me fortifiez dans toutes mes idées au bout de ma carrière! V. M. ou plutôt votre humanité a bien raifon; le fatras métaphyfique, théologique, fanatique, eft fans doute ce que nous avons de plus méprifable, & cependant on écrira fur ces chimères abfurdes tant qu'il y aura des univerfités, des efprits faux, & de l'argent à gagner.

Parmi les géomètres, il n'y a guère eu qu'Archimède & Newton qui aient acquis une véritable gloire, parce qu'ils ont inventé des chofes très-difficiles, très-inconnues & très-utiles; il n'y a point de gloire pour ceux qui ne favent que divifer A—B, plus C par X moins Z, & qui paffent leur vie à écrire ce que les autres ont imaginé.

Pour l'hiftoire, ce n'eft après tout qu'une gazette; la plus vraie eft remplie de fauffetés; & elle ne peut avoir de mérite que celui du ftyle. Ce ftyle eft le fruit de la littérature; c'eft donc à la littérature qu'il faut s'en tenir. C'eft ainfi que penfa le grand Condé dans fa retraite

de Chantilly, c'eſt ainſi que penſe le grand Fréderic à Sans-Souci.

Quand j'ai propoſé à V. M. le ſieur de Lisle pour arranger votre nouvelle bibliothèque, je ne ſavais pas que vous aviez déjà pluſieurs gens de lettres occupés de ce ſervice. Je le propoſais comme un homme laborieux & exact, très-capable de faire des extraits & de tenir tout en ordre. J'avais éprouvé ſes talens dans ce travail, & j'oſais vous le préſenter comme un ſubalterne qui aurait bien ſervi dans cette partie.

Je vous ai plus d'obligation que vous ne penſez; votre pupille vient enfin de ſe laiſſer un peu attendrir, il m'a payé vingt mille francs ſur les quatre-vingt mille que je lui avais prêtés, & peut-être avant ma mort me payera-t-il le reſte, c'eſt vous que j'en dois remercier.

M. le comte de Montmorency-Laval ſaura bientôt aſſez d'allemand pour faire tourner à droite & à gauche, & pour commander l'exercice; mais en vous entendant parler français il donnera la préférence à la langue des Montmorency; ſans doute les hommes de ſa maiſon doivent aimer les Pruſſiens. Il n'y a jamais eu que le cardinal de Bernis, qui ait imaginé d'unir la France avec la maiſon d'Autriche contre la maiſon de Brandebourg; il en a été bien puni. Sa politique a été auſſi malheureuſe que les chimères théologiques de trente autres cardinaux ont été ridicules.

Je ne sais si les chariots de poste ont apporté à V. M. le petit paquet, contenant deux exemplaires du petit livre contre la torture & contre la Caroline de Charles-Quint : nous allons tâcher d'être humains chez nos Suisses, ce sera à votre exemple ; vous en donnez à la terre entière dans tous les genres. Je me jette à vos pieds du fond de mon trou, avec tout le respect, toute la reconnaissance, toute l'admiration que vous ne pouvez pas m'empêcher de ressentir, quoique cela doive vous être fort indifférent dans le comble de votre grandeur & de votre gloire.

LETTRE CCCCLXXIV.

Du Roi.

Ce 25 janvier 1778.

J'Ai reçu la brochure d'un sage, d'un philosophe, d'un citoyen zélé qui éclaire modestement le gouvernement sur les défauts des loix de sa patrie, & qui démontre la nécessité de les réformer. Cet ouvrage mérite d'être approuvé par tout le monde. En fait d'équité naturelle & de droite raison il n'y a qu'un sentiment, qui est celui de la vérité, lequel vous avez lumineusement démontré. Pourquoi ne le suivra-t-on pas? A cause qu'on craint plus le travail qu'on n'aime le bien public, à cause de l'ancienneté des abus, & peut-être encore pour

ne point ajouter un fleuron à la couronne qu'un vieux philofophe a fu fe faire en ufant du grand nombre de talens dont la nature prodigue envers lui l'avait doué. Cet ouvrage entrera dans ma bibliothèque comme un monument de l'amour que vous avez pour l'humanité. Copernic, ne vous en déplaife, y tiendra auffi fon petit coin en qualité de Pruffien; il pourra trouver place entre Archimède & Newton. Quant à votre Newton, je vous confeffe que je n'entends rien à fon vide ni à fon attraction; il a démontré avec plus d'exactitude que fes devanciers le mouvement des corps céleftes, j'en conviens; mais vous m'avouerez pourtant que c'eft une abfurdité en forme que de foutenir l'exiftence du rien. Ne fortons pas des bornes que nous donnent le peu de connaiffances que nous avons de la matière. A mon fens, la doctrine du vide, & des efprits qui exiftent fans organes, font le comble de l'égarement de l'efprit humain. Si un pauvre ignorant de ma claffe s'avifait de dire : Entre ce globe & celui de Saturne, ce qui n'a point d'exiftence exifte, on lui rirait au nez ; mais le fieur Ifaac qui dit la même chofe, a hériffé le tout d'un fatras de calculs que peu de géomètres ont fuivi; ils aiment mieux l'en croire fur fa parole & admettre des contre-vérités, que de fe perdre avec lui dans le labyrinthe du calcul intégral & du calcul infinitéfimal. Les

Anglais ont conſtruit des vaiſſeaux ſur la coupe la plus avantageuſe que Newton avait indiquée, & leurs amiraux m'ont aſſuré que ces vaiſſeaux étaient beaucoup moins bons voiliers que ceux qui ſont fabriqués ſelon les règles de l'expérience. Je voulus faire un jet-d'eau dans mon jardin ; Euler calcula l'effort des roues pour faire monter l'eau dans un baſſin, d'où elle devait retomber par des canaux, afin de jaillir à Sans-Souci. Mon moulin a été exécuté géométriquement, & il n'a pu élever une goutte d'eau à 50 pas du baſſin. Vanité des vanités, vanité de la géométrie.

Je crois que la Suède conviendra mieux à votre peu ſyſtématique de Lisle que notre pays ; s'il s'y pend, il ſera regardé dans peu comme le plus bel eſprit de Stockholm ; il pourra rendre les Lapons d'Uma, de Torno, de Kimigroad métaphyſiciens, & adoucir les mœurs ſauvages des habitans des rivages polaires. Deſcartes a long-temps habité ce royaume ; pourquoi de Lisle ne s'y fixerait-il pas ? Je crois de plus que les glaces ſeptentrionales pourront calmer l'ardeur d'un ſang provençal qui l'expoſe ſouvent à des attaques de fièvre-chaude. Ce conſeil phyſico-politique & la religion univerſelle pourront très-bien s'amalgamer avec le ſyſtême des tourbillons.

Voici la première fois que mon ſoi-diſant élève ſe conduit bien ; c'eſt une belle choſe de

payer

payer quand on doit, une plus belle encore eſt de ne point uſurper ce qui ne nous appartient pas. La mort de l'électeur de Bavière pourrait donner lieu à tels procédés qui pourront cauſer de violentes convulſions à la tranquillité publique. Jamais le traité de paix de Weſtphalie n'a été autant relu, étudié & commenté qu'il l'eſt à préſent. Un brouillard plus épais que celui de nos frimats nous cache l'avenir, & l'incertitude des événemens redouble la curioſité du public. Ces grandes diſtractions ne m'ont pas empêché de trembler pour les jours du patriarche de Ferney; d'impitoyables gazetiers avoient annoncé votre mort; tout ce qui tient à la république des lettres, & moi indigne, nous avons été frappés de terreur; mais vous avez ſurpaſſé le héros du chriſtianiſme, il reſſuſcita le troiſième jour, vous n'êtes point mort. Vivez, vivez pour continuer votre brillante carrière, pour ma ſatisfaction & pour celle de tous les êtres qui penſent. Ce ſont les vœux du ſolitaire de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCLXXIV.

De M. de Voltaire.

Paris, ce premier avril 1778.

SIRE,

LE gentilhomme Français qui rendra cette lettre à V. M., & qui passe pour être digne de paraître devant elle, pourra vous dire que si je n'ai pas eu l'honneur de vous écrire depuis long-temps, c'est que j'ai été occupé à éviter deux choses qui me poursuivaient dans Paris, les sifflets & la mort.

Il est plaisant qu'à quatre-vingt-quatre ans j'aie échappé à deux maladies mortelles. Voilà ce que c'est que de vous être consacré : je me suis renommé de vous, & j'ai été sauvé.

J'ai vu avec surprise & avec une satisfaction bien douce, à la représentation d'une tragédie nouvelle, que le public qui regardait, il y a trente ans, Constantin & Théodose comme les modèles des princes & même des saints, a applaudi avec des transports inouis à des vers qui disent que Constantin & Théodose n'ont été que des tyrans superstitieux. J'ai vu vingt preuves pareilles du progrès que la philosophie a fait enfin dans toutes les conditions. Je ne désespérerais pas de faire prononcer dans un mois le panégyrique de l'empereur Julien : &

aſſurément ſi les Pariſiens ſe ſouviennent qu'il a rendu chez eux la juſtice comme Caton, & qu'il a combattu pour eux comme Céſar, ils lui doivent une éternelle reconnaiſſance.

Il eſt donc vrai, Sire, qu'à la fin les hommes s'éclairent, & que ceux qui ſe croient payés pour les aveugler ne ſont pas toujours les maîtres de leur créver les yeux ! Grâces en ſoient rendues à V. M. Vous avez vaincu les préjugés comme vos autres ennemis : vous jouiſſez de vos établiſſemens en tout genre. Vous êtes le vainqueur de la ſuperſtition, ainſi que le ſoutien de la liberté germanique.

Vivez plus long-temps que moi pour affermir tous les empires que vous avez fondés. Puiſſe Frédéric-le-Grand être Frédéric immortel !

Daignez agréer le profond reſpect & l'inviolable attachement de Voltaire.

FRAGMENT

D'UNE CORRESPONDANCE

ENTRE

FRÉDERIC-GUILLAUME,

ROI DE PRUSSE ACTUEL,

ET M. DE VOLTAIRE.

Frédéric-Guillaume II, Roi actuel de Prusse, ayant été en proie à la médisance d'un Écrivain célèbre, le comte de Mirabeau, qui lui écrivit une Lettre à son avénement au Trône, où se trouvent des faussetés indécentes, entr'autres sur l'éducation qu'il prétend que ce Prince n'a point reçue; nous avons été charmé que nos recherches nous aient mis à même de rendre palpable le mensonge de M. de Mirabeau. Nous avons trouvé dans les papiers de M. de Voltaire le Fragment suivant de leur Correspondance, qui prouvera victorieusement qu'un Prince qui écrit & pense comme on va le voir, a été pour le moins aussi bien élevé *que le comte de Mirabeau.*

FRAGMENT

D'une Correspondance entre FRÉDERIC-GUILLAUME II, *Roi de Prusse actuel, & Mr.* DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIÈRE.

Du Prince Royal de Prusse, Frédéric-Guillaume.

Potsdam, ce 12 novembre 1770.

JE vous admire, Monsieur, depuis que je vous lis; mais je ne songeais pas à vous le dire: vous êtes trop accoutumé à ce sentiment de la part de vos lecteurs. Je ne puis néanmoins résister à l'envie que j'ai de vous remercier de votre dernière brochure: j'ai vu, avec un extrême plaisir, que la même plume qui travaille depuis si long-temps à frapper la superstition, & à ramener la tolérance, s'occupe aussi à renverser le funeste principe du *Système de la Nature.*

Personne n'est plus capable que vous, Monsieur, de réfuter ce malheureux livre avec succès, de démêler le faux & le monstrueux, d'avec les excellentes choses qu'il renferme; & de montrer combien l'idée d'un Dieu intel-

ligent & bon, eſt néceſſaire au bien général de la ſociété, & au bonheur particulier de l'homme. Vous l'avez déjà dit dans pluſieurs de vos écrits, mais vous ne le direz jamais trop.

Puiſque je me ſuis permis le plaiſir de m'entretenir avec vous, ſouffrez, Monſieur, que je vous demande, pour ma ſeule inſtruction, ſi en avançant en âge vous ne trouvez rien à changer à vos idées ſur la nature de l'ame. Vos derniers ouvrages ont encore tout le feu, la force & la beauté de la Henriade. Votre corps a-t-il donc conſervé auſſi la vigueur qu'il avait lors du poëme de la Ligue? Je n'aime pas à me perdre dans des raiſonnemens de métaphyſique; mais je voudrais ne pas mourir tout entier, & qu'un génie tel que le vôtre ne fût pas anéanti.

Je regrette ſouvent, Monſieur, en vous liſant, de n'avoir pas été en âge de profiter des charmes de votre converſation, dans le temps que vous étiez ici. Je n'ignore pas combien le feu prince de Pruſſe, mon père, vous eſtimait; je vous prie de croire que j'ai hérité de ſes ſentimens. J'embraſſerai avec plaiſir les occaſions de vous en donner des preuves & de vous convaincre combien ſincérement je ſuis,

Monſieur,

Votre très-affectionné ami,
FRÉDÉRIC-GUILLAUME,
Prince Royal de Pruſſe.

LETTRE II.

De M. de Voltaire au Prince Royal de Pruſſe.

Ferney, ce 28 novembre 1770.

MONSEIGNEUR,

LA famille royale de Pruſſe a grande raiſon de ne pas vouloir que ſon ame ſoit anéantie. Elle a plus de droit que perſonne à l'immortalité.

Il eſt vrai qu'on ne ſait pas trop bien ce que c'eſt qu'une ame; on n'en a jamais vu. Tout ce que nous ſavons, c'eſt que le Maître éternel de la nature nous a donné la faculté de penſer & de connaître la vertu. Il n'eſt pas démontré que cette faculté vive après notre mort; mais le contraire n'eſt pas démontré davantage. Il ſe peut, ſans doute, que Dieu ait accordé la penſée à une monade qu'il fera penſer après nous; rien n'eſt contradictoire dans cette idée.

Au milieu de tous les doutes qu'on tourne depuis quatre mille ans en quatre mille manières, le plus sûr eſt de ne jamais rien faire contre ſa conſcience. Avec ce ſecret, on jouit de la vie, & on ne craint rien à la mort.

Il n'y a que des charlatans qui ſoient certains. Nous ne ſavons rien des premiers principes. Il eſt bien extravagant de définir Dieu, les anges, les eſprits, & de ſavoir préciſément pourquoi

Dieu a formé le monde, quand on ne fait pas pourquoi on remue fon bras à fa volonté.

Le doute n'eft pas un état bien agréable, mais l'affurance eft un état ridicule.

Ce qui révolte le plus dans le *Syftême de la Nature* (après la façon de faire des anguilles avec de la farine), c'eft l'audace avec laquelle il décide qu'il n'y a point de Dieu, fans avoir feulement tenté d'en prouver l'impoffibilité. Il y a quelqu'éloquence dans ce livre; mais beaucoup plus de déclamation, & nulle preuve. L'ouvrage eft pernicieux pour les princes & pour les peuples :

Si Dieu n'exiftait pas, il faudrait l'inventer.

Mais toute la nature nous crie qu'il exifte; qu'il y a une intelligence fuprême, un pouvoir immenfe, un ordre admirable, & tout nous inftruit de notre dépendance.

Dans notre ignorance profonde, fefons de notre mieux; voilà ce que je penfe, & ce que j'ai toujours penfé parmi toutes les misères & toutes les fottifes attachées à foixante & dix-fept ans de vie.

V. A. R. a devant elle la plus belle carrière. Je lui fouhaite, & j'ofe lui prédire un bonheur digne d'elle & de fes fentimens. Je vous ai vu enfant, Monfeigneur; je vins dans votre chambre quand vous aviez la petite vérole : je tremblais pour votre vie. Monfeigneur votre

père m'honorait de ses bontés ; vous daignez me combler de la même grâce ; c'est l'honneur de ma vieillesse, & la consolation des maux sous lesquels elle est prête à succomber.

Je suis avec un profond respect, Monseigneur, de V. A. R., &c.

LETTRE III.

De M. de Voltaire, au Prince Royal de Prusse.

Ferney, ce 11 janvier 1771.

MONSEIGNEUR,

J'Ai été tout prêt d'aller savoir des nouvelles positives de cet autre monde qui a si souvent troublé celui-ci, quand on n'avait rien de mieux à faire. Mon âge & mes maladies me jettent souvent sur les frontières de ce vaste pays inconnu, où tout le monde va, & dont personne ne revient. C'est ce qui m'a privé pendant quelques jours de l'honneur & du plaisir de répondre à votre dernière lettre (*a*). Il est beau à un jeune prince tel que vous de s'occuper de ces pensées philosophiques qui n'entrent pas dans la tête de la plupart des hommes ; mais aussi il faut que ceux qui sont nés pour les gouverner en sachent plus qu'eux. Il est juste que le berger soit plus instruit que le troupeau.

(*a*) On n'a point trouvé cette lettre.

Je prends la liberté de vous envoyer tout ce que je fais sur ces importantes questions dont V. A. R. m'a fait l'honneur de me parler. Vous verrez que ma science est bien bornée ; & vous vous en direz cent fois plus que je n'en dis dans ce petit extrait. Il est tiré d'un petit livre intitulé : *Questions sur l'Encyclopédie*, dont on vient d'imprimer trois volumes. J'ai l'honneur d'envoyer à V. A. R. ces trois tomes par les chariots de poste. Le quatrième n'est pas achevé ; l'état où je suis en retarde l'impression ; mais rien ne peut retarder mon empressement de répondre à la confiance dont vous m'honorez.

Le systême des athées m'a toujours paru très-extravagant. Spinosa lui-même admettait une intelligence universelle. Il ne s'agit plus que de savoir si cette intelligence a de la justice. Or, il me paraît impertinent d'admettre un Dieu injuste. Tout le reste semble caché dans la nuit. Ce qui est sûr, c'est que l'homme de bien n'a rien à craindre. Le pis qui lui puisse arriver, c'est de n'être point ; & s'il existe, il sera heureux. Avec ce seul principe, on peut marcher en sûreté, & laisser dire tous les théologiens qui n'ont jamais dit que des sottises. Il faut des loix aux hommes & non pas de la théologie ; & avec les loix & les armes sagement employées dans la vie présente, un grand prince peut attendre à son aise la vie future.

Je suis avec un profond respect, &c.

LETTRE IV.

Du Prince Royal de Prusse, Fréderic-Guillaume.

Potsdam, ce 10 mars 1771.

Vous avez très-bien fait, Monsieur, de ne pas vous presser d'aller apprendre des nouvelles positives de l'autre monde; vous êtes trop utile dans celui-ci, & j'espère que vous l'éclairerez encore long-temps.

Je ne vous fatiguerai plus par mes questions sur l'ame. Je serais bien fâché que vous allassiez chercher la réponse si loin; & ma curiosité n'en serait probablement pas mieux satisfaite. Quelque favorisé du Ciel que vous soyez sur notre petite planète, je doute qu'il vous accordât le privilège de revenir instruire vos admirateurs. Si cependant la chose n'était pas impossible, ne craignez pas que votre apparition m'effraie. Mais, je vous le répète, ne vous hâtez point. Je suis très-content de ce que vous savez actuellement de notre ame: elle peut survivre au corps; il est vraisemblable qu'elle lui survivra.

Pour avoir l'esprit en repos sur l'avenir, il ne faut qu'être homme de bien. Je le serai toujours: j'en ferai toute ma vie honneur à vos sages exhortations; & j'attendrai patiemment que la toile se lève pour voir dans l'éternité.

– Je ne saurais assez vous dire, Monsieur, combien je suis content de vos réponses sur *le Système de la Nature.* Je savais bien que vous réfuteriez mieux ce livre en vingt pages, que tous les théologiens ne le feront en cent volumes. Ce bienfait seul mériterait la statue que l'on vous érige à tant de titres. J'aime la manière honnête dont vous traitez l'auteur, & la justice que vous rendez à ce qu'il y a de bon dans son livre, tout en terrassant son systême.

Je vous rends mille grâces, Monsieur, du précieux présent que vous me destinez. Je lis actuellement, avec un plaisir infini, les premiers volumes de vos Questions; je vous avoue que quelqu'estime que j'aie pour la grande Encyclopédie, la vôtre me plaît incomparablement mieux: un format commode, un style égal & toujours gai, point d'articles ennuyeux ou inintelligibles, & par-tout l'inimitable Voltaire.

Entre tous les articles que j'ai vus jusqu'à présent, vous ne devineriez pas celui qui m'a le plus amusé; c'est celui d'*auteur.* Comme je ne crains pas de jamais l'être, j'ai pu en rire à mon aise. A moins qu'un prince n'ait le style de César, ou la sagesse de Marc-Aurèle, ou le génie de Féderic, je crois qu'il fera bien de ne pas écrire.

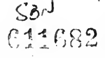
Je devrais peut-être mettre votre Julien sur cette petite liste des princes que leurs ouvrages

ſont admirer ; mais je vous avoue que la ſatyre des Céſars ſi vantée , ne me plaît guère. Je n'y trouve pas le ton de la bonne plaiſanterie. Si vous en jugez plus favorablement, pardonnez à mon mauvais goût.

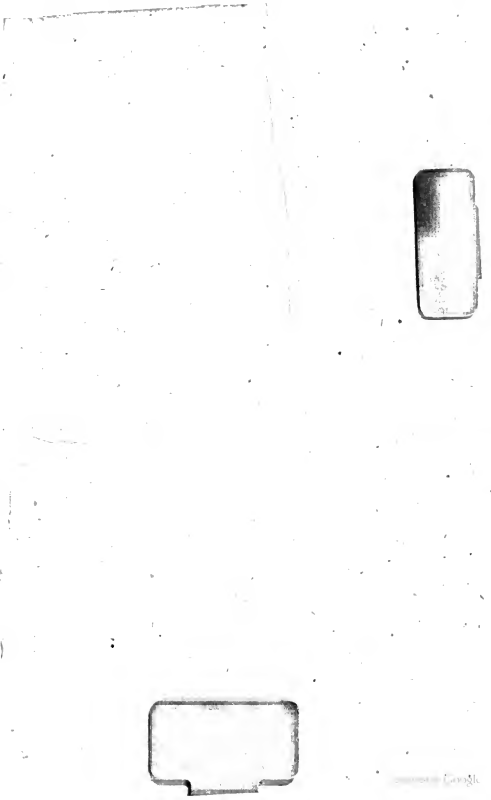
Ma lettre devient trop longue : je vous en demande pardon, vos momens ſont trop précieux au public.

Vous êtes aſſez heureux, Monſieur, pour que je ne puiſſe vous être bon à rien. S'il ſe préſentait néanmoins quelqu'occaſion de vous faire plaiſir, diſpoſez, je vous prie, de votre très-affectionné ami,

FRÉDERIC-GUILLAUME,
Prince Royal de Pruſſe.








BIBLIOTECA